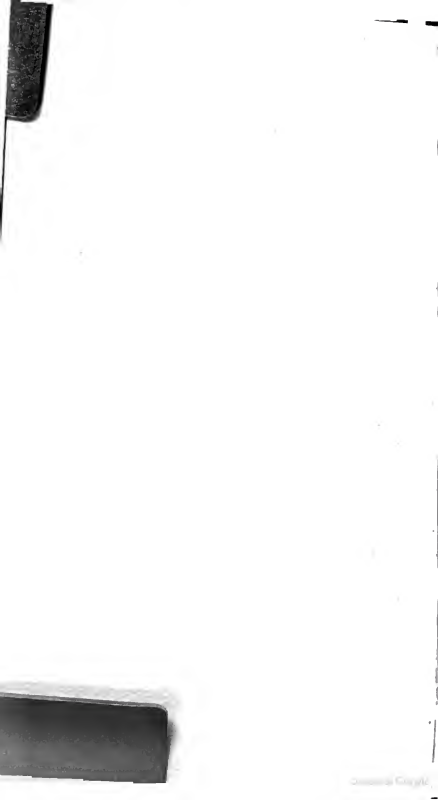






LES ORNEMENS DE LA MEMOIRE,

OU LES TRAITS BRILLANS DES POETES FRANÇOIS LES PLUS CE'LE'BRES.

Avec des Dissertations sur chaque Genre de Stile.

Pour perfectionner l'éducation de la Jeunesse tant de l'un que de l'autre sexe.



A PARIS, *Quai des Augustins*

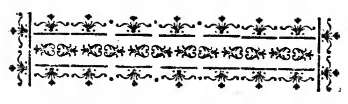
Chez { Didot, à la Bible d'Or.
Nyon, fils, à l'Occasion.
Damonneville, à St. Etienne.

Rue Saint Jacques.

Chez Savoye, à l'Espérance.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

LES beaux Arts font la nourriture & le plaisir de l'Ame. On les considere ici sous le rapport qu'ils ont à l'éducation. Or comme on ne peut appliquer les jeunes gens qu'à un certain nombre de connoissances, il est naturel de leur faire cultiver celles qui s'acquierent avec plus de facilité, qui rendent l'étude aimable & qui perfectionnent le goût. Telle est la connoissance des Poëtes. Il est certain que les esprits s'élevent dans cette lecture ; elle est d'ailleurs une occupation agréable qui peut même devenir dans la suite une ressource contre l'ennui. Quoi de plus propre à égayer innocemment l'es-

prit, que de s'entretenir avec les Poëtes, c'est-à-dire, avec ce que la Littérature a jamais eu de plus spirituel & de plus délicat. Les Poëtes ont fait dans tous les tems les délices de leur siécle & le charme des sociétés les plus illustres & les plus amusantes ; ils vivent encore pour nous dans leurs ouvrages : leur immortalité est notre bien, ainsi rien de plus utile que de cultiver son esprit dans le commerce de ces grands hommes qui ont puisé eux-mêmes dans les sources de la belle Antiquité, & dont les ouvrages communiquent & perpétuent ce même goût dans ceux qui en sçavent connoître les beautés..

C'est en conséquence de cette utilité qu'on s'est proposé de fournir aux jeunes gens les morceaux de Poësie les plus dignes d'orner leur mémoire ; mais on a cru devoir se borner aux Poëtes François, & parmi ceux là, ne glaner même que parmi les plus illus-

tres. Il est aisé d'en sentir la raison. Les premieres études qui servent de fondement à toutes les autres connoissances, sont employées en partie à faire remarquer aux jeunes gens les beautés des Poëtes Latins. Mais pourquoi les Poëtes François n'entreroient-ils pas dans le plan des Etudes, sur tout vers le tems de la Rhetorique? Plusieurs Professeurs hommes de goût se sont mis au-dessus des anciennes Coutumes: ils ont secoué les vieux préjugez qui sembloient exclure tout Auteur François. C'est pour seconder leurs vûes & contribuer au bien de la jeunesse qu'on a entrepris cet ouvrage. En effet, tous les Poëtes ne sont pas dangereux, ni toutes les parties des ouvrages de ceux qui les peuvent être. Il seroit aisé de faire voir qu'on y peut trouver les principes de la saine éloquence, le goût du vrai, les sources du beau, l'art même d'insinuer

les préceptes des mœurs. Les exemples qu'on a inserés dans ce recueil prouveront cette vérité mieux que tous les raisonnemens. On y verra à la tête de chaque genre de Poësie une espece de Préliminaire court, mais instructif qui contient les principes des grands Maîtres sur la matiere dont il est question ; ils pourront servir à donner une idée de tout ce qui contribue à la beauté du discours, à la persuasion des vérités & à émouvoir les esprits ; la vraye Réthorique n'a pas d'autre but. Cependant on n'a pas cru devoir dans la distribution de tous les endroits brillans qu'on a extrait des Poëtes, les ranger selon le plan de la Réthorique qu'on enseigne dans les Classes, & les rapporter à toutes les divisions des lieux & des Figures qui sont comme le canevas de cette science. Les jeunes gens ont le tems d'en être suffisamment instruits pendant le cours de leurs études.

Indépendamment de cette raison ; comme l'objet qu'on s'est proposé dans ce recueil a été qu'il fût pareillement utile aux jeunes personnes du sexe, on a cru qu'il n'y auroit rien de plus déplacé que de leur donner gravement des préceptes tous hérissés des termes des Rhéteurs Scholastiques *, de leur parler des lieux Oratoires, de la Similitude, de la Dubitation, de la Prosopopée, des Paralleles, & de tant d'autres noms qui ne sont pas faits pour se montrer au grand jour : & de bonne foi, quel profit y auroit-il là pour ces sortes de personnes ? Qu'elles seroient à plaindre d'être obligées de charger leur mémoire de tous ces termes obscurs ! ce seroit leur donner un air de pédanterie incompatible avec les agrémens, de quelque nature qu'ils soient. Des instructions dans ce genre doivent se borner à leur former le goût, à leur

* Reth. des Demoiselles.

donner l'idée de ce qui eſt réellement beau, vertueux, magnanime, & à leur orner l'eſprit de tout ce qu'il y a d'admirable dans les Poëtes. Il eſt conſtant que les grands ſentimens dont les Héros & les illuſtres Princeſſes donnent de ſi beaux exemples élevent notre ame & lui communiquent une certaine vigueur qui doit tourner au profit des mœurs: Ces mêmes ſentimens ne peuvent que donner à de jeunes perſonnes une haute idée de la vertu, & les remplir d'une noble fierté, dont le principe doit être à la vérité l'amour de la ſageſſe, & non un ſecret applaudiſſement pour les dons extérieurs de la nature. Et l'expérience ne leur apprend-elle pas tous les jours, que les charmes ſont inconſtans, que leur régne eſt court, qu'ils ſont de funeſtes préſens dès que l'innocence y trouve un écueil; & qu'au contraire, lorſque la vertu les ac-

compagne, elle leur donne des graces, & elle double leur prix. Enfin on doit avoir pour but en les engageant à apprendre des Vers sonores & bien frappés, de leur faire contracter une maniere de s'exprimer correcte, décente, pleine de dignité, qui respire, pour ainsi dire, la belle éducation, & de joindre ainsi les graces du langage & de l'esprit à celles dont la nature les a pourvûes; car il est certain que l'esprit s'embellit par les charmes de la Poësie.

On s'est donc contenté de donner un ordre clair & succint a tous les matériaux qui sont entrés dans ce recueil. Ce sont comme de beaux tableaux épars çà & là dans les ouvrages des Poëtes, & qu'on a exposé dans un même lieu; mais comme il a fallu distinguer entre eux les divers desseins, on a, pour ainsi dire, décomposé les piéces de Poësie, sur-

tout celles qui sont de longue haleine. Ainsi on a commencé par plusieurs morceaux tirés des sujets sacrés. Cette partie est comme hors du plan du recueil, quoiqu'elle ait un rapport immédiat avec certaines qui y ont leur place.

Les Pensées & leurs divers genres commencent l'arrangement de l'ouvrage en lui-même ; après viennent les grands Sentimens, ce qui comprend, comme on peut s'imaginer, toutes les sources dont ils dérivent, comme la valeur, la générosité, la grandeur d'ame, l'amour de la vertu & de la Patrie, l'équité, la compassion, la tendresse bien placée, &c. Il est certain qu'ils forment de si beaux caractères & présentent de si grands exemples qu'ils ne peuvent que produire un bon effet sur tous les esprits raisonnables. De là on a passé à tous les morceaux brillans qui se peuvent

facilement détacher d'un ouvrage, comme les Narrations, les Defcriptions, les Peintures vives, les grandes Images, les Portraits, &c. ce qui forme autant de tableaux variés & amufans.

Enfuite on a fait voir par des préceptes & par des exemples les trois divers genres qui entrent dans les fujets de Poëfie, de même que dans ceux qui font en profe, fçavoir, le Genre Sublime, le Genre Tempéré & le Genre Familier; car tous les ouvráges font dans quelqu'un de ces ftiles.

Et comme les jeunes gens dans le tems de leurs études ne peuvent pas & ne doivent pas même lire indifféremment les Poëtes en général, on a extrait quelques Scénes brillantes de nos Tragiques les plus connus pour leur donner une idée du Genre Dramatique & du caractere de ces illuftres Auteurs qui ont fait parler

leur Héros avec tant de dignité. On est en cela du sentiment d'une Dame célébre (*a*) par son esprit, qui dit que souvent les meilleures Piéces de Théâtre en nous donnant des leçons de vertu nous laissent l'impression du vice. Il est bon de remarquer qu'elle parloit à sa fille, que ses leçons d'ailleurs n'ont rien de trop severe; cependant elle pensoit ainsi.

A l'égard de l'utilité de ce Recueil en lui-même, on a pour garant le sentiment de plusieurs personnes respectables & dont l'autorité doit être d'un grand poids en fait d'instruction de la jeunesse.

M. Rollin, dans son Traité des études (*b*), après avoir dit qu'il doit y avoir un tems pour la lecture des Poëtes François, s'exprime de cet-

(*a*) La Marquise de Lambert, *Avis d'une mere, &c.*

(*b*) Tom. I. pag. 365.

te forte : » Il ne feroit pas raifonna-
» ble que les jeunes gens unique-
» ment occupés de l'étude des Au-
» teurs Grecs & Latins, demeuraf-
» fent toujours étrangers dans leur
» propre pays. Cette lecture pour
» être utile demande un choix judi-
» cieux & de fages précautions, fur-
» tout pour ce qui regarde la pureté
» des mœurs.

Cet homme fi connu par fes obfervations périodiques, fi redoutable aux médiocres Auteurs dont il relevoit cruellement les fautes, mais qui avoit le goût fi exquis, de l'aveu même de fes plus grands adverfaires, renchérit encore fur le fentiment de M. Rollin. Après avoir dit que les jeunes gens doivent apprendre par cœur les plus beaux endroits de nos Poëtes, il en donne de folides raifons (a): » Les morceaux de
» Poëfie, dit-il, qu'on a appris dans

(a) Obfervat. Tom. 32. pag. 35.

» la jeunesse restent gravés dans la
» mémoire tout autrement que la
» plus belle Prose. Ce sont des Pié-
» ces de comparaison dont l'esprit
» est muni pour juger dans la suite
» de tous les ouvrages d'esprit. C'est
» comme un trésor d'éloquence &
» d'agrémens qui se répand nécessai-
» rement sur le stile, sur l'ouvrage
» & sur les mœurs de celui qui le
» posséde. Ajoutez à cela que les
» Poëtes renferment quantité de Sen-
» tences, qui peuvent servir d'ins-
» tructions & de maximes de con-
» duite.

Il est certain que ce n'est qu'à l'école de ces grands Maîtres, ce n'est qu'en les étudiant, qu'on peut apprendre à connoître un bon ouvrage, & qu'ils sont pour toutes les productions nouvelles la vraie pierre de touche. C'est en les goûtant qu'on s'accoutume à n'estimer que le vrai orné des couleurs qui lui sont

propres, à distinguer le ton de la nature d'avec celui de l'affectation & les bautées réelles d'avec celles qui n'en ont que l'ombre & l'apparence.

Enfin, la seule récitation des beaux Vers contribue beaucoup à la bonne prononciation ; elle sert de moyen très-facile pour apprendre aux jeunes gens à bien parler François, elle dénoue la langue à ceux qui ont un certain embarras dans la parole ; & c'est un avantage plus important pour l'éducation qu'on ne pense. Rien n'est plus louable dans un jeune homme que d'être venu à bout par son application d'entendre les Auteurs Grecs, mais bien des gens aimeroient encore mieux que leurs enfans fussent moins habiles dans cette langue, & qu'ils eussent une meilleure prononciation. On doit tenir un peu de compte de la langue des honnêtes gens avec qui l'on est tous les jours ; & huit ou dix ans d'étude ne de-

vroient pas être bornés à apprendre le Latin à des jeunes gens; on auroit encore le tems de les former à quelque autre chose qui les fit trouver moins neufs au sortir d'un Collége.



TABLE

TABLE

Des Traits brillans de nos Poëtes les plus célébres.

CHAPITRE I. *Sujets sacrés.*
Existence de Dieu, pag. 1.
Puissance de Dieu, 9.
Création de l'homme, 11.
Suites funestes du péché du premier homme, 15.
Immortalité de l'ame, 17.
Loi naturelle, 21.
Loi de Dieu, 22.
Ordres impénétrables de la Providence, 24.
Idée de la puissance de Dieu, 27.
Contre les prétendus esprits forts, 28.
Sur l'impie, 30.
Révélation faite à la Nation Juive, 31.
Peinture du Jugement dernier, 35.
Imitation de la Prophétie d'Isaïe sur l'Eglise, 41.
Foi Catholique, 43.
Profession de Foi, 45.
Renoncement au monde, Ibid.
Eloge des Chrétiens des premiers siécles, 47.

Image du Ciel d'après les notions de la Foi, 49.
Traduction d'une Hymne de l'Eglise, 51.
Soupirs d'une ame vers le Ciel, 54.
Sonnet de Des Barreaux, 57.
CHAP. II. *Des pensées.*
Dissertation sur la nature des pensées, 59.
Exemples des pensées nobles & délicates, 65. & *suiv.*
CHAP. III. *Des sentimens.*
Dissertation sur les grands sentimens & leur utilité, 75.
Exemples des grands sentimens, 82. & *suiv.*
CHAP. IV. *Tableaux divers de la Poësie Dramatique.*
Dissertation sur les Narrations, 120.
Exemples des Narrations, 121. & *suiv.*
Dissertation sur les Images, 140.
Exemples des Images, 141. & *suiv.*
Descriptions. Exemples des Descriptions, 158. & *suiv.*
Dissertation sur les Portraits, 163.
Exemples des Portraits, 164. & *suiv.*
CHAP. V. *Du Genre sublime en général*, 181.
Du sublime des Images, Ibid.
Du sublime de l'Ode, 183.
Exemples de l'Ode, 186. & *suiv.*
CHAP. VI. *Du sublime des pensées & des sentimens*, 205.

Exemples dans ce genre, 207. & *sui*.
CHAP. VII. *Des Scénes célèbres.*
Scénes brillantes & intéressantes par la beauté des sentimens, 233. & *suiv.*
CHAP. VIII. *Des Scénes touchantes*, 280.
Scénes intéressantes par la tendresse des sentimens, 285. & *suiv.*
Situations vives & tendres, 299. & *suiv.*
Scéne de fureur, 337.
CHAP. IX. *Du Genre tempéré*, 342.
Eloge de la solitude, 344.
Description d'une solitude Littéraire, 348.
Eloge d'une vie retirée, 311.
Eloge de la Touraine, 351.
Eloge de l'Italie, 353.
Peintures riantes. Eloge de la vie champêtre, 355.
Eloge de la santé, 360.
Image d'un aimable séjour, 362.
CHAP. X. *Des Narrations dans le Genre familier. Dissertation sur ce Genre*, 365.
Exemples pris des Fables de nos célèbres Fabulistes, 371. & *suiv.*
CHAP. XI. *Réflexions ingénieuses, & maximes utiles sur divers sujets, rangées par ordre alphabétique*, 387. & *suiv.*

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancellier un Manuſcrit intitulé *Les Ornemens de la Mémoire, ou les Traits brillans, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19 Janvier 1749. VATRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JEAN-LUC NYON, fils, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Les Ornemens de la Mémoire, ou les Traits brillans des Poëtes François les plus célébres* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAU-

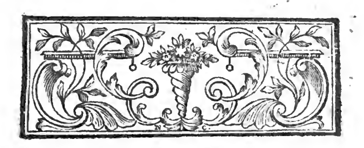
ses, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout Notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans Notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le Contre-Scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été

donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans Notre Bibliothéque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, & un dans celle de Notredit trèscher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France: le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-huitiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de Notre régne le trente-quatriéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 122 fol. 110, conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce premier Avril 1749.

G. CAVELIER, Syndic.

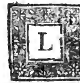
De l'Imprimerie de KNAPEN.



LES ORNEMENS DE LA MEMOIRE; OU LES TRAITS BRILLANS DES POETES FRANÇOIS LES PLUS CELEBRES.

CHAPITRE PREMIER.

Sur l'existence de Dieu.



ORSQU'ON remonte aux premiers temps où la Poësie étoit pure & sans mêlange, & qu'on examine les plus anciennes Pieces que nous ayons en ce genre, on reconnoît que le premier usage de la Poë-

ſie a été conſacré à la Religion, à chanter les merveilles de la Toute-puiſſance de Dieu, & à célébrer ſes bienfaits: c'eſt ce qui paroît évidemment par le fameux Cantique de Moyſe ſur le paſſage de la mer rouge, & par d'autres rapportés dans les ſaintes Ecritures, c'eſt-à-dire, dans les livres les plus anciens du monde. Chez les peuples même Idolâtres, la premiere matiere de leur Poëſie a été les Hymnes en l'honneur des Dieux. On les chantoit pendant les Sacrifices & dans les Feſtins qui en étoient la ſuite. On en voit la preuve par les Odes de Pindare, & celles des autres Poëtes Lyriques.

Dans l'abondance de ſujets qu'offre la Poëſie Françoiſe, rien n'eſt plus convenable au but que nous nous ſommes propoſés de fournir aux jeunes gens les traits les plus admirables des Poëtes pour en orner leur mémoire, que de commencer par leur mettre ſous les yeux les ſujets qui regardent la Religion.

Dans le morceau ſuivant ils verront comment le Poëte prouve l'exiſtence d'un Dieu créateur de toutes choſes. Car quoique l'Etre ſuprême ne puiſſe pas être apperçu par nos ſens, la raiſon nous fait com-

prendre que les créatures n'ont pû se donner elles-mêmes leur existence ; la vûe seule de ce vaste univers, dont les merveilles nous remplissent d'admiration, nous fait connoître qu'il doit avoir un Auteur, qui, par l'effet de sa volonté seule, a tiré du néant toutes les créatures, & les conserve par un effet continuel de sa puissance.

Mais qui est-ce qui révoque en doute cette vérité ? Personne, dit un homme célébre *(a)*, ne nie la Divinité, que ceux qui croyent avoir intérêt qu'il n'y en ait point. Dieu n'a jamais fait des miracles pour convaincre les Athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. L'Athéïsme est plutôt sur les lévres que dans le cœur, & les Nations les plus barbares ont une idée imparfaite de la divinité. Cependant quoique tous les hommes soient convaincus de l'existence de Dieu, il est à propos de voir avec quelles couleurs la Poësie a peint ce grand sujet, & il est bon que la mémoire soit ornée d'un pareil morceau.

(a) Bacon, Chancelier d'Angleterre.



Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut
croire,
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés ?
Répondez Cieux & Mers, & vous Terre parlez?
Quel bras peut vous suspendre, innombrables
Etoiles ?
Nuit brillante, dis nous qui t'a donné tes voiles ?
O Cieux ! que de grandeur, & quelle Majesté !
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a couté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumiere,
Ainsi que dans nos champs il seme la poussiere.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil ! viens-tu du sein de
l'Onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les
jours,
Est-ce moi qui t'appelle & qui regle ton cours,
Et toi dont le courroux veut engloutir la Terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice

Sur ton perfide ſein va chercher ſon ſupplice.
Hélas ! prêts à perir t'adreſſent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel, ſecours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême
Leur fait lever les yeux vers l'azile ſuprême ;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que juſqu'alors il avoit oublié.
La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle :
La Terre le publie ; eſt-ce moi, me dit-elle,
Eſt-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'eſt celui dont la main poſa mes fondemens.
Si je ſers tes beſoins, c'eſt lui qui me l'ordonne ;
Les préſens qu'il me fait, c'eſt à toi qu'il les donne :
Je me pare des fleurs qui tombent de ſa main,
Il ne fait que l'ouvrir & m'en remplir le ſein.
Pour conſoler l'eſpoir du laboureur avide,
C'eſt lui qui dans l'Egypte, où je ſuis trop aride,
Veut qu'au moment preſcrit le Nil loin de ſes bords
Répandu ſur ma plaine y porte mes tréſors.
Ainſi parle la Terre, & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres differens l'un à l'autre enchaînés ;
Vers une même fin conſtamment entraînés,
A l'ordre général conſpirer tous enſemble ;

Je reconnois par-tout la main qui les raſſemble ;
Et d'un deſſein ſi grand j'admire l'unité,
Non moins que la ſageſſe & la ſimplicité . . . .
Le Roi, pour qui ſont faits tant de biens précieux,
L'homme éleve un front noble, & regarde les Cieux. (a)
Ce front comme un théâtre où l'ame ſe déploye
Eſt tantôt éclairé des rayons de la joye,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre & vive y fait briller ſes feux ;
Qu'en vain veut imiter dans ſon zéle perfide
La trahiſon qui ſuit l'envie au tein livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur,
Le mépris y réſide ainſi que la candeur.
Le modeſte reſpect, l'imprudente colere,
La crainte & la pâleur, ſa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funeſtes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du ſecours.
A me ſervir auſſi cette voix empreſſée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma penſée :
Meſſagere de l'ame, interpréte du cœur,
De la ſocieté, je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit enſemble !

(a) *Os homini ſublime dedit, Cœlumque tueri*
Juſſit & erectos ad ſidera tollere vultus. Ovid.

Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour ; le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve & le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son azyle,
Et tient dans un dépôt fidele & précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux. . . . .
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire. . . . .
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine : une attentive adresse
M'en apprend tous les jours & l'ordre & la sagesse.
De cet ordre sécret reconnoissons l'Auteur.
Fut-il jamais de Loi sans un Législateur ? . . . .
Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre & qui fait tout mouvoir,
S'il donne l'être à tout, l'a-t'il pu recevoir ?
Il précéde les temps, qui dira sa naissance ?
Par lui l'homme, le Ciel, la Terre, tout commence,

on y voit tous les mouvemens de ſon ame peints ſur ſon front. Le don admirable de la parole y eſt célébré comme le mérite un tel préſent de la nature. Ceux de la vûe & de la mémoire ont leur coup de pinceau convenable. La conſéquence qu'il tire de toutes les merveilles qu'étale ce vaſte Univers, c'eſt que nous devons reconnoître qu'il a un Auteur, & que cet Auteur n'eſt autre choſe que Dieu.

Sur le même ſujet.

Le célébre Rouſſeau depeint ainſi les merveilles de la puiſſance de Dieu qui éclate dans la création de l'Univers. C'eſt une Paraphraſe d'une partie du Pſ. 18.

Les Cieux inſtruiſent la Terre
A révérer leur Auteur,
Tout ce que leur globe enſerre
Célébre un Dieu créateur.
Quel plus ſublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes corps
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie!
Réſulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour le révéle,
La nuit l'annonce à la nuit :
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclantante voûte
Il a placé de ses mains
Le Soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere
Cet astre ouvre sa carriere
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux. . . . .

REMARQUES.

On reconnoît ici la main de l'illustre Rousseau. Ce qui domine le plus dans ce Poëte Lyrique, c'est le ton sublime qu'il sçait donner aux Sujets qui demandent

une grande élévation. C'est aussi là qu'il triomphe. Quelle grandeur dans les idées! Quelle richesse, & quelle magnificence dans les expressions? On peut dire en un sens de ses Odes, ce qu'il dit lui-même du Soleil & des Astres : *Quelle divine harmonie résulte de leurs accords ?* Faites attention à la pompe de cette image : *Dans une éclatante voûte il a placé de ses mains, &c.* Peut-on rendre avec plus d'énergie & de beauté le verset de ce Pseaume, *Et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.*

Comme un époux glorieux, &c.

Sur la création de l'homme.

Description de la création de l'homme, de l'état d'innocence de nos premiers parens, & des suites funestes de leur désobéissance.

Le Soleil commençoit ses routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées.
Déjà le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts;
Mais il manquoit encore un Maître à tout l'ouvrage :
Faisons l'homme, dit Dieu, *faisons-le à notre image*

Soudain pétri de bouë, & d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit
formé.
La nature attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître;
Et l'Univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie;
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin anima dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante;
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre regnoit alors, tout étoit dans son lieu;
L'animal craignoit l'homme, & l'homme crai-
gnoit Dieu....
Tel fut l'homme innocent, sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée;
Et conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
Vous n'eussiez vû jamais une mere tremblante
Soutenir de son fils la marche chancellante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtimens appeller sa raison.
Le démon contre nous eût eu de foibles armes;
Hélas! ce souvenir produit de vaines larmes.
Que sert de regretter un état qui n'est plus?..

Et de peindre un séjour dont nous fumes exclus ?
Pleurons notre disgrace, & parlons des miseres
Que sur nous attira la chute de nos peres ?
Condamnés à la mort, destinés aux travaux,
Les travaux & la mort furent nos moindres maux.
Au corps, tiran cruel, notre ame assujettie,
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La Terre dans son sein resserre ses trésors;
Il faut les arracher; il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte;
Le maître de la Terre appréhende les vers;
L'insecte se fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des coupables
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif
Par la seule menace y devient attentif;
De l'âge & des leçons sa raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs par sa femme séduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit.
Son crime fut le nôtre, & ce pere infidele

Rendit toute sa race à jamais criminelle.
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux.....
Mais malgré cette nuit sur l'homme répandue
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de Majesté:
Une secrette voix à toute heure lui crie
Que la Terre n'est point son heureuse patrie,
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait,
Et lui-même ici bas, quand est-il satisfait ?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens & d'honneurs, il reste toujours vuide;
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel désir.
D'où lui vient sa grandeur ? D'où lui vient sa bassesse ?
Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse ?
Réveillez-vous mortels, dans la nuit absorbés,
Et connoissez du moins d'où vous êtes tombés.

Racine le fils

REMARQUES.

On doit convenir que toute cette matiere est traitée avec la dignité qu'elle demandoit. Les réflexions dont elle est variée sont éga-

lement ingénieuſes & ſolides. Le portrait des maux qui furent les ſuites de la déſobéiſſance de notre premier pere, eſt d'un détail que le Poëte a ſu rendre intéreſſant, quoique nous ſoyons convaincus de ces vérités; mais il ne faut pas paſſer cet endroit ſans remarquer la noble & juſte idée qu'il donne de l'homme après le péché: *C'eſt du haut de ſon trône un Roi précipité.* Il eſt eſt de même de la peinture qu'il fait du cœur humain, & de ce composé inexplicable de grandeur & de baſſeſſe qu'on y apperçoit.

On ne ſera pas fâché de voir ici comment le célébre Boileau a traité un partie du même ſujet, c'eſt-à-dire, l'état d'innocence du premier homme, & les ſuites de ſon péché. Le morceau eſt beaucoup plus court, mais il a ſes beautés.

Hélas! avant ce jour qui perdit ſes neveux,
Tous les plaiſirs couroient au-devant de ſes
vœux;
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre.
Le bled pour ſe donner, ſans peine ouvrant la
terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf preſſé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible ſillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours
pleines,

Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les
plaines.
Mais dès ce jour Adam déchu de son état
D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la Terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérêts,
Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
La Canicule en feu désola les campagnes ;
L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine.

Epit.

REMARQUES.

Ce qui doit frapper le plus dans ce morceau, c'est la beauté des tours & des expressions Poëtiques. Les personnes de goût ne manqueront pas de faire attention à celles-ci : *Traçat à pas tardifs un pénible sillon*, &c. *Un tribut de douleur*, &c. *Hérissa les guérêts*, &c. *Aux brebis dérober leur toison.* Il ne faut avoir pour cela que du sentiment, & ces remarques seroient inutiles si elles n'étoient destinées pour les jeunes gens à qui

qui elles ſont néceſſaires pour leur former le goût.

Sur l'immortalité de l'Ame.

M. Racine, dans les Vers ſuivans, fait comprendre à tous les eſprits raiſonnables que notre ame doit être immortelle.

Quand je penſe, chargé de cet emploi ſublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'a-
nime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables
nœuds,
Deux êtres oppoſés ſont réunis entr'eux. . . . . .
Mais ſur l'ame la mort ne trouve point de priſe,
Un être ſimple & pur n'a rien qui ſe diviſe,
Comment périroit-il ? Le coup fatal au corps
Ne rompt que ſes liens, dérange ſes reſſorts.
Qu'eſt-ce donc que l'inſtant où l'on ceſſe de vi-
vre ?
L'inſtant où de ſes fers une ame ſe délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre eſt rendu ;
L'eſprit retourne au Ciel dont il eſt deſcendu ....,
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre,
Rien n'y rentre ; en cela la nature eſt avare.
Si du ſel ou du ſable un grain ne peut périr,
L'être qui penſe en moi craindra-t-il de mourir ?
O mort ! eſt-il donc vrai que nos ames heureuſes,

N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses ?
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour ?
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funebres
M'auront enseveli dans de noires ténébres,
Je vivrois ? Doux espoir ! Que j'aime à m'y livrer ! . . . . . .
Des siécles à venir je m'occupe sans cesse,
Ce qu'ils diront de moi m'agite & m'intéresse.
Je veux m'éterniser, & dans ma vanité
J'apprens que je suis fait pour l'immortalité.
Mais des biens d'ici-bas mon ame est mécontente :
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente. . . . .
Quand sur la Terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu qu'accable le malheur.
J'éleve mes regards vers un être suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour ;
Il veut que l'homme espere un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre tems l'Etre juste & severe
Ainsi que sa bonté réserve sa colere.

Racine, Poëme de la Religion.

REMARQUES.

On ne peut qu'admirer ici l'eſprit de l'Auteur qui a ſçu revêtir des couleurs de la Poëſie un ſujet qui ſembloit n'en pouvoir pas être ſuſceptible ; il faut certainement du travail pour avoir pu rendre en Vers, & en Vers très-bien frappés, des vérités qui ſont ſi fort au deſſus de l'empire de l'imagination, & qui ont toujours paſſé pour abſtraites, puiſqu'elles ſont ordinairement démontrées par des raiſonnemens Métaphyſiques. Les réflexions que l'Auteur amene avec art ſur une pareille matiere, ſont naître dans l'eſprit une noble idée de nous-mêmes, en penſant que nous ſommes faits pour l'immortalité ; cette penſée inſpire naturellement un ſentiment de joye lorſque nous ſentons l'excellence de notre nature, que des Eſprits noirs voudroient confondre avec celle de la bête brute. C'eſt donc avec raiſon que nous devons nous écrier avec le Poëte : *Doux eſpoir ! que j'aime à m'y livrer.*

Les Vers ſuivans ſont ſur le même ſujet, & quoique d'une main différente, ils ne méritent pas moins de trouver ici leur place. Il eſt bon de voir une même vérité maniée

Dans cette nuit d'erreurs la vie eſt un ſommeil,
La mort conduit au jour, & j'aſpire au réveil.

Greſſet.

Sur la Loi naturelle.

Que la Loi naturelle eſt gravée dans le cœur de tous les hommes.

Je l'apporte en naiſſant, elle eſt écrite en moi
Cette Loi qui m'inſtruit de tout ce que je dois,
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même,
A toute heure je lis dans ce code ſuprême
La Loi qui me défend le vol, la trahiſon;
Cette Loi qui précéde & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Metius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival, qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas;
Je crains plus de mon cœur le ſanglant témoignage
Que la ſévérité de tout l'Aréopage.

Racine le fils.

Dans les Vers ſuivans, Rouſſeau paraphraſe quelques verſets du Pſeaume 18,

dans lesquels le Roi Prophete exalte la beauté de la Loi du Seigneur. Le mot de Loi doit s'entendre ici de la Loi écrite, qui contient les divers Commandemens que Dieu a fait aux hommes dans les Livres saints. Comme le Poëte a réduit dans une forme de priere le sens du Pseaume, il s'est servi du genre temperé qui a quelque chose de doux & d'insinuant, mais qui ne laisse pas d'avoir ses graces, ainsi que le sublime.

Soutiens ma foi chancellante,
Dieu puissant inspire moi
Cette crainte vigilante (a)
Qui fait pratiquer ta Loi.
Loi sainte, Loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or,
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son trésor.

Mais sans tes clartés sacrées
Qui peut connoître, Seigneur, (b)

(a) *Timor Domini sanctus permanens in sæculum sæculi; &c. Judicia Domini vera.... Desiderabilia super aurum &c lapidem pretiosum multum, & dulciora super mel & favum....*

(b) *Delicta quis intelligit, ab occultis meis munda me, &c. Ps. 18.*

Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ;
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace ;
Dans les sources de ta grace ;
Et de ses eaux abreuvé
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Sur les ordres impénétrables de la Providence.

Le Poëte fait les réflexions suivantes à l'occasion des maux qui arrivent dans cette vie, & dont nous ne pouvons comprendre la cause que par les lumieres de la Foi ; il

fait voir que cet état d'obſcurité où nous ſommes, eſt un effet des profonds Jugemens de Dieu qui veut que les hommes s'humilient ſous ſa main. Il donne enſuite une idée très-ſublime de la grandeur & de la puiſſance de Dieu. On peut dire que cette image eſt d'autant plus belle qu'elle eſt priſe ſur les propres notions que les Prophetes nous donnent de la Majeſté divine.

Les ſaiſons en déſordre & les vents en couroux
Fourniſſent à la mort des armes contre nous.
Et toute la nature, en ce tems de ſouffrance,
Captive, gémiſſante, attend ſa délivrance: (a)
Au criminel ſoumiſe obéit à regret,
Se cache à nos regards, & ſoupire en ſecret.
Oui, tout nous eſt voilé juſqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu viſible,
Précipitant du Ciel tous les Aſtres éteints,
Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints
Cette unique clarté ſi long-tems attendue.
Pour eux-mêmes ſevere, ici-bas à leur vûe
Il ſe montre, il ſe cache, & par l'obſcurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.

(a) *Scimus quod omnis creatura ingemiſcit & parturit uſque ad huc.* Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat.* Ibid.

De

De quoi se plaindre ? Il peut nous ravir sa lumiere,
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere ;
Qui la cherche est bien-tôt pénétré de ses traits,
Qui ne la cherche pas ne la trouve jamais......
Qu'ici sans murmurer la raison s'humilie,
Dieu permet notre mort, ou nous laisse la vie.
Ne lui demandons point compte de ses decrets,
Qui poura d'injustice accuser ses arrêts ?
L'homme, ce vil amas de boue & de poussiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de sa lumiere ?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur,
Des Astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du Trône où sa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant se couvre de son aîle.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux,
Il vole sur les vents, il s'assied sur les Cieux ;
Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive :
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses piés,
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes,
Qui pese l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain

Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, & de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux & nos encens sont dûs à son pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages ?
Lui seul il est sa fin, il s'aime en ses ouvrages.
Qu'a-t-il besoin de nous ? D'un œil indiférent
Il regarde tranquille & l'être & le néant. . . . .,
Ce qu'il veut, il l'ordonne, & son ordre suprême
N'a pour d'autre raison que sa volonté même.
O sage profondeur ! ô sublimes secrets !
J'adore un Dieu caché, je tremble, & je me tais,

Rac. Poëme de la Religion.

Idée de la Puissance de Dieu.

Voici ce que dit Mardochée à Esther pour l'engager à parler au Roi Assuerus, en faveur du Peuple Juif.

Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;

Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le Ciel tremble,
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Trag. d'Esther de Racine.

Joad ou Joïada, Grand Prêtre des Juifs, parle ainsi à Abner un des principaux Officiers du Roi de Juda. C'étoit pour lui faire comprendre qu'il ne devoit pas craindre les mauvais desseins de la cruelle Athalie.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Athalie, de Racine.

Nous ne pouvons placer plus à propos qu'à la suite de ce sujet, ce que dit Mr. Rousseau contre les prétendus esprits forts dans une Epître à Mr. Racine, l'illustre

Auteur du Poëme ſur la Religion. On verra avec quelle énergie il jette un ridicule ſur leurs diſcours audacieux.

Mais dans ce ſiécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert;
Rien ne l'étonne, & le crime rebelle.
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts,
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'eſprits ſubtils, d'ingenieux Pygmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades
Vont redoublant leurs folles eſcalades,
Juſques au ſein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bien-tôt ſans ſcrupule & ſans honte
De ſes arrêts lui faire rendre compte;
Et dejà même Arbitres de ſa Loi
Tiennent en main pour écraſer la Foi
De leurs raiſons les foudres toutes prêtes,
Y penſez-vous inſenſés que vous êtes?

Mr. Racine déplore pareillement l'abus que les prétendus eſprits forts font de leur

raiſon, & il fait voir dans les Vers ſuivans par quels degrés l'impiété vient à ſon comble. C'eſt après avoir dit que le déſir de briller par l'affectation du bel eſprit, a altéré le bon goût qui doit régner dans les Ouvrages.

Un excès plus fatal emporta la raiſon
Qui laſſe de chérir ſon heureuſe priſon,
Pour vouloir tout apprendre, oſa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle eſpéra, malgré tant de brouillars épais,
Etendre ſon empire en étendant ſa vûe.
La nuit l'enveloppa, ſa fierté confondue
Au lieu de s'enrichir, perdit ſon propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vît rien.
Dans ce trouble uſurpant ſon nom & ſa puiſſance
Compagne du Déiſme & de la tolérance,
Par l'orgueil ſoutenue & par la volupté
Sur un trône éclatant monta l'impiété.

Racine, Ep. à M. Rouſſeau.



Sur l'impie.

Les Vers ſuivans ont quelque rapport avec le ſujet précédent. Le Poëte y paraphraſe deux Verſets du Pſeaume 36..., *Vidi impium ſuperexaltatum & elevatum ſicut cedros Libani, & tranſivi & ecce non erat, & quaſivi eum, & non eſt inventus locus ejus.*

J'ai vû l'impie adoré ſur la terre,
Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux ;
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus,
Je n'ai fait que paſſer il n'étoit déjà plus.

Sur la révélation faite à la Nation Juive.

Le morceau ſuivant eſt rempli d'inſtruction, mais d'une inſtruction pleine d'énergie & de force. Le Poëte y fait voir que Dieu a révélé ſes volontés à la nation Juive par les prodiges de ſa puiſſance, que c'eſt lui-même qui a appris aux hommes le culte qu'il vouloit qu'on lui rendît. Il exalte la grandeur du bienfait dont la Bonté Divine a comblé les hommes en leur envoyant un

Dieu Sauveur. Il peint ensuite l'établissement de l'Eglise & la propagation de la Foi. Il y a dans ce morceau des coups de maître, qui ont mérité l'éloge des plus célebres Poëtes de nos jours.

Aux Humains, qu'entraînoit leur pente déréglée,
Que servoit la raison pour le crime aveuglée ?
Pour trouver à leurs maux un remède vainqueur,
Il falloit pénétrer dans les sources du cœur,
Détromper des faux biens leur espérance avide,
Proposer à leurs vœux un bonheur plus solide,
Et réglant leurs désirs par leur propre intérêt,
Pour les porter à Dieu, leur montrer ce qu'il est.
Ce Dieu dont l'Univers avoit perdu l'idée,
D'un rayon de sa grace éclaira la Judée;
Aux Hébreux, que choisit son amour paternel,
Il apprit que lui seul étoit l'Etre éternel
Qui dispose à son gré des vents & du tonnerre,
Dont la main sur le vuide a suspendu la Terre,
Ouvre aux traits de l'aurore un chemin dans les airs,
Et soutient la barriere où se brisent les mers.
C'étoit peu que lui-même annonçât son essence,

Son bras, aux yeux des Juifs, confirma ſa puiſ-
ſance.
Ils ont vû la nature attentive à ſes Loix,
En lui de ſon Auteur reconnoître la voix;
Le Soleil par ſon ordre interrompre ſa courſe,
Le Jourdain étonné remonter vers ſa ſource,
Des Monts, à ſon aſpect, la baſe s'ébranler,
Les Mers ſe diviſant, devant lui reculer:
Mais en vain, pour fonder la Foi de ſes Oracles;
Il s'explique à leurs yeux par la voix des mira-
cles;
Les prodiges divers qu'il produit chaque jour
N'ont pû graver en eux la Loi de ſon amour.
Dans l'eſprit effrené de ce Peuple indomptable
La vérité s'éclipſe & fait place à la fable;
De ſes vœux criminels il ne porte l'ardeur
Qu'à des Dieux qui ſont nés du penchant de ſon
cœur.
Ainſi des Nations triomphent les preſtiges;
Grand Dieu! de ta juſtice il n'eſt plus de veſti-
ges:
Qu'attends-tu pour punir ces forfaits éclatans?
Leur cri juſqu'à ton Trône eſt monté dès long-
tems.
Dans un trop long ſommeil ta juſtice repoſe;
Leve-toi, Dieu vengeur, & viens juger ta cauſe;
De ton glaive enflammé fais ſortir ces éclairs

Qui pénétrent les Cieux & percent les Enfers.
Prens ces traits préparés pour le jour de la guerre,
Sur les ailes des vents fais voler ton tonnerre,
Et qu'un noir tourbillon, dans les airs déployé,
Disperse les débris du monde foudroyé.
Mais, grand Dieu! pour jamais perdras-tu ton ouvrage?
Non : Tu dois dans nos cœurs reparer ton image.
Hélas! quand viendra donc l'instant, l'heureux instant
Où doit naître le Saint que l'Univers attend?
Réforme la nature à ton culte opposée,
Commande que les Cieux répandent leur rosée.
De tes dons sur la Terre épuise la faveur,
Et qu'un germe immortel enfante le Sauveur. . . !
Enfin va s'accomplir l'auguste Sacrifice
Qui doit du Toutpuissant désarmer la justice,
Et de l'Etre infini venger la Majesté
Par un hommage égal à son immensité.
De l'homme criminel quel sang lave l'injure!
La victime en mourant consterne la nature,
Le Ciel pâlit d'effroi, le Soleil est voilé,
Les tombeaux sont ouverts, le monde est ébranlé.
Des desseins du Très-haut quels nouveaux interprétes

Levent le voile obscur qui couvroit les Prophétes ?
Leurs discours sont suivis de prodiges fréquens,
Sans étude profonds, sans génie éloquens,
Ils confondent les Loix de la sagesse humaine,
L'Enfer s'émeut & tremble à leur voix souveraine ;
Quel étonnant projet à leurs soins est commis ?
Le Ciel veut que par eux l'Univers soit soumis....
En vain, pour renverser ce merveilleux ouvrage,
Les Enfers déchaînés ont déployé leur rage,
La foi dans les tourmens fonde un regne plus sur,
Et répand un éclat plus brillant & plus pur.
Des douleurs de la mort victime triomphante,
Du sang de ses Martirs l'Eglise se cimente :
Pour les suivre au séjour de l'éternel repos,
De leurs cendres renaît un Peuple de Héros.
Telle est constante Foi ta puissance Divine
Lorsque l'homme a connu son auguste origine,
Etranger sur la Terre & Citoyen des Cieux,
Sur des biens passagers il n'ouvre plus les yeux ;
Pour lui les faux plaisirs ne sont plus qu'un phantôme,
Les siecles un instant, l'Univers un atôme,

Les grandeurs un éclair qui s'efface en naissant,
Dieu se montre, tout rentre en son premier
néant.

Asselin.

Sur le Jugement dernier.

Un point aussi essentiel de la Foi Chrétienne, que celui du Jugement dernier, a paru digne aux Poëtes d'être revêtu des couleurs de la Poësie. Lorsqu'ils ont travaillé à nous en faire la peinture, on doit croire qu'ils on eu pour but de jetter un salutaire effroi dans le cœur des Chrétiens, & de leur donner lieu de penser à un événement qui fera la décision de leur bonheur ou de leur malheur éternel. On sait que les Prophetes appellent ce jour, le jour de colere & de vengeance, & qu'ils employent pour le dépeindre les expressions les plus fortes & les plus capables de faire impression. (*a*) La peinture qu'en ont fait plusieurs Poëtes est assez vive pour frapper les esprits, si on veut y faire attention.

(a) *Juxtà est dies Domini magnus... Vox diei Domini amara.... Dies tribulationis & angustiæ... In igne zeli ejus devorabitur omnis Terra.* Sophon. 1... *Antequam veniat dies Domini magnus & horribilis.* Joël 2... *Ecce dies veniet succensa quasi caminus & erunt omnes superbi & omnes facientes impietatem, stipula.* Malac. 4.

Déja je le crois voir, j'en frémis par avance;
Ce jour de châtiment comme de récompense.
Déja j'entends des Mers mugir les flots troublés,
Déja je vois pâlir les Aftres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume & le son des trompettes
Va réveiller les Morts dans leurs sombres retaites.
Ce jour est le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les Peuples divers;
Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De sa Religion vient consommer l'Ouvrage.
La Terre, le Soleil, le tems, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent : Ce Dieu si long-tems invisible
S'avance précédé de sa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son Trône étincellant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau se tire, & ce Dieu vient en Maître;
Malheureux qui pour lors commence à le connoître!
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix,
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans réfuge,

Ne voit plus de grandeur que celle de son Juge,
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'Impie avec horreur voudroit les repousser,
Il n'est plus tems ; il voit la gloire qui l'opprime,
Il tombe enseveli dans l'éternel abîme.....
Et loin des voluptés où fut livré son cœur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne ;
Et sur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance,
Un éternel amour en est la récompense.

Poëme de la Relig. de Rac.

REMARQUES.

Voilà un morceau de Poësie qu'on peut appeller fini, tant il renferme de beautés. Ce sont là de grandes images, s'il en fut jamais. Quel tableau ! Quelle force d'expressions ! Il est vrai que le sujet par lui-même ne pouvoit que jetter le Poëte dans un enthousiasme des plus vifs, mais on peut dire qu'il rend parfaitement l'idée que les Livres saints nous donnent de ce grand jour.

Remarquez ces figures. *Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés, déjà je vois pâlir les Astres ébranlés, &c.* Faites attention à cette expression : *Ce Dieu si long-tems invisible ;* qui fait un si bel effet sur l'esprit & le cœur, comme s'il disoit, ce Dieu après lequel les Justes ont tant soupiré, se montre à eux ; ils le voyent enfin, le tems de la Foi est fini. Il n'y a point de véritables Chrétiens qui ne se sentent émus & touchés à la récitation d'un pareil morceau, surtout à l'endroit qui regarde les Elus, parce qu'il leur rappelle vivement le tems de leur délivrance & la fin des maux qu'ils éprouvent dans cette vie. On ne doit pas oublier cette expression où le Poëte parlant de l'impie : dit : *Il voit la gloire qui l'opprime* ; c'est une application très-juste de ce passage de l'Ecriture : *Scrutator Majestatis opprimetur à gloria* ; & qui convient parfaitement à ces esprits téméraires qui veulent pénétrer dans les décrets éternels, & sonder la profondeur des Jugemens de Dieu.

Sur le même sujet.

Le Poëte fait ici une Paraphrase du Pseaume 96, & il y ajoûte des traits qui ont rapport au Jugement dernier.

Peuples, élevez vos concerts,
Pouffez des cris de joie & des chants de victoire,
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater fon triomphe & fa gloire.

La juftice & la vérité
Servent de fondement à fon Trône terrible;
Une profonde obfcurité
Aux regards des humains le rend inacceffible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui la flamme étincellante;
Et fes ennemis expirans
Tombent de toutes parts fous fa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de refpect,
La Terre a treffailli fur fes voûtes brifées;
Les Monts fondus à fon afpect,
S'écoulent dans le fein des Ondes embrafées.

De fes Jugemens redoutés
La trompette Célefte a porté le meffage;
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots fa voix s'ouvre un paffage.

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs des profanes Idoles ;
Vous qui par des vœux deffendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Miniſtres de mes volontés,
Anges ſervez contr'eux ma fureur vengereſſe ;
Vous Mortels que j'ai rachetés
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégreſſe.

C'eſt moi qui du plus haut des Cieux
Du Monde que j'ai fait régle les deſtinées ;
C'eſt moi qui briſe ces faux Dieux,
Miſérables jouets des vents & des années.

Par ma préſence raffermis,
Mépriſez du méchant la haine & l'artifice ;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance ;
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjouiſſance.

Rouſſeau.

Gémissemens des Filles de Jérusalem pendant la captivité de Babylone.

Déplorable Sion ! Qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur ,
Tu n'es plus que poussiere , & de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion jusques au Ciel élevée autrefois ,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée ,
Puissai je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée.
O rives du Jourdain ! O champs aimés des Cieux !
Sacrés Monts, fertiles Vallées ?
Par cent Miracles signalées ,
Du doux Pays de nos Ayeux
Serons-nous toujours exilées ?
Racine , Trag. d'Esther.

Le même Poëte , dans les Vers suivans , a rendu le sens de la Prophétie d'Isaïe sur la grandeur future de l'Eglise & la propagation du Christianisme.

Quelle Jérusalem nouvelle

Sort du fonds du désert brillante de clartés (a)
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la Terre chantez.
Jérusalem renaît plus charmante & plus belle,
D'où lui viennent de tous côtés
Ces Enfans qu'en son sein elle n'a point portés ;
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere,
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés,
Les Rois des Nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere,
Les Peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur,
Sentira son ame embrasée.
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur.

(a) *Surge, illuminare Jerusalem quia venit lumen tuum & gloria Domini super te orta est. . . . Leva in circuitu oculos tuos & vide . . . Filii tui de longè venient . . . Ambulabunt Gentes in lumine tuo, & Reges in splendore ortûs tui.* Is. Chap. 60. . . . *Et inimici ejus terram lingent.* Ps. 71. . . *Rorate Cœli desuper & nubes pluant justum.* Is. 45.



SUR LA FOI CATHOLIQUE,

A l'occasion de l'abjuration que fit Henri IV. Roi de France, lorsqu'il embrassa la Foi de l'Eglise Catholique. Mr. de Voltaire parle en ces termes dans un Poëme où il raconte cet événement.

HENRI dont le grand cœur étoit formé pour elle, (a)
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle,
Il abjure avec Foi ces Dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.
Il reconnoît l'Eglise ici bas combattue;
L'Eglise toujours une & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne.....
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix.

(a) L'Eglise.

Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.

Henriade de Voltaire.

REMARQUES.

On peut dire que cette définition de l'Eglise est exacte, & que ce qui en fait le prix, c'est de renfermer beaucoup de choses dans l'espace de huit Vers. On voit que l'Eglise ici bas essuye des combats ; on y apprend son unité & la réunion de ses membres sous un seul Chef. Peut-on mieux exprimer l'adorable Sacrifice de nos Autels, *Le Christ de nos péchés victime renaissante ;* & le Sacrement de l'Eucharistie, *De ses Elus chéris nourriture vivante.* Que cette idée est noble ! *Il entre au nom du Dieu qui fait regner les Rois. Per me Reges regnant*, dit la Sagesse dans les Livres Saints.

Profession de Foi de Polieucte.

Je n'adore qu'un Dieu Maître de l'Univers
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre & les Enfers :
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie ;
Et qui par un effort de cet excès d'amour

Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

Corneille, Tragédie de Polieucte.

Le même Polyeucte ayant été mis en prison parce qu'il étoit Chrétien, & prêt d'aller à la mort, fait les réflexions suivantes dans un Monologue.

Source délicieuse en miseres féconde,
Que voulez-vous de moi flatteuses voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez honneurs, plaisirs qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par Terre.
Et comme elle à l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Ainsi n'esperez pas qu'après vous je soupire,
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par-tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & florissans.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,

Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups ſont moins attendus.
Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir ;
De vos ſacrés attraits les ames poſſédées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage,
Vos biens ne ſont pas inconſtans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne nous ſert que d'un doux paſſage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

Pauline dans Polyeucte.

REMARQUES.

Ces trois Stances ſont admirables ; elles expriment les ſentimens d'une Ame Chrétienne prête à quitter cette vie, & qui en connoît le néant. La comparaiſon des honneurs de ce monde avec la fragilité du verre, eſt ingénieuſe & exactement vraie. Quelle nobleſſe dans cette image des glaives que Dieu tient ſuſpendus ſur la tête des coupables ! La derniere Stance eſt pleine de

grandes idées sur le bonheur de la vie future après laquelle un Ame juste soupire.

Eloge des Chrétiens des premiers siécles.

C'est un Payen qui parle ainsi des Chrétiens de son tems.

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, Maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résoût
Mais si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et me dût leur colere écraser à leurs yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux;
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes.
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons,
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vû mutins, les a-t-on vû rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des Soldats plus fideles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos Bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux,.......

Et ailleurs une Dame Payenne parle ainsi des mêmes Chrétiens.

Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste,
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux ;
Aveugles pour la Terre ils aspirent aux Cieux,
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe.
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les menent au but où tendent leurs désirs.

Pauline dans Polyeucte.

Image du Ciel ou du séjour des Bienheureux d'après les notions de la Foi.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille Astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins

A

A qui de l'Univers il commet les destins. (a)
Il parle, & de la Terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des Conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans,
Tout Empire est tombé, tout Peuple eut ses Tyrans;
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence,
Quelque fois sa bonté favorable aux humains
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Voltaire, Henriade.

REMARQUES.

Un pareil sujet ne pouvoit être traité d'un ton plus sublime. Quelle Majesté dans ces premiers Vers : *Au milieu des clartés d'un feu pur & durable, &c.* Quelle gran-

(a) *Qui facis Angelos tuos Spiritus & Ministros tuos ignem urentem.* Ps. 103. . . . . . *Potentes virtute, facientes verbum illius ad audiendam vocem sermonum ejus.* Ibid. . . . . *Illuxerunt fulgura ejus Orbi Terræ.* Ps. 96.

deur dans cette image ! *Le Ciel est sous ses pieds, &c.* Un beau génie vient à bout d'exprimer dans le langage de la Poësie tout ce qu'il y a de plus difficile. Peut-on mieux définir le profond Mystere de la Sainte Trinité ? *La puissance & l'amour avec l'intelligence, unis & divisés composent son essence.* Le reste de cette image du Ciel & du bonheur des Saints est de la même beauté, & on peut dire que les expressions répondent à la Majesté du sujet autant que des paroles humaines en sont capables.

Le Lecteur ne désaprouvera peut-être pas que nous placions ici la traduction de l'Hymne admirable que l'Eglise de Paris chante aux Vêpres du Dimanche & qui commence par ces mots : *O luce qui mortalibus, &c.* Comme tout le monde n'est pas en état de sentir la beauté de la Poësie latine, on l'a traduite en Vers à l'occasion d'un petit Livre de Priéres doméstiques, intitulé *La journée du pieux Laïque*, qui a été donné au Public. Les connoisseurs ont trouvé que cette traduction approchoit fort de la beauté du texte. Le fonds du sujet, ce sont les sentimens d'une Ame Chrétienne à qui les jours de Fête de l'Eglise rappellent le souvenir de la Fête éternelle que les Elus

célébreront un jour dans le Ciel, & qui soupire après cet heureux jour.

O Dieu qui dans les feux des clartés éternelles
Nous cachez ce séjour où les Esprits heureux
Dans un saint tremblement se couvrent de leurs aîles,
Voyant de votre front l'éclat majestueux :

Dans ce bas Univers, un voile épais & sombre
Couvre nos pas errans ; la Foi seule nous luit ;
Mais votre jour, Seigneur, dissipera cette ombre,
Et fera sans retour disparoître la nuit.

Ce jour, cet heureux jour, figuré par nos Fêtes ;
Vous nous le préparez, ô Dieu plein de bonté.
Le grand Astre qui brille en son plein sur nos têtes,
N'est qu'un foible rayon de sa vive clarté,

Que vous tardez long-tems pour une Ame fidele !
O jour ! après lequel nous devons soupirer ;
Mais pour jouir de vous, ô lumiere éternelle !
Du poids de notre Corps il nous faut délivrer.

Ah ! quand de ses liens notre Ame dégagée,
Jusques dans votre sein portera son effort ;
Du torrent de vos biens saintement enyvrée,
Vous louer, vous aimer, sera son heureux sort,

Suprême Trinité, faites par votre grace
Qu'à ce bonheur promis nos désirs soient fixés,
Et qu'un jour éternel succéde au court espace
De ceux qu'en cet exil vous nous avez prêtés.

Soupirs d'une Ame vers le Ciel.

Les Vers suivans ont une si étroite liaison avec les sujets ci-dessus, & les sentimens y sont exprimés avec tant de douceur, qu'on ne craint pas de fatiguer le Lecteur en les lui mettant sous les yeux.

Non, je ne suis point fait pour posséder la Terre ;
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre ?
Qui me délivrera de ce corps de péché ?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché ? . . . .
Avec tant de foiblesse aisément on succombe,
Eh ! qui me donnera l'aile de la Colombe ?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le sein du repos,

Là de ce corps impur les ames délivrées ;
De la joie ineffable à sa source enyvrées
Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes ;
C'est-là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs ;
Le Cœur n'a plus alors ni craintes ni désirs.
L'Eglise enfin triomphe & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel de chants de sa victoire,
Elle chante tandis qu'Esclaves désolés
Nous gémissons encor sur la Terre exilés.
Près de l'Euphrate assis (*a*), nous pleurons sur ses rives,
Une juste douleur tient nos langues captives ;
Et comment pourrions-nons au milieu des Méchans,
Ô Celeste Sion, faire entendre tes chants ?
Hélas ! nous nous taisons, nos Lyres détendues (*b*)

(*a*) *Super Flumina Babylonis illic sedimus & flevimus cùm recordaremur Sion.* Ps. 136.

(*b*) *In salicibus in medio ejus suspendimus Organa nostra..... Quomodo cantabimus Canticum Domini in Terra aliena....* Ibid.

Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! ô tranquille Cité !
Sainte Jérusalem ! ô chere Eternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?
Quand irai-je goûter ton adorable paix ?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais ?

Poëme de Racine.

REMARQUES.

On peut voir par ce morceau & par plusieurs autres que nous avons rapporté, que la Poësie travaillée par une main habile, est très-capable de parler le langage de la piété, & de la piété la plus tendre & la plus affectueuse, ce que bien des personnes croyoient impossible.

Sonnet de Des Barreaux.

C'est le langage d'un Pécheur pénitent.

Grand Dieu, tes Jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prens plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté,
Ne me pardonnera sans blesser ta Justice.

Non, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice,
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta juſte colere attend que je périſſe.

Contente ton déſir puiſqu'il t'eſt glorieux,
Offenſe-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il eſt tems; rend moi guerre pour guerre.

J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit;
Mais deſſus quel endroit tombera ton Tonnerre
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt.

Perſonne n'ignore que ce Sonnet eſt un des plus beaux que la Poëſie Françaiſe ait jamais produit.

Fin des Sujets Sacrés.



CHAPITRE II.

De ce qui contribue à la beauté de la Poësie.

ET 1°. DES PENSE'ES.

LES Pensées sont les images des choses, car penser c'est former en soi la peinture d'un objet spirituel ou sensible.

1°. De ce principe il s'ensuit que la premiere qualité (a) que doit avoir une Pensée, c'est d'être vraye, puisque les images & les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes; ainsi une Pensée est vraye lorsqu'elle représente les choses fidelement; & elle est fausse quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont. Les pensées sont plus ou moins vrayes selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet, cette conformité fait la justesse de la pensée : une Pensée juste est une Pensée vraye de tous les côtés.

Mais pour penser bien il ne suffit pas

(a) Qualités que doivent avoir les Pensées.

que les Penſées n'ayent rien de faux, car les Penſées, à force d'être vrayes, ſont quelquefois triviales ; ainſi outre la vérité qui contente l'eſprit, il faut quelque choſe qui le frappe & qui le ſurprenne : mais comme toutes les Penſées ingénieuſes ne ſauroient être nouvelles, il faut du moins que celles qui ſont employées dans des Ouvrages d'eſprit, ne ſoient point uſées.

2°. On peut dire que dans ce genre, & ſur-tout en fait de Poëſie, la vérité qui plaît tant ailleurs ſans nul ornement, en demande ici néceſſairement ; & cet ornement n'eſt quelque fois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choſes par des figures, des comparaiſons, des Allégories, des Métaphores & autres ſecours de l'Art qu'un eſprit facile ſçait mettre en uſage.

3°. Elles doivent être proportionnées au ſujet qu'on traite ; ainſi dans une matiere ſérieuſe & élevée, des Penſées badines & familieres ſeroient déplacées de même que dans un ſujet gai & riant on trouveroit mauvais qu'un Auteur employât des figures & des comparaiſons qui ne ſont propres qu'au genre ſublime.

4°. Elles doivent être claires & intelligibles, autrement quelque ſublimes, quel-

qu'agréables, quelque délicates qu'elles soient; elles perdent tout leur prix, & on ne fait aucun cas de l'esprit de l'Auteur. En toute sorte de matieres, l'obscurité est très-vicieuse. Ce que des personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux, on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goût mauvais.

5°. Il faut qu'elles laissent quelque choses à penser à ceux qui les lisent ou qui les entendent. Agir autrement & tourner trop long-tems autour d'une même Pensée, c'est épuiser le sujet, & c'est tomber dans le défaut qu'on a si justement reproché à Ovide. Un des plus sûrs moyens de plaire n'est pas tant de dire & de penser comme de faire penser & de faire dire (*a*). Un Auteur qui veut tout dire, ôte au Lecteur un plaisir qui le charme & pour lequel il goûte les Ouvrages d'esprit; il le choque même parce qu'il lui donne sujet de croire qu'on se défie de sa capacité, au lieu que l'adresse de l'Auteur est d'ouvrir seulement l'esprit au Lecteur en lui préparant de quoi produire & de quoi raisonner. Par là le Lecteur attribue ce qu'il pense à un effet de son génie.

6°. Elles doivent être naturelles. Les

(a) Bouhours.

Penſées naturelles ſont celles que la nature du ſujet préſente, qui naiſſent pour ainſi dire du ſujet même, où rien n'eſt tiré de loin, ni trop recherché. Une Penſée naturelle ſemble devoir venir à tout le monde, & n'avoir preſque rien coûté à trouver. Rien n'eſt beau s'il n'eſt naturel.

Enfin elles doivent être nobles & délicates; car comme le vrai eſt l'ame d'une Penſée, la nobleſſe & la délicateſſe en ſont l'ornement & en rehauſſent le prix. Nous allons voir ce qu'on doit entendre par ces deux qualités.

Des Penſées nobles, grandes & ſublimes.

La nobleſſe des Penſées vient, ſelon Hermogene, de la majeſté des choſes dont elles ſont les images. Telle eſt la nature de celles qui paſſent pour grandes & illuſtres parmi les hommes, comme la puiſſance, la généroſité, l'eſprit, le courage, les victoires, les triomphes, les grands traits de vertu & de magnanimité qui caractériſent les Héros, &c. On doit mettre dans la même eſpece les Penſées fortes & ſublimes. Ce ſont celles qui ſont pleines d'un grand ſens, exprimé en peu de paroles d'une maniere

vive. On en verra des exemples au Chapitre des Sentimens dans le genre ſublime : ces ſortes de Penſées entraînent comme par force notre jugement & remuent toute notre Ame. Elles plaiſent beaucoup parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'eſprit.

Cette nobleſſe des Penſées vient encore de la nature des figures que l'on employe pour peindre les objets. La Métaphore, par exemple, eſt une ſorte de figure qui produit un merveilleux effet ſur notre imagination. Rien ne flatte plus l'eſprit que la repréſentation d'un objet ſous une image étrangere, comme dans cette Penſée : *Les Lys ne filent point*, pour dire qu'en France les filles ne ſuccedent point à la Couronne. Il en eſt de même des Métaphores animées & qui marquent de l'action ; telle eſt cette expreſſion de Malherbe pour dire que la mort n'épargne perſonne : *Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre n'en défend pas nos Rois* ; ou celle d'Horace lorſqu'il veut faire entendre que les Grands ne ſont point exemts de ſoucis, car il les dépeint volant autour des lambris dorés : *Mentis & curas laqueata circum tecta volantes* (*a*). Mais il

(*a*) Liv. 2. Ode 16.

faut obſerver que la véritable grandeur & la nobleſſe des Penſées doivent avoir de juſtes meſures ; tout ce qui excéde eſt hors des régles de la perfection.

Des Penſées délicates.

Les penſées délicates ont cela de propre ; qu'elles ſont ſouvent renfermées en peu de paroles, & que le ſens qu'elles contiennent n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué ; il ſemble d'abord qu'elles le cachent en partie afin qu'on le cherche & qu'on le devine, ou du moins elles le laiſſent ſeulement entrevoir pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout-à-fait quand on a de l'eſprit. Ce petit Myſtere eſt comme l'ame de la délicateſſe des Penſées, en ſorte que celles qui n'ont rien de myſtérieux ni dans le fonds ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entieres, à la premiere vûe ne ſont pas, à proprement parler, délicates, quelque ſpirituelles qu'elles ſoient ; d'où l'on peut remarquer que la délicateſſe ajoûte je ne ſçai quoi d'agréable au ſublime même. Une réflexion ſubtile & judicieuſe tout enſemble, contribue beaucoup à cette délicateſſe. Ces ſortes de Penſées ſont ordinairement exprimées d'une

maniere vive qui plait infiniment par le tour ingénieux & peu commun dont elles sont rendues ; c'est ce tour même qui les fait souvent appeller brillantes. Il est certain qu'elles ennoblissent la matiere traitée par l'Auteur ; elles donnent de la grace & de l'élévation au discours ; mais outre la délicatesse des Pensées qui vient de l'esprit seulement, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence ; c'est ce qu'on verra avec un peu plus de détail dans le Chapitre des grands Sentimens. Nous allons donner de suite quelques exemples de Pensées nobles & délicates.



Exemples des Pensées nobles & délicates.

Un de nos Poëtes termine ainsi l'Epitaphe du Cardinal de Richelieu.

Il fut trop absolu sur l'esprit de son Maître;
Mais son Maître par lui fut le Maître des Rois.

Dans un éloge de Louis XIV, non imprimé, un Poëte s'exprime ainsi.

Son Ame est au-dessus de sa grandeur suprême;
La vertu brille en lui plus que le Diadême;
Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa Loi,
Le Héros en Louis est plus grand que le Roi.

Après la publication d'une fameuse paix; on parloit ainsi de Louis XIV.

Un Héros que le Ciel fait naître
Pour le bonheur de cent Peuples divers,
Aime mieux calmer l'Univers
Que d'achever de s'en rendre le Maître.
Il cherche à rendre heureux jusqu'à ses ennemis,
Tout est par ses travaux dans une paix profonde
Et ce n'est plus à Mars qu'il peut être permis

De troubler le repos du monde. . . . . . .

Ballet du Triomphe de l'Amour.

Il a fait ſur lui-même un effort généreux,
Il veut rendre le monde heureux;
Il préfére au bonheur d'en devenir le Maître
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être. . . .

Perſée, Tragédie en muſique.

Les Muſes vont lui faire entendre
Mille nouveaux concerts;
De ſa grandeur il ſe plaît à deſcendre,
Il ſçait mêler les jeux à cent travaux divers;
L'envie en vain frémit de voir les biens qu'il cauſe.
Une aimable paix eſt la Loi
Que ce Vainqueur impoſe,
Son tonnerre inſpire l'effroi
Dans le tems même qu'il repoſe.

Phaëton, Prologue.

Qu'il régne ce Héros, qu'il triomphe toujours,
Qu'avec lui ſoit toujours la paix ou la victoire,
Que le cours de ſes ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire;
Qu'il régne ce Héros, qu'il triomphe toujours,
Qu'il vive autant que ſa gloire.

Ces derniers Vers ſont du grand Racine, & terminent une Idylle qu'il avoit faite ſur

sûr la paix, & qui fut chantée dans l'Orangerie de Sceaux, devant le Roi Louis XIV. Rien n'est plus naturel ni plus délicat que ce dernier Vers : *Qu'il vive autant que sa gloire.*

Autres Exemples.

Boileau parle ainsi de Louis XIV. dans son Epître sur le fameux passage du Rhin.

Louis les animant du feu de son courage
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage...
Déjà du plomp mortel plus d'un brave est atteint,
Sous les fougueux Coursiers l'Onde écume & se plaint ;
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard fait bien-tôt la fixer,
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

» Ces derniers Vers paroissent d'abord » hardis, mais ils ne sont que forts, dit le » Pere Bouhours, & ils ont une vraye no» blesse qui les autorise. Le Poëte ne dit » pas en général que les destins dépendent » du Roi, il ne parle que du destin de la » guerre. Comme le sistême de sa pensée est

» tout poëtique, il a droit de mettre la
» fortune en jeu, & comme la présence
» d'un Prince aussi magnanime rendoit les
» Soldats invincibles; c'est comme s'il disoit:
Dès que Louis paroît on est assuré de la
victoire. Et plus bas il dit encore :

Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre;
De juger si les Grecs qui briserent ses Tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours.

On ne peut rien de plus délicatement pensé que cette plainte que le même Poëte fait faire à la mollesse sur les travaux guerriers de ce grand Monarque, on peut dire que rien n'est mieux imaginé, & que le tour est nouveau. Voici l'endroit.

Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de faineans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte.
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour,
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour;

Seulement au Printems, quand Flore dans les
plaines
Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés d'un pas tranquile & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus; le Ciel impitoyable
A placé ſur le Trône un Prince infatigable;
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes ex-
ploits;
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace,
L'Eté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de
glace;
J'entens à ſon ſeul nom tous mes ſujets frémir.
En vain deux fois la paix à voulu l'endormir,
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Lutrin, Chant II.

On doit dire à peu près la même choſe du morceau ſuivant, ſurtout pour la délicateſſe de la Penſée. Boileau dans une Epître à Mr. de Lamoignon où il fait l'éloge de la vie Champêtre, feint qu'à ſon retour de la Campagne un de ſes amis lui parle des

victoires du Roi, voici ce qu'il lui fait dire :

Dieu ſçait comme les Vers chez vous s'en vont
couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les
Villes ;
Mais moi dont le génie eſt mort en ce moment
Je ne fais que répondre à ce vain compliment,
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Le même Poëte termine ſa premiere Epître au Roi, de la maniere ſuivante.

Pour moi qui ſur ton nom déjà brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire ;
Je n'oſe de mes Vers vanter ici le prix.
Toutefois ſi quelqu'un de mes foibles écrits.
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage.
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crus ſur la foi des Auteurs ;
Si quelque eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables ;

Boileau qui dans ses Vers plein de sincérité,
Jadis à tout son siécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire.

Epit. 1.

Le morceau suivant ne le céde point en délicatesse à ceux qu'on vient de voir. C'est ici pareillement une maniere indirecte de louer Louis XIV. Le grand Corneille dans sa Piéce Héroïque de la Toison d'Or fait parler ainsi la France à la Déesse de la Victoire.

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des Soldats?
La gloire qui les couvre à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succês fait trembler tout le reste.
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent Vainqueurs que pour me ravager,
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des Batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles.....
Mon Roi que vous rendez le plus puissant des Rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits,

Du même œil dont il voit ses plus nobles Conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes.
De ce glorieux Trône où brille sa vertu
Il tend sa main auguste à son Peuple abattu ;
Et comme à tout moment la commune misére
Rappelle en son grand cœur les tendresses de pere ;
Ce cœur se laisse vaincre aux voeux que j'ai formés
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

Le Pere du Cerceau s'adresse à sa Muse & lui parle de la maniere suivante dans une Epître pour Monseigneur le Dauphin qui étoit alors dans la plus tendre enfance, & qui est aujourd'hui Louis XV. C'est après l'avoir exhortée à n'approcher de l'auguste Prince qu'avec beaucoup de respect. Le tour qu'il prend est tout-à-fait ingénieux, noble & délicat.

Vous me direz : Prince tant soit-il grand
Si jeune encor, entrevoit-il son rang ?
De son berceau touchant à la Couronne,
Distingue-t-il l'éclat qui l'environne ?
Et de Louis présomptif successeur,
De son destin connoît-il la grandeur ?

Muse, il la sent s'il ne sait la connoître ;
Dans les Héros que pour régner fait naître
Des grands Bourbons la Royale Maison,
Le sang inspire & prévient la raison.
Le noble instinct qui dans leur cœur domine
Rappelle en eux leur auguste origine,
Et de ce sang reçu de tant de Rois
La Majesté reclame tous les droits.
Allez donc, Muse, & désormais instruite
Sur ces leçons réglez votre conduite ;
De ce Soleil sous l'enfance éclipsé,
N'approchez point d'un air trop empressé.....
Souhaitez-lui les vertus de son pere,
Ajoûtez-y les graces de sa mere,
L'ame & le cœur du Dauphin son ayeul,
De Louis tout, il comprend tout lui seul.

Le même Poëte en faisant la description d'une Campagne charmante de laquelle on voit la Machine de Marly, prend occasion de faire un éloge Poëtique de cette célébre invention de l'Art, & de donner adroitement & comme en passant une haute idée du grand Roi pour qui elle avoit été faite.

Mais, ô Dieux ! qu'est-ce que je vois ?
Que de prodiges à la fois,

Quelle merveilleuse structure !
Je me trompe, ou l'Art envieux
Semble vouloir en ces beaux lieux
Le disputer à la nature.
N'est-ce point un enchantement
Qui m'impose agréablement ?
L'Onde s'éléve par étage
Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant avec courage
Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici du haut d'une éminence
Je la vois se précipiter,
Puis se répandre & serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisance
Où Louis trouve tant d'attraits.
Là redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le Ciel elle s'élance,
Et contribuant quelque fois
Au plaisir du meilleur des Rois,
Elle en fait à toute la France.

Les connoisseurs dans le genre de Pensées nobles & délicates ont remarqué avec raison celle de l'Empereur Titus dans la Tragédie

gédie de ce nom par M. Racine. Il aimoit la Reine Bérénice, mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit l'épouser sans déplaire aux Romains. Parmi toutes les raisons qu'il allégue pour lui faire comprendre qu'il faut qu'ils se séparent, il lui parle ainsi :

Je sçai tous les tourmens où ce dessein me livre,
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner,
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Il y a une délicatesse infinie dans ce dernier Vers, & tout homme de goût comprend le sens de ces mots. *Il ne s'agit plus de vivre.*

Voici comme un échantillon d'une Pensée naturelle, c'est-à-dire d'une Pensée dont la force du sentiment fait tout le prix, où la nature toute pure se fait sentir sous l'apparence des expressions les plus simples ; c'est un petit dialogue entre un Passant & une Tourterelle.

Le Passant.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

La Tourterelle.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

Le Passant.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

La Tourterelle.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il y a beaucoup de finesse dans le tour que prend M. de la Motte pour louer feu M. le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume. Il lui parle ainsi dans une Epître dédicatoire.

Je rappelle ton premier âge
Quand nous faisions l'apprentissage
Moi d'Auteur & toi de Héros;
Phœbus me fournissoit & j'arrangeois des mots,
Mars au grand Art de vaincre instruisoit ton courage,

Et leurs Eléves nous faiſions
Moi des diſcours & toi des actions.

On ſent que cette comparaiſon du Poëte au Prince loin de choquer, tourne toute entiere à la gloire du Héros, puiſque le Poëte affecte de faire ſentir l'extrême diſproportion du talent de l'un à celui de l'autre. *Moi des diſcours & toi des actions.*

Epitaphe du Maréchal de Rantzau.

Le Maréchal de Rantzau avoit reçu tant de bleſſures à la guerre qu'il en étoit tout mutilé ; il y avoit perdu un bras, une jambe, un œil, une oreille. Après ſa mort il parut une Epitaphe à ce ſujet qui eſt fort eſtimée pour le caractere de ſublimité qui y régne. L'Auteur s'adreſſe au Tombeau de ce célébre Général.

Du Corps du grand Rantzau tu n'a qu'une des parts,
L'autre moitié reſta dans les plaines de Mars ;
Il diſperſa par-tout ſes membres & ſa gloire ;
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur :
Son ſang fut en cent lieux le prix de ſa victoire,
Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier que le cœur.

CHAPITRE III.

Des Sentimens.

LA matiere dont nous allons parler a un rapport immédiat avec la précédente ; car avoir de grands sentimens, c'est penser noblement ; mais comme le terme de pensée, à proprement parler, s'entend des productions de l'esprit, & que celui de Sentimens s'entend des affections du cœur, nous avons cru devoir séparer ces deux objets. Nous allons donc considérer les pensées rélativement aux différentes impressions de notre Ame & dans l'ordre des Sentimens, mais de Sentimens que l'esprit a sçu rendre souvent avec beaucoup de délicatesse. On sçait, comme nous l'avons déja remarqué, qu'outre la délicatesse dans les pensées qui vient purement de l'esprit, il y en a une qui vient des Sentimens & où l'affection a plus de part que l'intelligence ; ainsi nous n'envisageons ici les pensées que comme les expressions des grands Sentimens dont nous nous sommes proposés de donner des exem-

ples. Telles sont les pensées qui expriment le Sentiment d'une noble ambition, d'une gloire bien placée, d'une tendresse vive & même d'une haine forte, & en général de toutes celles qui peignent quelque grande agitation de l'Ame. Le Sentiment fait tout l'effet dans ces sortes de pensées, il en est l'objet principal & dominant: le tour que le Poëte a pris pour le rendre n'en est que l'accessoire; ce n'est pas de ce côté-là qu'on doit arrêter son esprit, car souvent les Sentimens sont exprimés en deux ou trois mots fort simples par eux-mêmes. On en verra des exemples dans le genre sublime.

A l'égard de l'utilité dont ces sortes d'exemples peuvent être aux Jeunes gens, on peut dire en un sens des sentimens ce qu'on a dit de l'étude, savoir qu'ils nourrissent & fortifient l'esprit par les sublimes vérités qu'ils lui présentent. Les grands Sentimens nous élevent au-dessus de nous-mêmes, ils multiplient nos idées, & les rendent plus variées & plus vives, ils nous déployent, pour ainsi dire, toute l'Ame des grands hommes de l'antiquité, nous y voyons comme ils pensoient & sur quel ton, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leurs entretiens étoient montés. On est ravi d'entendre des discours

pleins de cette grandeur & de cette noblesse Romaine qui, selon la remarque d'un homme célébre (a), ne se trouve presque plus que dans les livres. Or comme il arrive qu'on prend le Sentiment de ceux avec qui on vit ordinairement, il est vrai de dire que les Jeunes gens ne peuvent que profiter de ces sortes d'exemples qu'on leur met sous les yeux. Ils s'accoutument par là à sentir le beau & à goûter des maximes de sagesse. Ils peuvent prendre de ces grands hommes cette noblesse, cette grandeur d'ame, cet amour de la Justice & du bien public qui éclate dans tous leurs discours. En un mot, c'est une vérité incontestable que les grands Sentimens élevent l'Ame & nourrissent le courage. En écoutant le langage des Princes & des grands hommes; en lisant tous les traits sententieux qui partoient de leur bouche, on prend insensiblement du goût pour la vertu & il se fait sur l'esprit une impression sensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple des vertus.

(a) M. Rollin.

Sentimens dignes des Rois.

Le Poëte fait parler l'Empereur Titus dans le morceau suivant.

Je ne prens point pour Juge une Cour Idolâtre,
Paulin, je me propose un plus ample Théâtre,
Et sans prêter l'oreille à la voix des Flateurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis . . . . . le respect & la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte ;
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrete :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interpréte,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.

Et ailleurs le même Empereur dit.

Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?

Depuis huit jours je regne, & jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour
l'amour.
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre,
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà gouté le fruit de mes bienfaits?
L'Univers a-t-il vû changer ses destinées?
Sçai-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours si long-tems attendus,
Ah malheureux! combien j'en ai déjà perdus?

Titus & Berenice de Racine.

Langage d'un Roi.

Ce sont les justes Dieux qui, tous Rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux regles du devoir. . . .
Heureux est donc le Prince, heureux sont ses sujets
Quand il se fait Justice ainsi qu'à ses sujets.

Andromede de Corneille.

Que les Rois doivent préférer les intérêts de leurs sujets à tout autre devoir.

Mais la reconnoissance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité,
Quoique doive un Monarque, & dût-il sa Couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'au dépens de leur sang.

Mort de Pompée, de Corneille.

Il importe aux Monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connoître & non pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

Dom Sanche, de Corneille.

Condition des Rois.

Triste destin des Rois! esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiéger de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Iphigénie de Racine.

L'Empereur Phocas dépeint de cette maniere le fardeau de la Royauté à un de ses confidens.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne,
Et celui dont le Ciel pour un Sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y semblent attachées
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées,
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.

Héraclius de Corn.

Réflexion sur le poids du Ministere d'un Etat.

Le Poëte fait parler dans les Vers suivans un Ministre d'Etat qui fait le portrait des soins pénibles de son Emploi.

Hélas! que dites-vous, apparence trop vaine?
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs.

Quel accablant fardeau ! tout prévoir, tout conduire,
Entourés d'envieux, unis pour nous séduire.
Responsables du sort & des événemens,
Des miseres du Peuple & des brigues des Grands;
Réunir seul enfin par un triste avantage
Tous les soins, tous les maux que l'Empire partage,
Voilà le joug brillant auquel je suis lié.
Sort toujours déplorable & toujours envié.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave;
Maitre & Juge de tout; de tout on est esclave.
Et régir des Mortels le destin inconstant,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes;
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.

Gresset, Edouard III. Trag.

L'Empereur Galba parle ainsi à ses Ministres à qui il avoit demandé leur avis, & qui étoient de différens sentimens.

Qu'un Prince est malheureux, quand de ceux qu'il écoute

Le zéle cherche à prendre une diverſe route ;
Et que l'attachement qu'ils ont au propre ſens
Pouſſe juſqu'à l'aigreur des conſeils différens.
Ne me trompai-je point, & puis-je nommer zéle
Cette haine à tous deux obſtinément fidele,
Qui peut-être en dépit des maux qu'elle prévoit
Seule en mes intérêts ſe conſulte & ſe croit.

Othon, de Corn.

Réponſe d'un Roi à un de ſes Courtiſans qui lui demandoit la permiſſion de ſe battre en duel.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes ſujets ;
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le Chef a ſoin des membres qui le ſervent ;
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

Cid, de Corn.

Grimoal Comte de Bénévent qui avoit conquis le Royaume de Lombardie ſur Pertharite, parle ainſi à un de ſes confidens qui lui propoſoit d'uſer de ſon autorité &

de son pouvoir dans une circonstance où cette voye auroit été odieuse.

Laissons aux mauvais Rois leurs damnables maximes,
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniroient en autrui ?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable,
Dont à sa conscience un Roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal s'il régne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

Pertharite de Corn.

Que le sacré caractere des Rois est ineffaçable.

Un véritable Roi qu'opprime un sort contraire ;
Tout opprimé qu'il est garde son caractere,
Ce nom lui reste entier sous les plus dures lois,
Il est dans les fers même égal aux plus grands Rois.

Attila de Corneil.

Même maxime à l'occasion d'un Roi détrôné par un Usurpateur.

Un Roi quoique vaincu garde son caractere,
Aux fideles sujets sa vûe est toujours chere ;
Au moment qu'il paroît les vainqueurs les plus grands,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tirans ;
Et dans le fonds des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître :
Le tenir dans les fers avec le nom de Roi,
C'est soulever pour lui les Peuples contre moi.

C'est Grimoal qui parle de Pertharite dans la Piéce de ce nom.

Réponse d'Arsace, fondateur de l'Empire des Parthes, à son fils qui lui conseilloit de ne pas craindre les Rois ses voisins sur ce qu'il ne tiendroit pas les Traités faits avec eux.

Prince on n'est pas toujours suivi de la victoire,
Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de la gloire,
Négliger l'équité parce qu'il est heureux ;
La fortune souvent à des retours fâcheux ;

Et tel a vû long-tems sa grandeur infinie
Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que frappé d'une indigne terreur
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur;
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Justifions nos droits au reste de la Terre,
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.
Je sais qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent,
Le Monarque est vainqueur & les Peuples gémissent;
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses sujets;
Il faut donc détourner une guerre odieuse
Peut-être également funeste & glorieuse.

Tiridate de Campistron.

Prusias Roi de Bithynie Prince foible, parle ainsi de son fils Nicomede.

Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être,
Et qui me fait régner en effet est mon Maître:
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand;
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.

Nicomede de Corn.

Sur le même Sujet.

Qu'un Monarque eſt heureux quand parmi ſes
ſujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles ob-
jets,
Qu'au-deſſus de ſa gloire il ne connoît perſonne;
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa Courunne.

Surena de Corn.

Même ſujet.

Tous les Rois ſont jaloux du ſouverain pouvoir.
Ils aiment qu'on leur doive & ne peuvent de-
voir,
L'on n'a jamais de droit ſur leur reconnoiſſance,
Et rien à leurs ſujets n'acquiert l'indépendance,
Ils ont pour qui les ſert des graces, des faveurs.
Et reglent à leur choix l'emploi des plus grands
cœurs.

Ageſilas de Corn.

Même ſujet.

Un Confident parle ainſi à un Roi.

Soutenez votre Sceptre avec l'autorité

Qu'imprime

Qu'imprime au front des Rois leur propre Majesté.
Un Roi doit pouvoir tout, & ne sait pas bien l'être,
Quand au fonds de son cœur il souffre un autre Maître.

Pertharite, de Corn.

Même sujet.

On parle à un Roi.

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité;
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui céde,
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de reméde;
Il faut pour déploïer le souverain pouvoir
Sureté toute entiere ou profond désespoir.

Othon de Corn.

Un Prince quoique rempli d'ambition ne doit jamais la satisfaire par une lâcheté ou par un crime. Le Poëte met les paroles suivantes dans la bouche de la célébre Cléopatre Reine d'Egypte.

J'ai de l'ambition, & soit vice ou vertu,

Mon cœur sous son fardeau veut bien être abbatu ;
J'en aime la chaleur & la nomme sans cesse,
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faîte des grandeurs,
Et je les désavoue alors que sa manie
Nous présente le Trône avec ignominie.

Mort de Pompée, de Corn.

Les sentimens de gloire que donne aux Princes le haut rang où ils sont élevés, sont un grand frein pour réprimer leurs passions. C'est cette même Cléopatre qui répond à ces paroles : *L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.*

Les Princes ont cela de leur haute naissance,
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire ;
Et si le Peuple y voit quelques déréglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.

Camille Dame Romaine, du tems de Tullus un des premiers Rois de l'ancienne Rome, qui permit le combat des trois Horaces & des trois Curiaces, s'exprime ainsi.

Les Dieux à notre Prince ont inspiré ce choix,
Et la voix du Public n'est pas toujours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & sainte autorité
Est un rayon secret de leur Divinité.

Horace de Corn.

Sentimens de grandeurs d'ame.

Je suis Reine sans Sceptre & n'en ai que le titre ;
Le pouvoir m'en est dû, le tems en est l'arbitre ;
Si vous m'avez servie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du Ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime.
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi ?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un Roi,
Et je n'ai pas une ame assez basse & commune

H 2

Pour en faire l'appui de ma triste fortune.

Dom Sanche d'Arrag. de Corn.

Dans la Tragédie de Zaïre on vient annoncer à Orosmane Soudan de Jérusalem le retour d'un Esclave Chrétien, lequel avoit passé en France sur sa foi & qui demandoit audience : Orosmane dit qu'il peut entrer, & demande pourquoi il ne se présente pas; l'Officier qui l'avoit annoncé dit ces paroles :

Dans la premiere enceinte il arrête ses pas;
Seigneur, je n'ai pas crû qu'aux regards de son Maître
Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paroître.

Réponse d'Orosmane.

Qu'il paroisse en tous lieux, sans manque de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect;
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de Rois des tirans invisibles.

Zaïre de Voltaire.

Suite du même sujet.

Orosmane parle ainsi à Nérestan, Chevalier François.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage,
Mais ton orgueil ici ſe ſeroit-il flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Reprens ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes ;
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander :
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta Patrie
Qu'il eſt quelques vertus au fonds de la Syrie.
Qu'ils jugent en partant qui méritoit le mieux
Des Luſignans (a) & moi l'Empire de ces lieux.

Ibid.

Erixe Reine de Gétulie parle ainſi au ſujet de Maſiniſſe Roi de Numidie. On peut remarquer, dans cet endroit ſinguliérement, l'élévation des Sentimens & la pompe des Vers.

Je ſai bien que des Rois la fiere deſtinée
Souffre peu que l'amour régle leur hyménée,
Et que leur union, ſouvent pour leur malheur,
N'eſt que du Sceptre au Sceptre & non du cœur au cœur :
Mais je ſuis au deſſus de cette erreur commune,
J'aime en lui ſa perſonne autant que ſa fortune,

(a) Les Luſignans avoient été Rois de Jéruſalem.

Et je n'en exigeai qu'il reprit ses Etats,
Que de peur que mon Peuple en fit trop peu de cas.
Des actions des Rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre:
Jamais d'un Roi sans Trône il n'eut souffert la loi,
Et ce mépris peut-être eut passé jusqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît sa Couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa derniere conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.

Sophonisbe de Corn.

L'Empereur Titus aimoit la Reine Bérénice, comme on a déja dit, il auroit voulu l'épouser, mais il ne pouvoit le faire sans soulever les Romains à qui ce choix déplaisoit. C'est à cette occasion qu'il tient ce langage.

Moi qui n'ai que les Dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête;
Du Trône où je me sieds puis-je aspirer à rien
Qu'à posséder un Cœur qui n'aspire qu'au mien?

Mais c'est à cette occasion que Flavian

ſon Confident lui dit ces paroles :

Quand aux feux les plus beaux un Monarque déſére,
Il s'en fait un plaiſir & non pas une affaire ;
Et regarde l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'Etat,
Son grand cœur au-deſſus des plus dignes amorces,
A ce devoir preſſant laiſſe toutes leurs forces,
Et ſon plus doux eſpoir n'oſe lui demander
Ce que ſa dignité ne lui peut accorder.

Tite & Bérénice de Corn.

Le Poëte fait parler ainſi une Reine (*a*) aimée de deux Princes & qui pouvoient lui être d'un grand ſecours.

Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes,
Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes ;
Quelque ſoit le ſecours qu'ils (*b*) me puiſſent offrir,

(*a*) Rodogune, Princeſſe des Parthes.
(*b*) Antiochus & Séleucus fils de Cléopatre, Reine de Syrie.

Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jetter d'amorce,
Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.....
Plus la haute naissance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr,
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

Rodogune de Corn.

Pulcherie sœur d'Héraclius, lui faisoit une sorte de reproche de ce qu'il ne haïssoit pas le tiran Phocas autant qu'il l'auroit dû : car il est bon de savoir que Phocas croyoit qu'Héraclius étoit son fils, lors même que celui-ci protestoit qu'il étoit Héraclius & non Martian, fils de Phocas. Héraclius répond ainsi à Pulcherie.

La générosité suit la belle naissance
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi.
La haine qu'il lui doit ne le sauroit deffendre
Quand il se voit aimé de s'en laisser surprendre.
Et trouve assez souvent son devoir arrêté

Par

Par l'effort naturel de sa propre bonté.

Héraclius de Corn.

Les Vers suivans peuvent nous faire conjecturer qu'un Prince, tel, par exemple, que le fils d'un Roi, qui ignoreroit la noblesse de son origine & seroit élevé dans une condition obscure, éprouveroit des Sentimens dignes de sa naissance & infiniment au-dessus de celle dont il croiroit par erreur descendre.

C'est un Prince tel qu'on vient de le dire qui ne connoissoit pas sa véritable origine & qui étoit persuadé d'en avoir une très-basse, qui répond ainsi à des personnes qui lui demandent s'il se connoît bien. On doit remarquer combien ce morceau est travaillé, tant les Vers suivans sont harmonieux.

Si j'étois quelqu'enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard & nourri par pitié;
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espé-
rance
Sur votre incertitude & sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux

I

Qui tiroient du néant ces Héros fabuleux,
Et me revétirois des brillantes chimeres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres.
Car enfin je suis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder Sceptre ni Diadême
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même:
Inutiles élans d'un vol impétueux,
Que pousse vers le Ciel un cœur présomptueux....
Je suis fils d'un Pêcheur & non pas d'un infame,
La bassesse du sang ne va pas jusqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de Comte & de Marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils.

Dom Sanche de Corn.

Réponse d'un homme de grande naissance à une Reine qui vouloit exiger de lui une chose qu'il regardoit comme une tache pour son nom.

Lorsque le deshonneur souille l'obéissance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puissance;
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.....
Jamais un Souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait & des grandeurs qu'il donne.

S'il eſt d'un ſort indigne ou l'auteur ou l'appui ;
Comme il le fait lui ſeul, la honte eſt toute à
lui.
Mais diſpoſer d'un ſang que j'ai reçu ſans tache,
Avant que le ſouiller il faut qu'on me l'arrache :
J'en dois compte aux ayeux dont il eſt hérité,
A toute leur famille, à leur poſtérité.

Dom Sanche de Corn.

Campiſtron dans la Tragédie d'Alcibiade fait parler ainſi ce célébre Général Athénien à Palmis fille d'Artaxerxe Roi de Perſe.

Souvenez-vous, Madame,
Que ſi dans mes ayeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits ;
Que ſi pour vous aimer il faut une Couronne,
Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt le ſort qui la donne ;
Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
Je ne dois point rougir des fautes du deſtin.

La même penſée eſt dans le portrait ſuivant.

Portrait du grand Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant,
J'ai de la foi, de la constance,
Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant;
Rien n'est comparable à ma gloire;
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'Histoire
Ne me le sauroit disputer:
Si je n'ai pas une Couronne,
C'est la fortune qui la donne,
Il suffit de la mériter.

Sentimens de valeur.

Un Poëte met les Vers suivans dans la bouche du vaillant Achille à qui Agamemnon venoit de déclarer qu'il falloit renoncer au siége de Troyes, parceque les Oracles avoient déclaré qu'il y périroit.

Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces,
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces?
Les Parques à ma mere, il est vrai, l'ont prédit
Lorsqu'un Epoux mortel fut reçu dans son lit;

Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans
gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais puiſqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon pere une obſcure vieilleſſe,
Et toujours de la gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom & mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obſta-
cles,
L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont là nos Ora-
cles.
Les Dieux ſont de nos jours les Maîtres ſouve-
rains;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos pro-
pres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſu-
prêmes,
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme
eux-mêmes,
Et laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur;
C'eſt à Troye & j'y cours, &c.

Iphigenie de Racine.

Une vertu parfaite a beſoin de prudence,

Et doit considérer pour son propre intérêt
Et les tems où l'on vit & les lieux où l'on est,
La grandeur du courage en une ame Royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale.

Nicomede de Corn.

Image de la noble fierté & de la grandeur d'ame que conserve un Souverain, même après avoir été vaincu par ses ennemis. C'est Mithridate qui parle.

Je suis vaincu : Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes Soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés ;
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;
Le désordre par-tout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvoit la vertu dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts ; la fuite a sauvé tout le reste,
Et je ne dois la vie à ce commun effroi
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi ....

s pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
ɪnd je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
and le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
ɪncu, persécuté, sans secours, sans Etats,
'ant de Mers en Mers, & moins Roi que Pirate,
nservant pour tous biens le nom de Mithridate.
ɪprenez (*a*) que suivi d'un nom si glorieux,
r tout de l'Univers j'attacherois les yeux;
qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
ɪi sur le Trône assis n'enviassent peut-être
u-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
ɪue Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Mithridate de Racine.

(*a*) Il parle à Monime qu'il vouloit épouser.

AMOUR DE LA PATRIE.

Idée de la vertu Romaine.

Avant que le combat célébre de trois Horaces & des trois Curiaces se donnât, un des Curiaces se voyant obligé de se battre contre un des Horaces qui étoit son beau-frere, lui adresse ces paroles.

Le trifte & fier honneur m'émeut fans m'ébranler,
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte ;
Et fi Rome demande une vertu plus haute,
Je rend graces aux Dieux de n'être pas Romain
Pour conferver encor quelque chofe d'humain.

Mais Horace lui répond :

Si vous n'êtes Romain, foyez digne de l'être,
Et fi vous m'égalez, faites le mieux paroître.
La folide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foibleffe avec fa fermeté....
Contre qui que ce foit que mon Pays m'employe,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joye.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres fentimens;
Qui près de le fervir confidere autre chofe,
A faire ce qu'il doit lâchement fe difpofe :
Ce droit faint & facré rompt tout autre lien,
Rome a choifi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégreffe auffi pleine & fincere
Que j'époufai la fœur, je combattai le frere :
Et pour trancher enfin des difcours fuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

Horaces de Corn.

Camille niéce de l'Empereur Galba, [v]oit inspirer à ce Prince de nommer [Oth]on pour son successeur & de le préférer [à P]ison qu'elle n'aimoit point au lieu qu'elle [aim]oit Othon. Il est bon de remarquer avec [qu]elle dignité le grand Corneille fait parler [cet]te Princesse sur une pareille matiere, & [qu]elle tournure adroite il prête aux raisons [qu]'elle allégue pour venir à son but.

[Il] est d'autres Héros (a) dans un si vaste Empire;
[Il] en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
[E]t qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
[L]'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
[D]'une vertu sauvage on craint un dur Empire,
[S]ouvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire:
[E]t puisque ce grand choix me doit faire un Epoux,
Il seroit bon qu'il eut quelque chose de doux:
Qu'on vit en sa personne également paroître
Les graces d'un amant & la fierté d'un Maître;
Et qu'il fut aussi propre à donner de l'amour
Qu'à faire ici sous lui trembler toute sa Cour....
Je ne veux point d'un Trône où je sois leur captive, (a)

(a) Que Pison.
(b) Des Ministres de la Cour.

Où leur pouvoir m'éleve, & quoiqu'il en arrive,
J'aime mieux un époux qui sache être Empereur,
Qu'un époux qui le soit & souffre un Gouverneur.

Othon de Corn.

Vorcestre Ministre d'Edouard III. Roi d'Angleterre, avoit été mis en prison par un effet de la jalousie de ses ennemis. Sa fille parle ainsi en sa faveur à un de ceux qui osoient le calomnier.

Arrêtez, à ses mœurs votre respect est dû ;
La vertu dans les fers est toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira sa puissance.
Que pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne soit que le droit détesté,
D'être injuste & cruel avec impunité :
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un Empire.
De donner à son Roi des conseils vertueux,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui peu fait sans doute à ces nobles maximes,

Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes ;
Tu prends pour en juger des modéles trop bas,
Respecte le malheur si tu ne le plains pas.
Apprens que dans les fers la probité suprême
Commande à ses tirans & les juge elle-même.

Trag. d'Edouard III. de Gresset.

Qu'il n'est pas permis de se donner la Mort.

Le Poëte fait parler un homme illustre par ses Emplois, & que la calomnie étoit venu à bout de rendre criminel en apparence. Il étoit menacé de perdre la vie sur un échaffaut ; un de ses amis lui conseilloit de prévenir cette honte par une mort volontaire, mais il lui répond en ces termes.

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Attenter sur ses jours est le destin d'un lâche.
Savoir souffrir la vie & voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime,
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel,

Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité.
Restons dans la nature & dans l'humanité.

Gres. Edouard III. Trag.

Sur la Vertu.

Qu'il ne faut pas s'exposer à la perdre. C'est Pauline femme de Polyeucte qui déclare qu'elle ne verra plus Severe dont elle étoit aimée.

La vertu la plus ferme évite les hasards,
J'assure mon repos que troublent ses regards;
Et pour vous en parler d'une maniere ouverte,
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte.
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer;
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en deffendre;
Et bien que la vertu triomphe de ses feux,
La victoire est pénible & le combat douteux.

Porus, Roi d'une partie des Indes, voyant Alexandre dans ses Etats, après avoir subjugué tous les autres, s'emporte avec une noble fierté contre l'ambition de ce fameux Conquérant, & fait éclater des sentimens dignes d'un grand Roi.

Que vient chercher ici le Roi qui vous envoye ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroye ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des Peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde. . . . ;
Vit-on jamais chez lui nos Peuples en couroux
Désoler un Pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'Etats, de Déserts, de Rivieres,
Soient entre nous & lui d'impuissantes barrieres ;
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'Univers
Sans connoître son nom & le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire,

Qui n'a que son orgueil pour régle & pour raison.
Qui veut que l'Univers ne soit qu'une prison,
Et que Maître absolu de nous, tant que nous sommes,
Ses Esclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'Etats, plus de Rois, ses sacrileges mains
Dessous un même rang rangent tous les humains;
Dans son avide orgueil je sai qu'il nous dévore,
De tant de Souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encore les vestiges d'un Roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matiere,
Je vois d'un œil content trembler la Terre entiere,
Afin que par moi seul les Mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus.

Alexandre de Racine.

Il s'agit dans les Vers suivans d'un Héros qui avoit rendu de grands services à une Reine dans sa mauvaise fortune.

Qui vous aima sans Sceptre & se fit votre appui.

ıd vous le recouvrez, eſt bien digne de lui..
cœur a choiſi, vous pouvez faire un Roi.

lle répond ;

ame, je ſuis Reine & dois régner ſur moi.
ang que nous tenons jaloux de notre gloire
rent dans un tel choix nous deffend de nous
croire,
e ſur nos déſirs un joug impérieux,
ıédaigne l'avis & du cœur & des yeux.

Corn. Dom Sanche d'Arragon.

Sentimens de fidélité Conjugale.

Zénobie comptant de ne plus revoir ıadamiſte ſon époux qui l'avoit jettée ns un Fleuve après l'avoir poignar-e, avoit commencé d'écouter les vœux . Prince Arſame, & à prendre du goût ›ur lui, mais à peine elle retrouve Rha-ımiſte qu'elle ne ſonge qu'à bannir de ſon eur une paſſion naiſſante. Elle parle de la rte :

touffons ſans regret une honteuſe flamme,
'eſt à mon époux ſeul à régner ſur mon ame.
'out barbare qu'il eſt, c'eſt un préſent des Dieux

Qu'il ne m'eſt pas permis de trouver odieux,
Hélas ! malgré mes vœux, malgré ſa barbarie,
Je n'ai pû le revoir ſans en être attendrie.
Que l'hymen eſt puiſſant ſur les cœurs vertueux !

Rhadamiſte de Crebillon.

Sentimens de tendreſſe.

Luſignan Prince du Sang des anciens Rois de Jéruſalem, après avoir langui dans les priſons du Soudan de cette Ville, en eſt retiré par Zaïre Eſclave aimée du Soudan. A certains ſignes il reconnoît qu'elle eſt ſa fille ; il apprend qu'elle ſuit la Religion des Muſulmans ; il déplore ſon malheur, & lui parle ainſi pour l'engager à ſe faire Chrétienne.

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes ;
Pour toi, pour l'Univers eſt mort en ces lieux mêmes :
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois ;
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres ;

Tourne les yeux, sa Tombe est près de ce Palais.
C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie.
C'est là que de sa Tombe il rappella sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras & pleurer & frémir,
Sur ton front palissant Dieu met le repentir.
Je vois la vérité dans ton cœur.....

ZAYRE.

Ah! mon pere,
Cher auteur de mes jours: Parlez, que dois-je faire?

LUZIGNAN.

M'ôter par un seul mot ma crainte & mes ennuis,
Dire: Je suis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui.... Seigneur..... Je la suis.

K

LUZIGNAN.

Dieu ! reçois son aveu du sein de ton Empire.

Zaïre de Voltaire.

Expression des sentimen de haine & de vengeance.

Rodogune Princesse des Parthes, ayant appris que Cléopatre dont elle étoit haïe mortellement, vouloit la faire périr, s'excite elle-même à la vengeance & forme le dessein de la prévenir. Mais elle vouloit en même-tems venger la mort de Démétrius Nicanor, son époux, qui avoit été auparavant celui de Cleopatre, & que cette derniere avoit fait tuer en haine de son mariage avec Rodogune.

Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celle de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux Mânes d'un grand
Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour & de fureur encor étincellante;
Telle que je vis quand tout percé de coups.

Il me cria : *Vengeance , adieu , je meurs pour vous.*
Chere ombre ! hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main (a) qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille (a) a qui versa ton sang.
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang. . . . .
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage :
Et moi fermant les yeux sur ce noir attentat
Je suivois mon destin en victime d'Etat.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des restes de ta vie (c) insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage.
J'ose reprendre un cœur pour aimer & haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,

(a) En faisant sa paix avec Cléopatre.
(b) En épousant un des fils de Cléopatre.
(c) De sa vie à elle.

Toi, son vivant portrait, qui régnes sur mon ame,
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais.
Je sai quelles seront tes douleurs & tes craintes;
Je vois déja tes maux, j'entends déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi.
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Rodogune de Corneille.



CHAPITRE IV.

Tableaux divers de Poësie.

NARRATIONS.

ES peintures vives sont ordinairement étalées dans les Narrations & les Des-iptions ; elles sont employées tantôt pour ner le recit de quelque fait important, par emple, la relation d'une bataille, d'une mpête, de la mort d'un Héros ou de quel-u'autre tragique accident ; tantôt pour pré-nter l'image des différentes passions, com-ne de la colere, de la vengeance, de la tra-ison, &c. tantôt pour embellir les grands ijets & tout ce qui doit frapper l'imagi-ation. Elles doivent présenter des ta-leaux si frappans, & dont les couleurs oient si vives & si naturelles, qu'on ne roye plus entendre le Poëte, mais que ar une agréable illusion on se voye trans-orté dans le lieu où la chose dont on par-e s'est passée, ou que l'on s'imagine voir es personnes ou les choses dont il est quef-

tion dans le ſujet. Les objets les plus pitoyables, même les plus affreux ont de quoi plaire s'ils ſont bien exprimés ; le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation ne vient pas préciſément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'eſprit, qu'il n'y a rien en effet de plus reſſemblant. Les exemples ſuivans feront ſentir l'effet que doivent produire les peintures vives.

Cinna raconte à Emilie les progrès de la conſpiration qu'il avoit formée contre Auguſte.

Jamais contre un tiran entrepriſe conçuë
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſuë ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord....
Plût à Dieu que vous-même euſſiez vû de quel zele
Cette troupe entreprend une action ſi belle ! ....
Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux.
Le Ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme.....
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte & d'Empereur,

Vous euffiez vû leurs yeux s'enflammer de fureur. . . . .
Là par un long récit de toutes les miseres
Que pendant notre enfance ont enduré nos peres,
Renouvellant leur haine avec leur fouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir....
J'ajoûte à ce tableau la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreufe, inéxorable,
Funefte aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et pour tout dire enfin de leur Triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs affez noires
Pour en repréfenter les tragiques hiftoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entiere noyée au fang de fes enfans.
Les uns affaffinés dans les Places publiques,
Les autres dans le fein de leurs Dieux domeftiques.
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par fa femme en fon lit égorgé;
Le fils tout dégoutant du meurtre de fon pere,
Et fa tête à la main demandant fon falaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur fanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir leurs courages? . . .
J'ajoûte en peu de mots : toutes ces cruautés,
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des Champs, le pillage des Villes,
Et les proscriptions & les guerres civiles
Sont les dégrés sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le Trône & nous donner des loix.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste
Puisque de trois tirans c'est le seul qui nous reste,
Et que juste une fois, il s'est privé d'appui,
Perdant pour régner seul deux méchans après lui . . . .
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'être fidele,
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.

Cinna de Corneille.

L'Oracle de Calchas avoit prononcé que les Grecs faisoient de vains efforts pour prendre

prendre la Ville de Troye, & qu'ils devoient ſacrifier Iphigénie fille d'Agamemnon Chef des Princes Troyens, pour obtenir des Dieux un vent favorable qui les conduiſit à Troye. Dans le récit ſuivant Ulyſſe raconte à Clytemneſtre mere d'Iphigénie, comment ſa fille a échapé de la mort, & comment l'Oracle a eu néanmoins ſon accompliſſement.

Jamais jour n'a paru ſi mortel à la Gréce,
Déja de tout le Camp la diſcorde maîtreſſe,
Avoir ſur tous les yeux mis ſon bandeau fatal
Et donné du combat le funeſte ſignal.
De ce ſpectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille & contr'elle l'Armée;
Mais, quoique ſeul pour elle Achille furieux
Epouvantoit l'Armée & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage,
Déja couloit le ſang prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'eſt avancé,
L'œil farouche, l'air ſombre & le poil hériſſé,
Terrible & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute:
Vous Achille, a-t-il dit, & vous Grecs qu'on m'écoute.
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix

M'explique son Oracle & m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélene uni secrettement
Fit succéder l'Hymen à son enlévement.
Une fille en sortit que sa mere a célée,
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.....
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux,
Et c'est elle en un mot que demandent les Dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le Camp immobile
L'écoute avec frayeur & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'Autel, & peut-être en son cœur
Du fatal Sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt d'une course subite
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance & son sort.
Mais puisque Troye enfin est le prix de sa mort
L'Armée à haute voix se déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir Calchas leve le bras :
Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.
Le sang de ces Héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.
Furieuse elle vole, & sur l'Autel prochain

Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule & fait rougir la Terre,
Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnere.
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
Tout s'empresse, tout part, la seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir,
Venez, Achille & lui brûlent de vous revoir.

Iphigénie de Racine.

Peintures vives.

Pauline femme de Polyeucte, Seigneur Arménien, raconte à une de ses confidentes un songe qui lui donnoit de grandes allarmes sur le compte de son mari. Or il est bon de savoir que Polyeucte avoit embrassé depuis peu le Christianisme, mais il n'en faisoit pas encore profession ouvertement, & Pauline sa femme qui étoit Payenne, ne savoit encore rien de son changement: dans ce moment elle venoit d'apprendre à sa Confidente qu'avant d'être mariée elle avoit aimé Severe Chevalier Romain, parce que Felix son pere le lui avoit d'abord destiné pour époux. Le bruit avoit couru qu'il avoit été tué depuis peu à la guerre. C'est dans ces

circonstances qu'elle a le songe qu'on va voir décrit, & qui est dépeint avec cette noblesse & ces images magnifiques avec lesquelles le grand Corneille savoit si bien tracer ses figures.

Je l'ai vû cette nuit ce malheureux Sévere
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere;
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Q'une ombre désolée emporte des tombeaux.
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie, assurent sa mémoire.
Il sembloit triomphant & tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vûe :
» Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est dûe,
» Ingrate, m'a-t-il dit, & ce jour expiré,
» Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée,
Ensuite des Chrétiens une impie assemblée
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere ;
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespere.
J'ai vû mon pere même un poignard à la main
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.

Là ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sai ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sai qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

Le récit suivant peint vivement l'indignation dont est saisie une personne zélée pour sa Religion & qui vient de voir profaner l'objet de son culte & de son respect. C'est la Confidente de Pauline qui vient lui raconter de quelle maniere Polyeucte & son ami Néarque ont profané les Autels dans un Sacrifice public en se déclarant ouvertement Chrétiens.

Cette Scéne se passe entre deux femmes élevées dans le Paganisme. La Confidente qui fait le récit représente admirablement le caractere d'une femme prévenue pour sa Religion & dévouée au culte des Dieux que dans son erreur elle croit & qu'elle respecte de tout son cœur.

PAULINE.

Hé bien, ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux Sacrifice?
Ces rivaux généreux au Temple se sont vûs?

STRATONICE.

Ah ! Pauline.

PAULINE.

Mes yeux ont-ils été déçus ?
J'en vois ſur ton viſage une mauvaiſe marque,
Se ſont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque;
Les Chrétiens .....

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en ſauriez avoir une plus juſte cauſe,

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.
Tout votre songe est vrai ; Polyeucte n'est plus....

PAULINE.

Il est mort ?

STRATONICE.

Non, il vit, mais ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette ame si divine
N'est plus digne du jour ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux,
C'est l'ennemi commun de l'Etat & des Dieux....

PAULINE.

Pourrois-je donc savoir ce qu'ils ont fait au Temple ?

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple,
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,

Et crains de faire un crime en vous la racontant :
Apprenez en deux mots leur horrible insolence.
Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence
Et devers l'Orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la Cérémonie
A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie.
Des Mystéres sacrés hautement se mocquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le Peuple en murmure, & Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
» Quoi, lui dit Polyeucte, en élevant sa voix,
» Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois ?
Ici dispensez moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomi tous deux contre Jupiter même.
L'adultere & l'inceste en étoient les plus doux :
» Ecoutez, a-t-il dit, vous Peuples écoutez tous.
» Le Dieu de Polyeucte & celui de Néarque,
» De la Terre & du Ciel est l'absolu Monarque,
» Seul Etre indépendant, seul Maître du destin,
» Seul principe éternel & souveraine fin.
» C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
» Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie ;
» Lui seul tient en sa main le succès des combats,

» Il le peut élever, il le peut mettre à bas.
» Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense,
» C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense;
» Vous adorez en vain des monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les saints Vases par terre,
Sans crainte de Felix, sans crainte du tonnerre
D'une fureur pareille ils courent à l'Autel,
Cieux, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel!
Du plus puissant des Dieux nous voyons la Statue
Par une main impie à leurs pieds abbatue;
Les Mystéres troublés, le Temple profané,
La fuite & les clameurs d'un Peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux Céleste;
Felix. . . Mais le voici qui vous dira le reste.

Polyeucte de Corneille.

Récit de la mort d'Hippolyte.

Thésée Roi d'Athénes & pere d'Hippolyte, avoit épousé en secondes nôces Phédre fille de Minos & de Pasiphaé : comme il craignoit que son fils ne regardât pas de bon œil sa belle-mere & les enfans qu'il en auroit,

il l'envoya chez ſon ayeul Pithée à Trézéne. Phédre y vit Hippolyte dans un voyage où elle accompagna Théſée. Là elle conçut une violente paſſion pour ce jeune Prince, & elle oſa la lui déclarer, mais comme elle vit qu'elle ne lui inſpiroit que de l'horreur, ſa fureur jalouſe la porta à l'accuſer auprès de Théſée d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Ce malheureux Roi la crut, & dans un mouvement de colere il pria Neptune de venger ce crime prétendu; le Dieu l'exauça. C'eſt Théramene qui avoit été Gouverneur d'Hippolyte, qui raconte à Théſée le cruel accident de la mort de ſon fils; & c'eſt le ſujet de la Narration ſuivante qui eſt ſi célébre. Tout le monde convient qu'elle eſt magnifique; on a trouvé même que ſi elle péchoit par quelqu'endroit, c'eſt qu'elle eſt trop fleurie étant dans la bouche d'un homme ſaiſi de douleur, & qui raconte à un Pere la mort de ſon fils; mais ce n'eſt pas dans ce point de vûe qu'il faut l'examiner ici.

A peine nous ſortions des portes de Trézene,
Il étoit ſur ſon char. Ses Gardes affligés
Imitoient ſon ſilence autour de lui rangés.
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes,

Sa main sur les chevaux laissoit flotter ses rênes.....
Un effroyable cri sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos.....
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'Onde approche, se brise & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux....
Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le Temple voisin chacun cherche un azile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un Héros,
Arrête ses Coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au Monstre, & d'un dard lancé d'une main sûre;
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le Monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule & leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.
La frayeur les emporte, & sourds à cette fois,

Ils ne connoiſſent plus ni le frein ni la voix. . .
A travers des rochers la peur les précipite,
L'eſſieu crie & ſe rompt, l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé,
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé. . .
Il veut les rappeller & ſa voix les effraye;
Traîné par ſes chevaux, ſon corps n'eſt qu'une
    playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit,
Leur fougue impétueuſe enfin ſe rallentit.
Ils s'arrêtent. J'y cours, & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme ſoudain.
Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends ſoin après ma mort de la triſte Aricie, (a)
Cher ami, ſi mon pere un jour déſabuſé
Plaint le malheur d'un fils fauſſement accuſé,
Pour appaiſer mon ſang & mon ombre plaintive,
Dis lui qu'avec douceur il traite ſa captive,
Qu'il lui rende. . . . A ce mot ce Héros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré.
Triſte objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de ſon pere.

Phédre de Racine.

[a] Aricie étoit une Princeſſe du Sang Royal d'Athénes. Elle étoit aimée d'Hippolyte qui ſe propoſoit de l'épouſer.

Narration célébre de la mort de Pompée.

C'eſt un Officier de Cléopatre ſœur de Ptolomée Roi d'Egypte, qui fait ce récit à cette Princeſſe.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vû la trahiſon, j'ai vû toute ſa rage.
Du plus grand des Mortels j'ai vû trancher le ſort,
J'ai vû dans ſon malheur la gloire de ſa mort.
Monté ſur ſes Vaiſſeaux & voyant nos Galeres
Il croyoit que le Roi touché de ſes miſeres,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa Cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince ingrat à ſes mérites
N'envoyoit qu'un Eſquif rempli de Satellites...
Il réduit tous ces ſoins dans ce preſſant ennui
A ne haſarder pas Cornelie avec lui.
» N'expoſons, lui dit-il, que cette ſeule tête
» A la réception que l'Egypte m'apprête,
» Et tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,
» Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Pendant que leur amour en cet adieu conteſte,
Achillas à ſon Bord joint ſon Eſquif funeſte,
Septime ſe préſente & lui tendant la main,
Le ſalue Empereur en langage Romain;

Et comme Député de ce jeune Monarque :
» Passez, Seigneur, dit-il ; passez dans cette
Barque,
» Les sables & les bancs cachés dessous les eaux
» Rendent l'accès mal sûr à de plus grands Vaisseaux.
Ce Héros voit la fourbe & la brave en son ame,
Il reçoit les adieux des siens & de sa femme,
Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majesté sur son visage empreinte,
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte.....
On l'amene, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre.
Il se léve, & soudain pour signal Achillas
Derriere ce Héros tirant son coutelas,
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre assassins admire la fureur.....
Mais voyez ce que fait ce généreux courage,
D'un des pans de sa robe il couvre son visage.
Aucun gémissement à son cœur échapé

Ne le montre en mourant digne d'être frappé.....
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon
luſtre,
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,
Qui de cette grande ame achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sur les bords de l'Eſquif ſa tête enfin panchée
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands com-
bats.....
La triſte Cornelie à cet affreux ſpectacle
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obſtacle.
Deffend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis n'eſpérant plus rien, léve les mains aux
Cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa Galere évanouie ou morte...
Mais la mort de Pompée a produit un effet
Dont notre Roi ne peut être fort ſatisfait.
Ses Vaiſſeaux en bon ordre ont éloigné la Ville
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, & ſi dans les haſards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars.
Sa Flotte qu'à l'envi favoriſoit Neptune
Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné,

Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse.
J'en ai rougi moi-même & me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée & n'y voir point de Roi.
Et César qui lisoit sa peur sur son visage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal :
» Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;
» Ce que n'ont pû les Dieux dans votre Thessalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornelie,
En voici déja l'un & pour l'autre elle fuit,
» Mais avec six Vaisseaux un des miens la poursuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur....
César à cet aspect comme frappé de foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-tems ses sentimens cachés...
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,

Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Examine en ſecret ſa joye & ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs,
Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence,
Puis tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence,
Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,
Léve les mains enſemble & les regards aux Cieux.
Enfin ayant pris terre avec trente Cohortes,
Il ſe ſaiſit du Port, il ſe ſaiſit des Portes,
Met des Gardes par-tout & des Ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en Maître, & de ſon Adverſaire,
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-pere.
Voila ce que j'ai vû.

Mort de Pompée, de Corneille.

Des Images.

Les Images ſont une des grandes ſources de la beauté des Deſcriptions & des Narrations, en un mot de toutes les peintures vives. Elles conſiſtent à donner, pour ainſi dire, du corps & de la réalité aux cho-

ſes dont on parle, & à les peindre par des traits viſibles qui remuent l'imagination & qui montrent un objet ſenſible. Les Images ſont, à proprement parler, cette figure que les Rhétoriciens appellent Hypotipoſe, & dont la vertu eſt de peindre les choſes avec des couleurs ſi vives qu'on s'imagine les voir de ſes propres yeux & non ſimplement en entendre le récit. Leur effet eſt d'émouvoir & d'affecter notre ame au gré du Poëte; elles ſont ſoutenuës par des Métaphores, des comparaiſons, & autres Figures de l'Art, car la Poëſie eſt toute riche en Images, & qu'on ne s'étonne pas de cet effet admirable des Images. Ces ſortes de peintures frappant notre imagination, excitent des ſentimens dans notre cœur par le rapport & l'analogie qu'elles ont avec nos différentes affections. Nous ſommes lents à ſaiſir ce qui ne touche point nos ſens; il faut donc ſi on veut nous plaire, intéreſſer notre imagination & remuer notre cœur. D'ailleurs les grandes Images ont pour nous un furieux charme; elles tiennent toujours par quelque coin au merveilleux: or le merveilleux a un grand pouvoir ſur nous, il maîtriſe notre imagination avec une force impérieuſe. On doit ajoûter à cela, que le

charme de l'harmonie qui régne dans les Vers, contribue à les rendre plus belles parce qu'elle nous les présente par tous les côtés les plus gracieux, c'est à dire, les oreilles & l'imagination.

Jozabet tante de Joas Roi de Juda, raconte au Grand Prêtre Joad comment elle sauva ce jeune Prince du carnage qu'Athalie fit faire des enfans d'Ochosias, qui étoient ses petits fils.

Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares Soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vûe,
Je me figure encor sa nourrice éperduë
Qui devant les Bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein
Je le pris tout sanglant, en baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage.
Et soit frayeur encor ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste!

Du fidele David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta Loi,
Il ne connoit encor d'autre pere que toi.

Athalie de Racine.

Athalie raconte à Abner & à Mathan le songe qu'elle a eu.

Un songe, me devrois-je inquiéter d'un songe?
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables
Son Ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendois les bras pour l'embrasser,

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris & trainés dans la fange, (a)
Des lambeaux pleins de sang & des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus ;
Sa vûe a ranimé mes esprits abbatus :
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste
J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage ;
Moi-même quelque tems honteuse de ma peur
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur,

(a) Jézabel fut précipitée du haut d'une fenêtre par l'ordre de Jéhu. Son corps fut foulé aux pieds par des chevaux & dévoré des chiens. Elle avoit cruellement persécuté tous les Prophètes du Seigneur.

Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois en dormant revû la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vûs retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.

Elle raconte ensuite que pour se délivrer de cette funeste pensée, elle étoit allée dans le Temple des Juifs pour appaiser leur Dieu.

J'entre, le Peuple fuit, le Sacrifice cesse,
Le Grand Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise! ô terreur!
J'ai vû ce même enfant dont je suis menacée
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vû; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux & tous ses traits enfin,
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand Prêtre,
Mais bientôt à ma vûe on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe & ce rapport, tout me semble effroyable.

Athalie de Racine.

Après que César eut été assassiné dans le Sénat, Marc Antoine fit porter son corps sanglant dans la Place publique. Là il fit un discours qui n'étoit autre chose que l'éloge de cet homme célébre & qui avoit pour but d'émouvoir le Peuple contre ses assassins, en quoi il réussit parfaitement. M. de Voltaire lui met dans la bouche les Vers suivans.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste :
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous
Que ses assassins même adoroient à genoux,
Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la Terre,
Qui devoit entraîner Babylone à son char ;
Amis en cet état connoissez-vous César ? ....
Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'Etat que son grand cœur aspire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
Comblés de ses bienfaits ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable
Sans doute il falloit bien que César fut coupable.
Je le crois : mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appésanti le faix,

A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes.
Tout l'or des Nations qui tomboit sous ses coups ;
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyoit vos allarmes,
Lui-même en descendoit pour essuyer vos larmes ;
Du Monde qu'il soumit vous triomphez en paix
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits ;
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage......
Vous Dieu ! qui lui laissiez le Monde à gouverner.
Vous savez si son cœur aimoit à pardonner....
Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance ;
Il vivroit & sa vie eût rempli nos souhaits ;
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus !... où suis-je ? ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe, & mes sens interdits....
Brutus ! son assassin...... ce monstre étoit son fils.

Image d'un Combat sanglant & des effets de la Poudre à Canon.

Le Poëte parle ici du Combat qui se donna dans le Fauxbourg Saint Antoine lorsqu'Henri IV. assiégeoit Paris.

Jadis avec moins d'Art au milieu des Combats
Les malheureux mortels avançoient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder les bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase & s'écarte soudain,
La mort en mille éclats en sort avec furie.
Avec plus d'Art encor & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a sçu renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur où volant au carnage,
Le Soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs
Des Bataillons entiers par ce nouveau tonnerre

Dans les airs emportés, engloutis sous la Terre.
Le Soldat à son gré sur ce funeste mur
Combattant de plus près porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantoient la
Terre.
Un farouche silence enfant de la fureur
A ces bruyans éclats succéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend par un contraire effort
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.

Voltaire, Henriade.

Image d'une grande Bataille.

On a rassemblé ici divers morceaux du Poëme de M. de Voltaire sur la victoire de Fontenoi remportée par l'Armée Françoise commandée par Sa Majesté Louis XV. le 11 Mai 1745 : On a suivi l'édition du Louvre comme celle à laquelle l'Auteur a mis la derniere main, & parce qu'elle contient plusieurs morceaux admirables qui ne sont point dans les éditions précédentes.

LOUIS avec le jour voit briller dans les airs
Les Drapeaux menaçans de vingt Peuples divers,
Le Belge qui jadis fortuné sous nos Princes
Vit l'abondance alors enrichir ses Provinces.
Le Batave prudent dans l'Inde respecté,
Puissant par ses travaux & par sa liberté,
Qui long-tems opprimé par l'Autriche cruelle
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant qui formé pour servir,
Sait souffrir & combattre & sur-tout obéir:
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée,
Sur tout ce Peuple altier qui voit sur tant de mers,
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers,
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mers la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous, la valeur les conduit,
La haine les anime & l'espoir les séduit....
L'Escaut, les Ennemis, les remparts de la Ville;
Tout présente la mort & Louis est tranquille.
Le signal est donné par cent bouches d'airain,
D'un pas rapide & ferme & d'un front inhumain;

S'avance vers nos rangs la profonde Colonne
Que la terreur dévance & la flamme environne;
Tel qu'un nuage épais qui sur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous & moins vaillans peut-être;
Fiers de tant de lauriers, mais soumis autrefois.
Bourbons, voici le tems de venger les Valois.
La mort de tous côtés, la mort insatiable
Frappe à coups redoublés une foule innombrable.
Chefs, Officiers, Soldats l'un sur l'autre entassés,
Sous le plomb expirans, par les coups renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance. . . . . .
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours sont cependant tranquilles.
La molle volupté, le luxe de nos Villes
Filent ces jours séreins, ces jours que nous devons

Au sang de ces Guerriers, au péril des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous qui lanciez la foudre & qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.
Mais quel brillant Héros au milieu du carnage,
Renversé, relevé s'est ouvert un passage?
Biron, tels on voyoit dans les plaines d'Ivri
Tes immortels Ayeux suivre le grand Henri;
Tel étoit ce Crillon chargé d'honneurs suprêmes
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étoient ces Daumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils:
Tel se forma Turenne au grand Art de la Guerre,
Près d'un autre Saxon la terreur de la Terre,
Quand la Justice & Mars sous un autre Louis
Frappoient l'Aigle d'Autriche & relevoient les Lys.....
Tout tombe devant nous, tout fuit sous notre effort,

Et l'Anglois à la fin craint Louis & la mort. . . . .
Déja Tournai se rend, déja Gand s'épouvante,
Charles-Quint s'en émeut, son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs & fuit de ce séjour
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit ; mais quel objet pour cette ombre allarmée ?
Il voit ces vastes champs couverts de notre Armée.
L'Anglois deux fois vaincu, fuyant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendarts.
Le Belge en vain caché dans ses Villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire en ses vastes remparts
Ecrasant le berceau du plus grand des Césars.

Les portraits qu'on vient de voir à la tête de cette description sont de main de Maître. La vérité a conduit le pinceau, les traits sont hardis, les couleurs frappantes. L'Image que le Poëte a tracée du Combat, produit une espéce de saisissement mêlé d'admiration, tant elle est vive &

sanglante, tant elle est décrite avec feu. Les éloges des Héros François sont d'une grande élévation; la pompe, l'harmonie & l'énergie des expressions, jettent un grand éclat sur tout cet endroit. Enfin les avantages que produisit la victoire de Fontenoi, sont décrits avec une noblesse qui fait connoître le rare génie de M. de Voltaire, quand animé par la grandeur d'un sujet, il se livre à son enthousiasme.

Peinture d'un Cœur déchiré par les remords.

C'est Phédre qui parle à sa Confidente, c'est-à-dire, une Reine atteinte d'une fatale passion, qui s'exprime ainsi au milieu des agitations que lui cause la honte d'un penchant criminel.

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur,
J'ai pris la vie en haine & ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire....
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,

Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur. . . . .
Il n'est plus tems. Il sait mes ardeurs insensées,
De l'austére pudeur les bornes sont passées. . . .
Moi régner ? Moi ranger un Etat sous ma loi ?
Quand ma foible raison ne régne plus sur moi,
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire ! . . . .
Insensée, où suis-je ? & qu'ai-je dit ?
Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit ?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'usage :
Œnone, la rougeur me couvre le visage,
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs. . .
Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles ;
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !
. . . . . Juste Ciel qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paroître & son fils avec lui,
Il se tairoit en vain : Je sai mes perfidies,
Œnone, & ne suis point de ces femmes hardies
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes

Vont prendre la parole & prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me
délivre,
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vi-
vre?
La mort aux malheureux ne cause point d'ef-
froi.
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.

Et ailleurs elle dit:

Mon époux est vivant & moi je brûle encore,
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes
vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes che-
veux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure,
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture. (a)
Mes homicides mains promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! & je vis & je soutiens la vûe
De ce sacré Soleil dont je suis descendue.
J'ai pour ayeul le pere & le Maître des Dieux;

(a) Elle avoit consenti qu'Ænone accusât Hyppolite auprès de son pere Thésée, d'avoir voulu attenter à son honneur.

Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale ;
Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses severes mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers.
Que diras-tu, mon pere, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir chercher un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille,
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit. . . . .

Et comme sa Confidente vouloit la calmer sur ses remords par des conseils pernicieux & impies. Elle lui répond :

Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable,
Va, laisse moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer,
Et puisse ton supplice à jamais effrayer.

Tous ceux qui comme toi par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin.
Déteſtables flatteurs ! préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colere Céleſte.

Phédre de Racine.

C'eſt à l'occaſion de cette Tragédie, dont on vient de rapporter quelques morceaux, que Boileau s'exprime ainſi dans ſon Epître à l'Auteur de cette Piéce admirable contre laquelle de ſots critiques & de bas envieux s'éleverent dans les commencemens qu'elle parut.

Que peut contre tes Vers une ignorance vaine?
Le Parnaſſe François ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſaura te maintenir,
Et ſoulever pour toi l'équitable avenir;
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe,
De Phédre malgré ſoi, perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné
Ne bénira d'abord le ſiécle fortuné,

Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles ;
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles.

Descriptions.

Idoménée Roi de Créte fait le récit d'une effroyable tempête dont il fut battu, & qui lui donna lieu de faire le vœu téméraire dont il eut tant de sujet de se repentir.

Après dix ans d'absence empressé de revoir
Cet appui (a) de mon Trône & mon unique espoir,
A regagner la Créte aussi-tôt je m'apprête
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête. . . .
Mais le Ciel ne m'offrit ces objets ravissans
Que pour rendre toujours mes désirs plus pressans.
Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout à coup mon Royaume à ma vûe,
La mort seule parut. . . Le vaste sein des Mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au Ciel poussées,

(a) Son fils Idamante.

Dans les airs embrasés agitoient mes Vaisseaux
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'Onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une Mer enflammée,
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin... Dans ce péril extrême
Je tremblai, Sophronime, & tremblai pour moi-même.
Pour appaiser les Dieux je priai. Je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels ! j'en frémis.....
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur & dicta la promesse ;
S'il n'en eut inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis du sang humain.
Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage,
Le premier des sujets rencontré par son Roi,
A Neptune immolé satisfera pour moi.
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'Onde,
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage,

Un seul homme allarmé parcouroit le rivage,
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant. . . . . . Hélas! c'étoit mon fils. .
A ce récit fatal tu devines le reste,
Je demeurai sans force à cet objet funeste,
Et mon malheureux fils eut le tems de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Idoménée de Crébillon.

Le Poëte dans la Description suivante fait la peinture du massacre de la Saint Barthelemi, arrivé en France l'an 1572. sous le Régne de Charles IX. C'est Henri IV. qui n'étoit alors que Roi de Navarre, que le Poëte fait parler ainsi à Elizabeth Reine d'Angleterre.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligni (a) prémice des horreurs
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
D'un Peuple d'assassins les troupes effrénées,

(a) L'Amiral de Coligni étoit alors âgé de 80 ans, & logeoit dans une maison qui est aujourd'hui l'Hôtel de Montbazon, rue Bétisi.

Par devoir & par zéle au carnage acharnées
Marchoient le fer en main, les yeux étincellans,
Sur les corps étendus de nos freres ſanglans.....
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſoient au meurtre & marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris.
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon pere,
Le frere avec la ſœur, la fille avec la mere;
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſous la pierre écraſés,
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre....
Du haut de ſon Palais excitant la tempête,
Médicis (a) à loiſir contemploit cette fête.
Ses cruels favaris d'un regard curieux
Voyoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales...
On eut dit que du haut de ſon Louvre fatal
Médicis à la France eut donné le ſignal.

(a) Voyez ſon Portrait dans la matiere des Portraits.

Tout imita Paris, la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime il eſt trop obéi.
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des Fleuves François les eaux enſanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

Henriade de Voltaire.

Imitation de la deſcription que fait Ovide dans ſes Métamorphoſes (*a*) de la demeure du ſommeil.

Sous les lambris mouſſus de ce ſombre Palais,
Echo ne répond point & ſemble être aſſoupie.
La molle oiſiveté ſur le ſeüil accroupie
N'en bouge nuit & jour & fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruiſſeau coule auprès & forme un doux murmure.
Les pavots dédiés au Dieu de ce ſéjour
Sont les ſeules moiſſons qu'on cultive à l'entour.
De leurs fleurs en tout tems ſa demeure eſt ſemée,

(*a*) Métamorph. Liv. 11.

Il

Il a presque toujours la paupiere fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots,
Les songes l'entouroient sans troubler son repos.
De fantômes divers une Cour mensongere,
Vains & frêles enfans d'une vapeur légere,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu, voloit autour de lui.
Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens & des maux les légeres idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.

La Fontaine Oeuv. Posthum.

Description des Cieux.

Le Poëte les considere ici, comme cet espace immense que nous voyons sur nos têtes, & rélativement au Systême de M. *Newton*.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'out pû nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet Astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne au tour de soi sur son axe enflâmé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiere,
Il donne en se montrant la vie à la matiere,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,

A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces Astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course & s'évitent sans cesse.
Et servant l'un à l'autre & de regle & d'appui,
Se prêtent les clartez qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours & loin dans cet espace,
Où la matiere nage & que Dieu seul embrasse.
Sont des Soleils sans nombre & des mondes sans fin,
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin,
Par-delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside .....

Henriade Chant 7.

Des Portraits.

On doit faite les mêmes observations sur les Portraits, que nous avons faits sur les Descriptions ou les Peintures vives. Ils ne sont autre chose que ce que les Rhétoriciens appellent Etopée, c'est-à-dire, la peinture du caractere & des mœurs d'une personne, ou les différens attributs de quelque vertu ou de quelque vice qui sont souvent personnifiés par le Poëte. Ils doivent être soutenus par des Images vives & expressives, qui ayent une parfaite conformi-

té avec le caractere de la personne ou la nature de la chose qu'on veut dépeindre. Ce sont les tableaux de la Poësie, de même que les Descriptions.

Portrait d'un ambitieux qui sacrifie tous les devoirs à sa passion.

Né Ministre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder:....
Vainçu par lui (a), j'entrai dans une autre carriere,
Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bien-tôt en Oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré,
De mesure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joab l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse;
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité;

(a) Par Joad.

Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables ;
Et prodigue sur-tout du sang des misérables......
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la Tiare & marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur,
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.

Athalie, de Racine.

Portrait de Rhadamiste par lui-même. (a).

Et que sai-je, Hiéron ? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même !
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu.
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.

(a) Dans un transport de jalousie il avoit poignardé sa femme Zénobie, & l'avoit jettée dans un Fleuve ; mais elle fut sauvée, & sa blessure ne fut pas mortelle ; il la retrouve ensuite. On verra leur reconnoissance à la suite de ce Recueil.

Je céde au répentir, mais sans en profiter,
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sai-je ce qui m'entraine?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine.
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere,
Je ne sai quel poison se répand dans mon cœur,
Mais jusqu'à mes remords tout y devient fureur.

Crébil. Trag. de Rhadam. & Zénob.

Attila Roi des Huns fait ainsi l'éloge de Mérouée, un des premiers Rois de la Monarchie Françoise, Le grand Corneille le fait parler en ces termes:

C'est le plus grand des Rois, non qu'éncor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire;
Mais si de nos Devins l'Oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux dégrés les plus hauts,
Et de ses successeurs l'Empire inébranlable
Sera de siécle en siécle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la Terre en recevra des loix,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.

Attila.

Octar Capitaine des Gardes d'Attila, parle également de Mérouée, mais plus en détail. C'est le vrai Portrait d'un grand Prince.

Je l'ai vû dans la paix, je l'ai vû dans la guerre
Porter par-tout un front de Maître de la Terre.
J'ai vû plus d'une fois des fieres Nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions.
J'ai vû tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste & que de magnifique;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude;
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce Héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vû tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute son Armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes,
De sa course rapide entasser les conquêtes.

Attila de Corneil.

Il y a une si grande conformité entre ce

Portrait & celui que les Historiens & les Poëtes ont fait en tant d'endroits de Louis XIV. qu'on peut conjecturer que c'est indirectement son propre Portrait que le Poëte a voulu tracer : c'est un tour plus délicat & plus noble qui fait un plus bel effet qu'un éloge direct & personnel.

Voici comment s'exprime M. de Voltaire dans son Henriade au sujet de l'Angleterre, & du caractere de cette Nation.

En voyant l'Angleterre en secret il (a) admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages Loix
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône glissant d'où cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son Régne étonnoit les Humains.
C'étoit Elizabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance.

(a) Henri IV. dans un voyage que le Poëte feint que ce Prince fit en Angleterre, n'étant alors que Roi de Navarre.

Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.
Ses Peuples sous son Régne ont oublié leurs pertes,
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérêts de leurs bleds, les Mers de leurs Vaisseaux ;
Ils sont craints sur la Terre, ils sont Rois sur les Eaux.
Leur Flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare, est le centre des Arts,
Le magasin du monde & le Temple de Mars.

Henriade de Voltaire.

Le morceau suivant est un tableau en racourci des Rois de France les plus célébres ; il renferme pareillement celui des Ministres & des Capitaines les plus renommés. Le Poëte feint qu'Henri IV. qui n'étoit pas encore reconnu Roi par toute la Nation, alla dans les Champs Elisées, & qu'accompagné de Saint Louis, il y apprit de lui tout ce qui étoit arrivé de plus recommandable dans la Monarchie, & en même tems ce qui y arriveroit un jour. Cette fiction est très-

très-ingénieuse & donne lieu au Poëte de parcourir les grands traits de l'Histoire de France & de donner aux Héros François le tribut de louanges que leurs actions leur ont méritées.

Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vûe
Sent couler dans son ame une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.......
Là régnent les bons Rois qu'on produit tous les âges,
Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages.
Là, sur un Trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires
Réunis dans ces lieux n'y sont plus que des freres.
Le sage Louis douze au milieu de ces Rois
S'élève comme un Cédre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice
Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice.
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son Peuple il essuya les pleurs.

D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidelle,
Qui seul aima la France & fut seul aimé d'elle.
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire,
De ses aimables Loix chacun goûtoit les fruits.
Revenez heureux tems sous un autre Louis.
Plus loin sont les Guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir & non pas leur furie.
La Trimouille, Cliſſon, Montmorenci, de Foix,
Guesclin le destructeur & le vengeur des Rois.
Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone (a)
La honte des Anglois & le soutien du Trône.....
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Approchons-nous, le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils (b),
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lys,

(a) La Pucelle d'Orléans.
(b) Louis XIII.

Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais n'égalera ni ſon fils ni ſon pere.
Henri dans ce moment voit ſur des Fleurs de
Lys
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la
chaîne ;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats.
Il les prend pour des Rois. Vous ne vous trom-
pez pas ;
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre,
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu grand, ſublime, implacable ennemi.
Mazarin ſouple, adroit & dangereux ami.
L'un fuyant avec art & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage.
Des Princes de mon Sang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du Peuple & tous deux admirés.
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
Ciel ! quel pompeux amas d'Eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous

Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la France
N'accoutuma son Peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt Peuples ligués bravant seul tout l'effort ;
Admirable en sa vie & plus grand dans sa mort.
Siécle heureux de Louis ! siécle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure :
C'est toi qui dans la France amenes les beaux Arts.
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée & le marbre respire.
Quels sages (a) rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers & lisent dans les Cieux ;
Et dans la nuit obscure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la nature entiere ?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,

(a) L'Académie des Sciences.

Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
François, vous savez vaincre & chanter vos conquêtes,
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes,
Un Peuple de Héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître.
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage & du moins son égal.
Catinat réunit par un rare assemblage
Les talens du Guerrier & les vertus du sage.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des Arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la Terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire améne,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.

Quel eſt ce jeune Prince (*a*) en qui la Majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil indifférent il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne ?
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter ;
Il tombe au pied du Trône étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des François vous voyez le plus juſte,
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu, ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eut point fait cette ame vertueuſe ;
La France ſous ſon Régne eut été trop heureuſe.
Il eut entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eut compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eut aimé ſon Peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand ſous la même Tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme & la mere & le fils.
Un foible rejetton ſort entre les ruines

(*a*) M. le Duc de Bourgogne, Pere de Sa Majeſté Louis XV.

De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau. *(a)*

Henriade.

On regarde avec raison comme un point essentiel de l'éducation des jeunes gens, qu'ils soient instruits de l'Histoire de France, & on met entre leurs mains des Abrégés de cette Histoire. On ne peut que louer ceux qui tiennent une pareille conduite; mais on peut dire que si on leur faisoit apprendre le morceau qu'on vient de rapporter, ce seroit contribuer à perfectionner cette connoissance dans leur esprit & leur fournir en même tems une voye aussi commode qu'agréable, de graver pour toujours dans leur mémoire les traits les plus éclatans de l'Histoire de France.

(a) Louis XV.



Portrait de Catherine de Médicis femme d'Henri II. Roi de France, & mere des Rois François II. Charles IX. & Henri III.

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils (*a*),
Façonnoit aux forfaits le cœur jeune & facile
De ce malheureux Prince à ſes leçons docile....
Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du Trône avec confuſion
Semoient la jalouſie & la diviſion.
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France.
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis.
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidele à ſa Secte & ſuperſtitieuſe,
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe & peu de ſes vertus.

Henriade.

(*a*) Charles IX.

Portrait du Duc de Guise sous le Régne d'Henri III.

On vit paroître Guise, & le Peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux & doux, cruel & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la misere,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le Peuple alloit le voir & revenoit heureux.
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence.
Il savoit captiver les Grands qu'il haïssoit,
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus & même par ses vices.
Connoissant les périls & ne redoutant rien,
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen.

Henriade.

Portrait de l'envie & de divers autres vices.

Le Poëte fait la peinture de l'envie & des différens vices. C'est dans l'endroit de l'Henriade où Saint Louis transporte Henri IV. aux Champs Elisées & aux autres demeures des Enfers, imaginées par les Poëtes.

Là gît la sombre envie à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincellans,
Triste amante des morts, elle hait les vivans;
Elle apperçoit Henri, se détourne, soupire;
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plait & s'admire.
La foiblesse au teint pâle, aux regards abbattus;
Tiran qui céde au crime & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de Tombeaux, d'Esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur;
Le faux zéle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Henriade de Voltaire.

CHAPITRE V.

Du Genre ſublime, ou du Sublime en général.

IL y a deux ſortes de Sublime, le Sublime des Images ou des idées grandes & magnifiques, & le Sublime des Penſées ou des Sentimens. Nous allons d'abord parler de ce premier Genre de Sublime, l'autre ſuivra immédiatement.

Du Sublime des Images.

Le Sublime des Images eſt ordinairement ſoutenu par des expreſſions nobles & pompeuſes, il ſe rencontre dans des diſcours étendus & dans des endroits amplifiés où la briéveté ne ſauroit régner ; il peut même dominer dans toute une Piéce de Poëſie, dans une Narration, dans une Deſcription, dans une Scéne brillante & majeſtueuſe. On en peut voir des exemples dans pluſieurs morceaux que nous avons déja mis ſous les yeux ; mais il ne faut pas croire

que le Sublime consiste dans de grands mots assemblés au hazard, ce ne seroit alors qu'une vaine enflure de paroles, & ce qu'on appelle un discours empoullé. Un homme de goût est en garde contre ce défaut ; il évite pareillement celui qui lui est opposé, selon le précepte d'Horace : *Projicit ampullas & sesquipedalia verba* (*a*). Le vrai Sublime consiste dans une maniere de penser noble, grande & magnifique ; il suppose dans celui qui écrit ou qui parle un esprit rempli de hautes idées, de sentimens généreux, & de je ne sai quelle noble fierté qui se fait sentir en tout. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible qui enléve l'ame de quiconque nous écoute, il la tire de son assiette, il l'agite, il l'éléve au-dessus d'elle-même, il fait sur les Lecteurs ou sur les Auditeurs une impression à laquelle il est impossible de résister ; le souvenir en reste & ne s'efface qu'avec peine. Telle est, par exemple, en matiere de Poësie, l'Ode. On peut dire qu'elle est le triomphe du Sublime des Images ; elles ne sont nulle part étalées avec tant de magnificence, & on en comprendra la raison si on fait attention aux réfle-

(*a*) Art. Poëtique.

xions suivantes sur la nature de ce genre de Poësie.

Sur l'Ode & l'Enthousiasme Poëtique.

L'Ode (*a*) a pour objet les louanges des Dieux & celles des Héros ; elle chante le renversement des Etats, le gain ou la perte des Batailles ; tout ce qu'il y a enfin de plus grand & de plus respectable dans la nature fait la matiere de l'Ode. Or c'est un principe incontestable que quiconque veut traiter dignement un sujet doit nécessairement prendre le ton qui lui convient ; ainsi un Poëte qui fait un Ode ne sauroit être trop brillant dans ses Métaphores, trop magnifique dans ses expressions, trop audacieux dans ses figures : Pourquoi ? Parce que par-là il peint son sujet & l'impression qu'il en a reçue, qu'il nous communique le mouvement dont il a dû être frappé, mouvement qui, avides comme nous sommes d'être remués, a des charmes qu'on ne sauroit exprimer. Elevé & soutenu par la dignité de sa matiere il ne doit plus parler

(*a*) Une partie de ces réflexions sont tirées d'un Livre intitulé *Lettres sur la naissance, le progrès & la décadence du goût, & sur la Poësie.*

comme le reste des hommes, il prend son vol plus haut : fait pour aller au grand, il doit franchir tout ce qui l'en sépare ; tout doit sentir le désordre qui l'agite, tout doit peindre les mouvemens de son ame. De-là il doit arriver qu'il rejettera toutes ces liaisons timides, toutes ces transitions scrupuleuses qui régnent dans les Ouvrages d'un autre genre ; en un mot il s'abandonnera à l'enthousiasme dont il doit être rempli. Toute l'antiquité a demandé de l'enthousiasme à l'Ode, témoin les Cantiques sacrés du Roi Prophéte & des Prophétes, eux-mêmes que l'Esprit saint animoit. Voyez le ton qu'ils prennent lorsqu'ils parlent des merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son Peuple, ou lorsqu'ils menacent ce même Peuple de la colere du Tout-Puissant. Passez aux Poëtes, voyez les Odes de Pindare, d'Horace, les Hymnes du Cigne de Saint Victor & celles des autres Poëtes de nos jours qui l'ont quelquefois atteint. Vous y trouverez ce beau désordre qui est l'effet de l'enthousiasme ; & il ne faut pas que le mot désordre effraye. La raison tranquille ne sauroit produire les choses admirables qui naissent de cette agitation de notre ame. Ce désordre est l'ordre

même, car il y a une ſuite dans nos mouvemens comme il y en a une dans nos idées. Lorſqu'on eſt agité ou cenſé devoir l'être, il ſied bien d'être aſſujetti à ce déſordre de mouvemens, & il eſt ſi eſſentiel de s'y abandonner, que ſi on ne le fait point, on court riſque de glacer l'eſprit du Lecteur. En un mot, les Odes ayant pour objet de grandes choſes, frappent l'imagination du Poëte. Son ame forcée d'obéir au mouvement qui la tranſporte, ſe porte avec agilité à pluſieurs objets & les parcourt ſucceſſivement. Alors il n'eſt plus queſtion de méthode. De-là, ces écarts tant vantés dans l'Ode, ces digreſſions plus belles mille fois que le ſujet qu'on a quitté pour elles, ces traits de Morale devenus brillans par l'éclat qui les environne, ces comparaiſons tantôt déployées, tantôt rapides; de-là enfin ce beau déſordre qui n'eſt autre choſe que le langage naturel d'un Poëte entraîné par un feu vraiment digne du ſujet qu'il veut célébrer; mais il faut que le ſujet donne droit aux emportemens, que par la grandeur & la dignité de la matiere, l'ame ait été obligée de ſortir de ſon aſſiette, ſans quoi l'enthouſiaſme deviendroit puérile.

Avant d'en venir aux exemples, commençons par l'idée qu'a donné de l'Ode le véritable Maître de la Poësie Françoise.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses Vers, commerce avec les
Dieux.
Aux Athletes dans Pise elle ouvre la barriere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la
carriere,
Mene Achille sanglant au bout du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage.
Son stile impétueux souvent marche au hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Art Poëtique de Boileau.

Les Strophes suivantes forment la plus grande partie d'un Ode sur l'existence de Dieu. On se convaincra que le stile & les pensées répondent à la grandeur du sujet.

Etre dont l'essence Divine
Comprend en soi l'immensité,
Et qui comptes ton origine

Du

Du jour de ton Eternité :
Tout bénit ta magnificence,
La Terre annonce ta puiſſance,
Les Cieux ſont pleins de ta ſplendeur,
Et par-tout ta main adorable,
D'un caractere ineffaçable
Grava les traits de ta grandeur.

❦

Mais quand de ta gloire immortelle
Tant d'Etres parlent à la fois,
D'une harmonie univerſelle
En vain l'impie entend la voix ;
Révolté contre l'évidence,
A révérer ta Providence
Son cœur ne ſauroit conſentir ;
Telle eſt l'horreur de ſon ſiſtême ;
Il te condamne au néant même
Dont ta bonté l'a fait ſortir.

❦

Inſenſé, quel but ſe propoſe
Ton raiſonnement captieux ?
A tes ſophiſmes je n'oppoſe
Que la lumiere de tes yeux.
Aux rayons d'une raiſon pure
Contemple toute la nature,
Si réglée en ſon mouvement,
Et dans leur brillante carriere.

Suis tous ces globes de lumière
Dont est paré le Firmament.

❧

Déployant sa magnificence
Dans les campagnes, sur les flots,
Le Soleil fuit, & son absence
Fait tout rentrer dans le cahos.
Par quelle main, par quel miracle
Renaîtra l'auguste spectacle
Que je devois à sa clarté ?
Il reparoît, tout semble éclore,
Et par les traits de son aurore
Un nouveau Monde est enfanté.

❧

Le Ciel & la Terre s'unissent
Pour servir mes vœux fortunés ;
Le jour luit, les plantes fleurissent ;
Les champs d'épis sont couronnés.
Des Mers l'intarissable source
Fournit les eaux qui dans leur course
Répandent la fécondité.
A mes besoins tout est fidelle,
Et la nature universelle
Conspire à ma félicité.

❧

Mon esprit à la fois dévore
Les tems futurs & révolus,

Je vois ce qui n'eſt pas encore,
Et j'apperçois ce qui n'eſt plus,
Tout m'eſt préſent. Vaſtes penſées.
Qu'en votre effort je ſens preſſées
Par l'Univers trop limité,
Soutenez moi dans mon audace,
D'un vol je vais franchir l'eſpace
Qu'enferme en ſoi l'immenſité.

Tout me ſurprend dans la nature,
La méchanique de mon corps
M'étonne autant par ſa ſtructure
Que par le jeu de ſes reſſorts.
Cet objet épuiſe mes veilles,
Et je me perds dans ces merveilles
Où ne ſauroit atteindre l'art.
Qui l'anima? Qui le fit naître.
Eſt-ce la main d'un premier Etre,
Ou le caprice du hazard? ...

Aſſelin.

Strophes tirées d'un Ode ſur la Foi.

Divine Foi dont la puiſſance
Guide nos eſprits à ton gré,
Je me vois par ton influence
Au ſein de la Divinité.

Quel éclat ! mon ame éperdue
Ne fauroit foutenir la vûe
D'un Dieu fi terrible & fi grand ;
Et devant fa Majefté fainte
Mon cœur fe perd faifi de crainte
Dans les abîmes du néant.

L'immenfité fait fon Royaume,
Ce vafte Monde tel qu'il eft
Devant lui n'eft plus qu'un atôme,
Dans l'infini tout difparoît.
Mais l'homme infulte à fa puiffance,
Et jaloux de l'indépendance,
Veut s'égaler au Créateur.
Cieux fuyez ; que la Terre tremble,
Que tous les élémens enfemble
Vengent les droits de leur Auteur.

Quelle eft la main qui dans leur courfe
Retint des flots tumultueux,
Et du Jourdain jufqu'à fa fource
Fit le reflux impétueux ?
Sous cette main Toute-puiffante,
Notre cœur qu'entraînoit fa pente,
Sent vers le Ciel un faint retour,
Et cherchant fa fource fuprême,
Il va fe perdre dans Dieu même,

Par le reflux de fon amour.

Rempli d'un efpoir qui m'enflamme,
Seigneur, quel divin mouvement
De l'excellence de mon ame
Fait naître en moi le fentiment ?
Cette ame à toi toute livrée
Doit à jamais être enyvrée
Du torrent de ta volupté,
Vivre abîmée en ton effence,
Et contemplant ta gloire immenfe,
Partager ta félicité.

Infenfés dont l'orgueil infulte
A ces fublimes vérités,
Qui blafphêmez contre le culte
Du Dieu par qui vous exiftez :
Plongés dans une nuit funefte ;
Des biens purs, du bonheur Célefte
Vous n'avez point connu le prix.
Diffipez les ombres du vice
Et du Soleil de la Juftice
Le jour luira fur vos efprits.

Affelin.

Extrait d'un Ode de Rouffeau dans laquelle ce célébre Poëte fait voir que l'Hif-

toire ſauve de l'oubli des tems la mémoire des Héros.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le tems, cette image mobile
De l'immobile Eternité.
A peine du ſein des ténébres
Fait éclorre les faits célébres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A meſure qu'il le produit.

Mais la Déeſſe de mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Souleve l'équitable Hiſtoire
Contre l'iniquité des tems;
Et dans les regiſtres des âges
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans ceſſe en cet auguſte Livre
Notre reſſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'eſt là que ſa main immortelle,
Mieux que la Déeſſe aux cent voix

Saura dans un tableau fidelle
Immortaliser les exploits.
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres & de débris
Qu'une vertu pure & Céleste
Tire son véritable prix.
Un Héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est Héros que quelques momens;
Et pour l'être toute sa vie
Il doit oppofer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Etonnent les plus fiers Vainqueurs;
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tiran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel;

Un Vainqueur qui sait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend Maître
S'éleve un trophée éternel.

Ode à la Fortune.

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusqu'à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes Autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les Sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

❧

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté,
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris ;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en Héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais

❧

Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ſes Héros ſoient revêtus,
Prenons la raiſon pour arbitre
Et cherchons en eux les vertus;
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, furèurs, cruautés,
Etrange vertu qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés!

❧

Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les Héros parfaits,
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits,
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire,
Que le ſort remporte pour eux,
Et que devant ſes yeux Stoïques
Leurs vertus les plus Héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

❧

Quoi! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila;

J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere
Qui dans mon ſang trempe ſes mains ;
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

❦

Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables Conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vaſtes ;
Des Rois vaincus par des Tirans ?
Des murs que la flamme ravage,
Des Vainqueurs fumans de carnage,
Un Peuple au fers abandonné,
Des meres pâles & ſanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effréné.

❦

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits,
Eſt-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des Rois ?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & ſans les rapines,
Ne ſauroit-elle ſubſiſter ?
Images des Dieux ſur la Terre,
Eſt-ce par des coups de tonnerre

Que leur grandeur doit éclater ?

❧

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur :
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire,
Doit peut être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile,
Fit tout le succès d'Annibal.

❧

Quel est donc le Héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui,
C'est un Roi que l'équité guide
Et dont les vertus sont l'appui,
Qui prenant Titus pour modele,
Du bonheur d'un Peuple fidele
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie,
Et qui Pere de la patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

❧

Vous chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place

Du fier meurtrier de Clytus.
Vous verrez un Roi respectable
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos Autels;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

❧

Héros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir;
En vain le destructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Remplissoit l'Univers d'horreurs,
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux & juste
Qui fit oublier ses fureurs.

❧

Montrez nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde
Vous êtes les Maîtres du Monde.
Votre gloire vous éblouit,
Mais au moindre revers funeste,

Le masque tombe, l'Homme reste,
Et le Héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un Conquérant,
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de Grand :
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus,
Et sa grande ame ne s'altére
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des disgraces de Varus.

La joye imprudente & légere
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modere
L'yvresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ses obstacles passagers,
Le bonheur peut avoir son terme,
Mais la sagesse est toujours ferme
Et les destins toujours légers.

En vain une fiére Déesse
D'Enée a résolu la mort ;

Ton ſecours, puiſſante Déeſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi Rome au bord du naufrage
Juſques dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes Guerriers,
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes Cyprès en Lauriers.

Rouſſeau.

Les autres Odes de Rouſſeau ſont dans le même goût tant les ſacrées que les profanes, on n'a qu'à les conſulter ſi on en a la facilité. Celle-ci eſt un exemple pour les autres, & un modele du Genre Sublime.

Ode ſur la Canoniſation des Sts. Staniſlas Koſtka & de Louis de Gonzague.

De l'Eternel s'ouvre le Trône ;
Les Anges ſaiſis de reſpect
De la ſplendeur qui l'environne
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect.
Mais quoi ! vers ce Trône terrible
A tout mortel inacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,
Quittant la Céleſte carriere,

Deux mortels vont prendre l'essort.

❧

Volez vertus, & sur vos ailes
Enlevez leur char radieux
Jusqu'aux demeures immortelles,
Portez ces jeunes Demi-Dieux.
Ils vont : la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-tems leur marqua.
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
De Gonzague & de Kostka.

❧

Sur des harpes majestueuses
A l'envi les Célestes Chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumèrent ces beaux cœurs.
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les Sceptres foulés sous leurs pas;
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'Héroïsme de la grace
Ils consacrerent leurs combats.

❧

Tout le Ciel ému d'allégresse
Chante ces nouveaux Habitans;
La Religion s'intéresse

A leurs triomphes éclatans.
La vérité leur dresse un Trône,
La candeur forme leur couronne
De Myrthes saints toujours fleuris ;
Et dans cette Fête charmante
Chaque vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.

❦

Qu'offrois-tu, profane Elisée ?
Des plaisirs sans vivacité
Dont la douceur bien-tôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté.
Vains songes de la Poësie !
Le Ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans les délices éternelles
Qui conservent toujours nouvelles
Le charme du premier instant.

❦

Là goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs dans le sein de Dieu-même....
Mais quel bras suspend mes accords ?
Une secrette violence
Force ici ma Lyre au silence,
Tous mes efforts sont superflus.
Sous des voiles impénétrables

Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.

❧

Nouveaux Saints, Ames fortunées,
Ce Dieu l'objet de vos désirs
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs.
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous couter de vains regrets.
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du Monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

❧

Dans les Célestes Tabernacles,
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas.
Que Dieu par des loix glorieuses
Change en Palmes victorieuses
Les Cyprès de vos saints Tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi morte en nos Contrées
Viennent rallumer les flambeaux.

❧

Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours Dieux adorés,

Que peuvent vos coupables Manes ?
Vos Sépulchres ſont ignorés.
Par le noir abîme engloutie,
Votre puiſſance anéantie
N'a pû ſurvivre à votre ſort,
Tandis que de leur ſépulture
Les Saints régiſſent la nature
Et briſent les traits de la mort.

❦

Peuples, dans des Fêtes conſtantes,
Renouvellez un ſi beau jour,
Prenez vos Lyres éclatantes,
Chantres Saints du Céleſte amour ;
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des Anges
Conſacre aux nouveaux immortels ;
Et que ſous ces voûtes ſacrées
De fleurs leurs images parées
Prennent place ſur nos Autels.

Greſſet.

CHAPITRE VI.

Du Sublime des Pensées & des Sentimens.

LE Sublime dont il s'agit ici n'est autre chose que le vrai & le nouveau réuni dans une grande idée & exprimés avec élégance & précision : il se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule Figure, dans un seul tour de parole qui présente quelque trait vif & frapant ; comme dans ce récit de Moyse, *Dieu dit, que la lumiere se fit, & la lumiere fut faite* (*a*).

D'où naît ici le sublime ? C'est sans doute de ce sens froid, de cette simplicité avec laquelle Moyse parle du plus beau moment du monde, du moment de la création. C'étoit-là, pour ainsi dire, l'air dont Moyse en devoit parler. Accoutumé aux merveilles de Dieu, fait de longue main aux traits de sa puissance, ce beau moment étoit pour lui une chose toute unie, toute simple, aussi ne voyez-vous aucune marque d'étonnement dans sa Narration. C'est-là précisé-

(*a*) Gen. 31.

ment ce qui produit le nôtre, & ce qui nous jette dans l'admiration ; c'est l'effet que l'on doit trouver dans tous les traits du sublime, sans quoi il ne mériteroit pas le beau nom qu'on lui a donné. Il en est de même de ces paroles que Dieu dit à Job : *Où étiez-vous lorsque j'établissois la Terre sur ses fondemens ? lorsque les Astres du matin me louoient d'un commun accord* (*a*) : ou dans cette parole d'Ajax : *Grand Dieu, rends nous le jour & combats contre nous.* En un mot le Sublime dans le genre dont nous parlons, n'est autre chose que l'expression courte & vive de tout ce qu'il y a dans une ame de plus grand & de plus superbe ; il doit marquer la hauteur & l'élévation du caractere de celui qui parle. Il produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise : car il faut remarquer que l'étonnement est un sentiment qui est d'un grand prix pour nous. Au milieu de notre bassesse nous nourrissons tous un sentiment de grandeur & de bouffissure. Tout ce qui excéde nos forces, tout ce qui passe notre pouvoir, réveille notre admiration : or une maniere de

(*a*) Job, Chap. 38.

de peindre vivement un sentiment en peu de paroles, produit en nous cet effet, & c'est ce que nous appellons le vrai Sublime. Il est aisé d'en sentir la raison si on fait attention qu'il n'y a rien de si rapide que le mouvement avec lequel nos idées se présentent; les expressions, quelque énergiques qu'elles puissent être, les affoiblissent & ne les rendent jamais à notre gré; mais quand par bonheur un mot ou deux mots peignent vivement un sentiment, nous sommes ravis, parce qu'alors le sentiment a été peint avec la même vitesse qu'il a été exprimé, qu'il en est plus vif de ce qu'il est resserré, & comme toute sa chaleur est réunie, il la conserve toute entiere.

Dans le Pastorale d'Acis & de Galatée (a), Poliphême voyant qu'Acis son rival avoit pris la fuite avec Galatée, & ne sachant ce qu'ils étoient devenus, exhale sa fureur jalouse en ces termes:

Quel chemin ont-ils pris ces Amans trop heureux?
Sans doute Jupiter s'intéresse pour eux:

(a) Pastorale Héroïque dont les paroles sont de M. de Campistron & la Musique de M. de Lully.

* Qu'il se montre ce Dieu que l'Univers révére,
* C'est un objet digne de ma colere,
* Je l'attends, mais il craint de paroître à mes yeux,
* Et croit braver ma rage, enfermé dans les Cieux;
J'y monterai malgré l'effort de son tonnerre,
J'entasserai ces monts pour aller jusqu'à lui,
Et ferai plus trembler tout l'Olimpe aujourd'hui
Que ne firent jadis les enfans de la Terre.

Ceux qui connoissent le vrai Sublime, en trouveront une belle image dans ces paroles de Poliphême, par lesquelles il brave la puissance du plus grand des Dieux. On a indiqué ces Vers par une étoile, quoique les autres ne les déparent pas.

Il s'ensuit de ces réflexions que le Sublime tient plus de la nature que de l'art, parce qu'il vient de l'élévation des sentimens, & qu'il se concilie souvent avec l'expression la plus simple : mais comme toutes les forces du sentiment exprimé sont ramassées en peu de paroles, de-là vient que le Sublime va souvent jusqu'au ravissement, & qu'il nous jette dans des transports de joye produits par cette haute idée que nous avons du grand & du beau, ou qu'il nous

causе une tristesse majestueuse. Ces paroles de Monime [dans la Tragédie de Mithridate de Racine,] *Seigneur, vous changez de visage*, ne sont rien par elles-mêmes, mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées, fait frémir; c'est qu'elles tirent leur force de la seule maniere dont elles sont amenées. Il en est de même de ces trois mots: *Zaïre, vous pleurez*, dans la Tragédie de ce nom, qui attendrissent si subitement le Lecteur ou le Spectateur. Tels sont enfin tous les grands sentimens qui nous frappent dans une Tragédie, c'est l'appanage du Sublime. Nous allons en donner quelques exemples.

Médée furieuse contre Jason son époux dont elle se voyoit abandonnée pour Créüse, fait éclater sa douleur devant Nérine sa Confidente qui lui parle ainsi:

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite

Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre Pays vous hait, votre époux est sans foi.
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.
Moi, dis-je, & c'est assez. (a)

Médée de Corneille.

Le Sublime de ce mot *moi* consiste en ce qu'il annonce un courage invincible & une fermeté d'ame inébranlable.

Elle employe ailleurs la même pensée, mais elle est tournée différemment. C'est dans une Scéne de la Toison d'Or, où Médée parle avec hauteur à Hypsipile Reine de Lemnos qui aimoit Jason & qui en étoit aimée.

MÉDÉE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez malaisément on sort de mon Empire,
Et que quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer ;
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

(a) Corneille a renchéri sur la pensée de Sénéque qui met dans la bouche de Médée ces paroles : *Medea superest.*

HYPSIPHILE.

HYPSIPHILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je ſuis Reine, Madame, & les fronts couronnés. . . . . .

MÉDÉE.

Et moi je ſuis Médée, & vous m'importunez.
Corneille Toiſon d'Or.

Une femme qui avoit été témoin du combat des trois Horaces, mais qui n'en avoit pas vû la fin, vient annoncer au vieil Horace, que deux de ſes fils ont été tués, & que le troiſiéme ſe voyant hors d'état de reſiſter contre trois, avoit pris la fuite. Le pere alors outré de la lâcheté de ſon fils entre en indignation contre lui, ſur quoi ſa fille qui étoit la préſente, lui ayant dit :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Il répond froidement :

Qu'il mourût.

Il n'eſt pas douteux que le Sublime qu'il y a dans le ſentimens exprimé par ces pa-

roles, vient de l'étonnement où nous jette le vieil Horace qui, sur ce qu'on lui demande, ce qu'il eût voulu qu'eut fait son fils, répond froidement qu'il n'avoit qu'à mourir, comme si mourir étoit la plus petite chose du monde : c'est cet air simple, cet air grand à la fois & naïf, qui produit cet effet sur nous, qui craignant la mort infiniment, tombons d'étonnement à l'aspect d'un homme qui a pour la mort une si grande indifférence.

Alexandre ayant vaincu Porus Roi dans les Indes, Prince rempli d'un courage admirable, lui parle ainsi :

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser,
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être allarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une Armée :
Je m'en dois garentir. Parlez donc, dites moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En Roi.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en Roi qu'il faut que je vous traite,

Je ne laisserai point ma victoire imparfaite,
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas :
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos Etats.

Aléxandre de Racine.

Prusias Roi de Bithynie, Prince foible & à qui la grande puissance des Romains causoit des frayeurs indignes de son rang, parle ainsi à son fils Nicoméde dont le courage étoit fort élevé.

Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la Reine qui vous craint....
Je veux mettre d'accord l'amour & la nature,
Etre pere & mari dans cette conjoncture.....

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez ni l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere,
Un véritable Roi n'est ni mari ni pere;

Il regarde ſon Trône & rien de plus : regnez ;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Nicoméde de Corneille.

Brutus reprochoit à Céſar qu'il avoit opprimé la liberté de Rome ; & Céſar lui répondoit en ces termes :

Ah ! c'eſt ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen ſuperbe à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eut vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine ?
Ah ! ſous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eut fait Brutus alors ?

Mais Brutus lui répond :

Brutus l'eut immolé.

Mört de Céſar de Voltaire.

Æmilie Dame Romaine avoit donné lieu à une conſpiration contre la vie d'Auguſte. Elle n'avoit promis ſa main à Cinna que ſous la condition qu'on vengeroit la mort de ſon pere C. Toranius qui avoit été proſcrit

pendant le Triumvirat d'Auguste. Elle exhorte Cinna à persévérer dans son dessein, & elle parle d'Auguste en cet endroit.

Quelque soin qu'il se donne & quelqu'ordre qu'il tienne ;
Qui méprise sa vie est maître de la sienne.
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit,
La vertu nous y jette & la gloire le suit.
Regarde le destin de Brute & de Cassie,
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins,
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ? ....
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie,
Mais ne perd pas le soin de conserver ta vie.

Et ailleurs Cinna lui dit :

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les supplices.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux
Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux.
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie.

Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

Cinna de Corneille.

La conjuration contre Auguste, dont les Chefs étoient Cinna & Maxime, ayant été découverte, Maxime qui aimoit Æmilie en faveur de laquelle cette conjuration avoit été formée, lui conseilloit de fuir avec lui, & lui parle en ces termes :

Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive,
Nous avons pour partir un Vaisseau sur la rive....
Avec la même ardeur je saurai vous chérir
Que......

ÆMILIE.

Tu m'oses aimer & tu n'oses mourir ?
Tu prétens un peu trop, mais quoique tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes.....
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

Cinna de Corneille.

Pulcherie parle ainsi à Héraclius son frere que l'Empereur Phocas vouloit faire mourir ;

dans ce moment elle n'étoit pas entiérement convaincue qu'Héraclius fut son frere, & on ne savoit pas encore qui étoit le véritable Héraclius.

Ah Prince ! il ne faut point d'assurance plus claire,
Si vous craignez la mort vous n'êtes point mon frere;
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

Héraclius de Corneille.

Cette Princesse témoigne la même grandeur de sentimens par la fierté avec laquelle elle dit à Phocas qu'Héraclius voit le jour & qu'il se vengera sur lui de la mort de son pere l'Empereur Maurice.

Au seul nom de Maurice il te fera trembler,
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler.
Qui se laisse outrager, mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.

Ibid.

Le Comte de Gormas menacé de la colère de son Prince s'il refusoit de faire une satisfaction à Dom Diégue à qui il avoit donné un soufflet, l'Officier envoyé de la part du Roi, lui parle ainsi :

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre,
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Dom Diegue satisfait.

[*Seul*]

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces :
J'ai le cœur au-dessus des plus fieres disgraces,
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

Cid de Corneille.

Honorie

Honorie sœur de l'Empereur Valentinien parle ainsi à Attila Roi des Huns.

Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte;
Il (a) est Roi comme vous.

ATTILA.

En effet, il est Roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare.......
A ses propres sujets il dispense mes loix;
Et s'il est Roi des Goths, je suis celui des Rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Sitôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés,
Sur des Peuples surpris & des Princes trompés;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes,
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;

(a) Elle parle de Valamir Roi des Ostrogoths.

Et fut-il sous ta rage à tes pieds abbatu,
Il est plus grand que toi s'il a plus de vertu.

Attila de Corneille.

Attila avoit eu la cruauté d'offrir pour époux à Ildione sœur de Méroueé Roi des Francs Ardaric Roi des Gépides, sous la condition qu'il tueroit Valamir Roi des Ostrogoths, & il avoit menacé Ardaric de le faire périr s'il refusoit de commettre cette action noire. Voici ce qu'Ardaric & Ildione se disent à cette occasion.

ARDARIC.

Il me fait son Bourreau pour perdre un autre Roi,
A qui sa fureur fait la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne;
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne:
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux Rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux, c'est d'aimer deux Princesses,

C'eſt d'avoir mieux que lui mérité leurs tendreſſes.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus lâche ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire;
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-même, ou d'être aſſaſſiné.
Il vous offre ma main comme un bonheur inſigne;
Mais à condition de vous en rendre indigne,
Et ſi vous refuſez par-là de m'acquérir,
Vous ne ſauriez vous-même éviter de périr.

ARDARIC.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime;
Quand on meurt pour la gloire on revit dans l'eſtime,
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illuſtre mort.....
Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah! venger une mort n'eſt pas rendre une vie.
Le Tyran immolé me laiſſe mes malheurs,

Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

Ibid.

Eurydice fille d'Artabaze Roi d'Arménie, aimoit Surena grand homme de Guerre & Général de l'Armée d'Orode Roi des Parthes. Sa Confidente lui représentant qu'elle devoit faire un choix plus digne d'elle, lui disoit ces paroles :

Il n'est pas Roi, Madame.

Eurydice répond :

Il ne l'est pas,
Mais il fait rétablir les Rois dans leurs Etats.
Des Parthes le mieux fait d'esprit & de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble ; joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un Roi qui n'est que Roi.

Surena de Corneille.

Pacorus fils d'Orode aimoit Eurydice ; il apprit qu'il avoit un rival, mais il ignoroit qui ce pouvoit être. Il parle ainsi à Eurydice.

Sachons quoiqu'il en coute,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute ?

Dites : eſt-ce un Héros ? eſt-ce un Prince ? eſt-ce
un Roi ?

Mais Eurydice lui répond fiérement :

C'eſt ce que j'ai connu de plus digne de moi.

ibid.

Surena ayant été lâchement tué par l'ordre d'Orode ou de Pacorus, on vint apprendre cette nouvelle à Eurydice & à Palmis ſœur de cet infortuné Guerrier. Comme la cauſe de ſa mort venoit de ce qu'il étoit aimé d'Eurydice ; Palmis dans le premier mouvement de ſa douleur lui reprocha ſa mort de ſon frere ; mais on verra quelle fut la réponſe d'Eurydice.

PALMIS *à Eurydice.*

Vous qui brûlant pour lui ſans vous déterminer ;
Ne l'avez tant aimé que pour l'aſſaſſiner ;
Allez, d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi vous cauſez ſa perte & n'avez point de pleurs ?

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.
Ormene, ſoutiens moi.

ORMENE.

Que dites-vous, Madame ?

EURYDICE.

Généreux Surena, reçois toute mon ame.

Ibid.

Il faut convenir qu'il y a un des plus grands traits de ſublime dans l'action d'Eurydice & dans ſa réponſe. Mourir en apprenant qu'on perd ce qu'on aime, être ſaiſi au point de n'avoir pas la force d'en gémir, ce ſont-là des traits qui nous paſſent, & c'eſt parce que nous ne nous en ſentons pas capables, que nous ne pouvons aſſez admirer, ceux qui ſont touchez à ce point. Mais ce qui caractériſe ici le ſublime, c'eſt le ſens froid, la tranquilité apparente qu'Eurydice met dans ſa réponſe : on l'accuſe d'avoir aſſaſſiné Surena par ſes irréſolutions, on l'envoye recueillir le fruit de ſes lenteurs, on lui re-

proche de n'avoir pas une larme à verser pour lui. Comment répond-t-elle à tout cela? Elle dit qu'elle meurt, & elle tombe effectivement dans les bras de ses femmes, qui l'emportent mourante.

Bérénice (a) sentoit qu'elle étoit aimée de l'Empereur Titus; elle auroit fort voulu qu'il l'épousât, & parmi les raisons qu'elle lui donnoit pour le déterminer, elle lui dit ces paroles :

> N'avez-vous pas un pouvoir absolu,
> Seigneur ?

Voici la réponse de Titus.

> Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde,
> Comme dépositaire il faut que j'en réponde.
> Un Monarque a souvent des loix à s'imposer,
> Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
>
> *Tite Bérénice de Corneille.*

Viriate Reine de Portugal s'exprime de la maniere suivante en parlant de Sertorius Général du parti de Marius en Espagne. Il

(a) Elle étoit Reine dans une partie de la Judée.

eſt bon de ſavoir que la faction de Sylla l'avoit emporté ſur celle de Marius, en ſorte que tous les partiſans de ce dernier avoient été obligés de prendre la fuite & de s'exiler de l'Italie; mais Sertorius qui étoit un grand homme de Guerre ſe ſoutint vaillamment en Eſpagne & battit ſouvent Pompée qu'il appelloit un Ecolier de Sylla.

Ce ne ſont point les ſens que mon amour conſulte,
Il hait des paſſions l'impétueux tumulte,
Et ſon feu que j'attache aux ſoins de ma grandeur,
Dédaigne tout mêlange avec leur folle ardeur;
J'aime en Sertorius ce grand art de la Guerre
Qui ſoutient un banni contre toute la Terre;
J'aime en lui ces cheveux tous couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves Guerriers,
Ce bras qui ſemble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge;
Le mérite a toujours des charmes éclatans,
Et quiconque peut tout, eſt aimable en tout tems.

Sertorius de Corneille.

Rhadamiſte dont on a parlé ci-deſſus,

ayant appris que son frere Arsame aimoit Zénobie, (celui-ci ignoroit que Rhadamiste fut son époux ;) fait connoître qu'il est agité par des soupçons injurieux à Zénobie. C'est alors que cette Princesse lui déclare qu'elle est prête à partir avec lui & qu'elle ira où il voudra.

Prince (*a*), après cet aveu je ne vous dis plus rien,
Vous connoissez assez un cœur comme le mien
Pour croire que pour lui l'amour ait quelqu'empire ;
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paroître à mes yeux.
Pour toi (*b*), dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains en ces lieux je viendrai me remettre ;
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

C'est dans ce dernier Vers que réside le sentiment sublime, il est inutile d'ajoûter ici

(*a*) Elle parle à Arsame.
(*b*) Rhadamiste.

aucune réflexion pour le faire comprendre. Il y a des choſes qu'il eſt plus facile de ſentir que d'exprimer. Telle eſt cette penſée de Zénobie dont les perſonnes de bon goût connoîtront toute la beauté.

Dans la Tragédie d'Héraclius par Corneille, il eſt un tems où un faux billet de l'Empereur Maurice, jette dans l'erreur les principaux Perſonnages de cette Piéce. C'eſt à cette occaſion que Pulcherie croyant que Martian qu'elle aimoit, étoit le véritable Héraclius & ſe trouvoit par-là être ſon frere; fait éclater toute la grandeur de ſes ſentimens en ces termes :

Ce grand coup m'a ſurpriſe & ne m'a point troublée,
Mon ame l'a reçu ſans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant ou je rencontre un frere,
L'un ne peut me toucher ni l'autre me déplaire,
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini
Si les miens ſont vengés & le Tyran (a) puni.

Héraclius.

(a) Phocas meurtrier de l'Empereur Maurice, pere de Pulcherie.

C'est à l'occasion de cette même erreur que Martian fils de Phocas croit être le véritable Héraclius, & comme il en prit le nom aussi-tôt, & qu'il se disoit tel à Phocas, ce Tyran le menaçoit de la mort; c'est dans ces circonstances que Martian parle ainsi à Phocas :

J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce,
Héraclius mourra comme a vécu Léonce. (a)
Bon sujet, meilleur Prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née,
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

Ibid.

(a) Le vrai Martian passoit pour Léonce, & le vrai Héraclius pour Martian.



CHAPITRE VII.

Des Scénes célebres.

AVant de rapporter quelques Scénes brillantes de nos Poëtes les plus célébres, on a cru devoir donner une idée du caractere des deux grands hommes qui ont si fort illustré le Théâtre François ; nous commencerons par celui de Corneille.

Avant (*a*) M. de Corneille, la France n'avoit rien vû sur la Scéne de sublime ni même, pour ainsi dire, de raisonnable. Ce grand homme guidé par son seul génie, étudia les grands Maîtres de l'antiquité qui avoient traité cette matiére ; & joignant ses propres réflexions aux connoissances qu'il puisa chez eux, il se fraya des routes qu'on avoit ignorées jusqu'alors. Dédaignant fiérement le faux goût de son siécle qui régnoit dans les Piéces de ceux qui l'avoient précédé ; » il se forma une haute idée de la

(*a*) Ce qui est marqué par des accens est pris des réflexions de M. de Fontenelle dans la vie de Corneille.

» Tragédie, & il comprit de bonne heure » que les plus grands intérêts devoient en » être les uniques ressorts. » Peignant donc ses caracteres d'après l'idée de cette grandeur Romaine, dont il s'étoit si bien rempli, il la mit en œuvre avec tout le succès que ses heureux talens pouvoient lui promettre. Il forma ses figures plus grandes à la vérité que le naturel, mais nobles, hardies, admirables dans toutes leurs proportions ; & comme la pompe des Vers lui étoit naturelle, il revétit de leur harmonie les sentimens qu'il donna à ses Héros & répandit sur tous ses grands tableaux des graces fieres & sublimes. On admira la richesse de ses expressions, l'élévation de ses pensées & la maniere impérieuse dont il manioit, pour ainsi dire, la raison humaine.

Le succès de ses premieres Piéces Tragiques fut si prodigieux, que les Lecteurs autant que les Spectateurs se sentirent transportés pour lui d'une admiration qui alla, pour ainsi parler, jusqu'à l'idolâtrie. Ses Vers étoient dans la bouche de tout le monde, *& cela est beau comme le Cid*, étoit une louange qui avoit passé en Proverbe. L'ingénieux (*a*) Auteur de sa vie nous apprend

(*a*) M. de Fontenelle.

» que M. de Corneille avoit dans son cabi-
» net cette Piéce traduite en toutes les lan-
» gues de l'Europe hors l'Esclavone & la
» Turque. » Tout le monde sait que cette célébre Piéce excita la jalousie du Cardinal de Richelieu. Ce Ministre, dont le nom sera immortel, par une foiblesse qu'on ne sait comment allier avec ses grandes qualités, y vouloit joindre celle de faire des Piéces de Théâtre; il engagea donc l'Académie Françoise à porter un jugement sur le Cid relativement à la critique qu'en avoit faite M. de Scuderi. Comment refuser un Ministre qui protégeoit les talens & qui remuoit à son gré toute l'Europe? Cependant les hommes sages qui furent chargés de cette critique » vinrent à bout de conser-
» ver tous les égards qu'ils devoient d'un
» côté à un si grand homme qui ne cessoit
» de l'être qu'en cela seul, & de l'autre à
» l'estime prodigieuse que le Public avoit
» conçue du Cid. L'Académie satisfit le
» Cardinal, dit M. de Fontenelle, en re-
» prenant exactement tous les défauts de
» cette Piéce, & le Public en même tems,
» en les reprenant avec modération sou-
» vent même avec louange. » De-là on fit cette remarque, que si la plus belle

Piéce de Théâtre étoit le Cid, la plus saine critique qui eut jamais été faite, étoit celle du Cid.

On peut dire enfin de Corneille qu'il » a » donné le premier les véritables régles du » Poëme Dramatique, qu'il a découvert » les vraies sources du beau & qu'il les a » ouvertes à tout le monde. » Il a jetté le Sublime dans les passions : l'ambition, la colere, la vengeance, la jalousie, l'amour même, cette passion où il entre tant de foiblesse, portent chez lui un caractere de grandeur qu'il a créé & que nul autre n'a pû surpasser : aussi a-t-on dit de lui qu'il a trouvé le secret d'exciter dans l'ame cet étonnement que produit la grandeur des sentimens. Par-tout il instruit & il maîtrise tous les hommes indifféremment par les maximes, les préceptes, les traits sententieux dont il abonde. Il étoit véritablement digne de faire parler les Rois & les grands hommes convenablement à leur rang & à leur caractere. Quel autre que lui a mieux rendu le langage de la Majesté Royale & celui des Héros de l'antiquité, dont il nous a déployé toute l'ame ? C'est ainsi, nous disons nous, que ces hommes illustres devoient parler & agir. Ce n'étoit pas sans

raiſon que le Maréchal de Gramont grand pere du dernier Maréchal de ce nom, diſoit finement que Corneille étoit le Breviaire des Rois.

» Il faut avouer que dans ſes dernieres » Tragédies, les beautés n'y ſont pas ſi » communes, mais auſſi y trouve t-on des » Scénes que Corneille étoit ſeul capable » de faire. C'eſt ce qu'on remarque dans » celle de ſes Piéces qui ont eu le moins de » réputation; comme dans Attila, la Scé- » ne où ce Prince délibére s'il ſe doit allier » à l'Empire qui eſt prêt à tomber ou à la » France qui s'éleve. Il en eſt de même » de la Scéne d'Agéſilas & de Lyſander, » dans la Tragédie qui porte le nom du » premier. » Enfin dans les Piéces mêmes qui devroient ſe ſentir du déclin de ſon âge; ſon même génie s'y fait appercevoir, & on peut dire avec plus de vérité du Poëte François ce que Longin a dit d'Homere, que dans ſes derniers Ouvrages il eſt ſemblable au Soleil qui a toujours la même grandeur quand il ſe couche, mais qui n'a plus tant de force. A tous ces traits nous croyons devoir ajoûter que dans les Ouvrages en Proſe du grand Corneille, on trouve par-tout un goût exquis, une raiſon

épurée;

épurée ; lorsqu'il parle de lui-même on découvre un certain air de franchise qui le fait aimer & admirer en même tems. On voit que dans le compte qu'il rend de ses Piéces, soit qu'il nous instruise de leur succès ou de leur chute, il le fait avec une noble indifference, & on sent par-tout cette grandeur Romaine à laquelle il a donné lui-même tant d'éclat dans ses Tragédies.



Scénes brillantes & intéressantes par la beauté des sentimens & des situations.

Rodrigue célébre Cavalier Espagnol, ayant tué dans un duel le Comte de Gormas pere de Chimene dont il étoit l'amant, vient lui présenter son épée pour qu'elle venge sur lui la mort de son pere. Voici quelques traits de cette brillante Scéne qui attache si fort les Spectateurs par la situation vive qu'elle expose.

RODRIGUE.

Hé bien, sans vous donner la peine de poursuivre.
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous, & qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison, Rodrigue devant moi?

RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas !

RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après ne me répons qu'avec cette épée,

CHIMENE.

Quoi ! du sang de mon pere encor toute trempée ?

RODRIGUE.

Ma Chimene !

CHIMENE.

Ote moi cet objet odieux
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

RODRIGUE.

Regarde le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

RODRIGUE.

Plonge le dans le mien
Et fais lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le pere par le fer, la fille par la vûe.
Ote moi cet objet, je ne le puis souffrir,
Tu veux que je t'écoute & tu me fais mourir.

RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie.....
Mais je puis opposer à tes plus forts appas

Qu'un homme sans honneur *(a)* ne te méritoit pas.
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux me haïroit infame . . . . .
Je t'ai fait une offense & j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte & pour te mériter ;
Mais quitte envers l'honneur & quitte envers mon pere,
C'est maintenant à toi que je veux satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ces lieux tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sai qu'un pere mort t'arme contre mon crime ;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime,
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah Rodrigue ! il est vrai quoique ton ennemie
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie.
Et de quelques façons qu'éclatent mes douleurs
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs,
Je sai ce que l'honneur après un tel outrage
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage...
Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger

(a) Dom Diégue pere de Rodrigue avoit reçu un soufflet du pere de Chimene.

A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hai point.

RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme & si peu les faux bruits,
Quand on saura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publiront point l'envie & l'imposture ?
Force-les au silence, & sans plus discourir
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eléve au Ciel ma gloire & plaigne mes ennuis;
Sachant combien je t'aime & que je te poursuis.....

RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet je t'engage ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.

Suite du même ſujet.

On vient d'apprendre à Chimene que Rodrigue a remporté une grande victoire ſur les ennemis de l'Etat, ce qui fait que cette amante eſt partagée entre le deſſein que l'honneur lui impoſe de pourſuivre la vengeance de ſon pere contre Rodrigue, & l'amour qu'elle a pour ce brave Guerrier : on ſent qu'elle voudroit que la gloire de Rodrigue fut pour elle un ſujet de douleur, mais ſa foibleſſe la trahit ; cependant pour ſe faire illuſion à elle-même, elle fait éclater des ſentimens qui conviennent à la ſituation où elle eſt, & à la triſteſſe dont elle doit être remplie.

CHIMENE.

N'eſt-ce point un faux bruit ? Le ſais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte :
Trois heures de combat laissent à nos Guerriers
Une victoire entiere & deux Rois prisonniers.
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue à fait tous ces miracles ?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix
Sa main les a vaincus & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du Peuple qui par-tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joye & l'objet & l'auteur,
Son Ange tutélaire & son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;
Mais Dom Diegue ravi lui présente enchaînés
Au nom de ce Vainqueur ces captifs couronnés,
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur, reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie,
Pour m'informer de lui faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue & mon cœur y consent !
Mon honneur est muet ! mon devoir impuissant !
Silence, mon amour, laisse agir ma colere,
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere.
Ces tristes vétemens où je lis mon malheur

Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,
Et quoiqu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire,
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoi.

Suite du même sujet.

Dom Fernand Roi de Castille ayant permis à un Cavalier de sa Cour de se battre contre Rodrigue pour venger Chimene de la mort de son pere, Rodrigue avant d'aller à ce combat, parle ainsi à Chimene.

RODRIGUE.

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt,
Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre;
On ne me verra point en repousser les coups,
Je dois plus de respect à qui combat pour vous,
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,

Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance
Prescrit à ton amour une si forte loi,
Qu'il te rend sans deffense à qui combat pour moi;
En cet aveuglement ne perd pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort on le croira vaincu.......
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi! tu n'es généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un Vainqueur?

Va, ſans vouloir mourir laiſſe moi te pourſui-
vre,
Et deffends ton honneur ſi tu ne veux plus vi-
vre....

RODRIGUE.

Sans qu'on m'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un Vain-
queur,
On dira ſeulement : ,, Il adoroit Chimene,
» Il n'a pas voulu vivre & mériter ſa haine.....
» Pour venger ſon honneur il perdit ſon amour,
Pour venger ſon amante il a quitté le jour,
Préférant, quelqu'eſpoir qu'eut ſon ame aſſervie,
Son honneur à Chimene & Chimene à ſa vie....

CHIMENE.

Puiſque pour t'empêcher de courir au trépas
Ta vie & ton honneur ſont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Deffens-toi maintenant pour m'ôter à Dom San-
che....
Et ſi tu ſens pour moi ton cœur encore épris,
Sors Vainqueur d'un combat dont Chimene eſt le
prix.

Cid de Corneille.

Scénes célébres par la dignité des Personnages & l'élévation des sentimens.

L'Empereur Auguste met en délibération s'il quittera l'Empire ou s'il le retiendra. C'est le sujet de la Scéne suivante dans laquelle on voit que le Souverain pouvoir n'est pas capable de mettre le cœur humain au-dessus de tous ses désirs, & qu'il renferme plus de soucis qu'on ne s'imagine. On y voit les réponses de Cinna & de Maxime à qui Auguste demande leur avis sur un dessein de cette importance. Cette Scéne est traitée avec toute la noblesse & la dignité que demandoit un pareil sujet; l'élévation y régne dans les sentimens & l'harmonie dans les Vers; tout y est digne du grand Corneille. On n'en a extrait que les traits les plus remarquables.

AUGUSTE.

Cet Empire absolu sur la Terre & sur l'Onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne & cette illustre rang
Qui m'a jadis couté tant de peine & de sang.
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune

D'un Courtisan flateur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplait quand elle est asservie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre cœur jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramene en soi n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'Empire & j'y suis parvenu,
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles allarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisirs sans trouble & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans le pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même.
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoyen dans le sein de sa Ville.
L'autre tout débonnaire au milieu du Sénat
A vû trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire.

L'un m'invite à le ſuivre & l'autre me fait peur,
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur ;
Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,
N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées.
Quelque fois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine,
Vous qui me tenez lieu d'Agrippa, de Mécene,
Pour réſoudre ce point avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Vous mettrez & l'Europe & l'Aſie & l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque ou d'une République ;
Votre avis eſt ma régle, & par ce ſeul moyen
Je veux être Empereur ou ſimple Citoyen.

CINNA.

N'imprimez pas, Seigneur, une honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque ;
Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes,
On garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes ;

Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
Rome est dessous vos loix par les droits de la Guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la Terre;
Vos Armes l'ont conquise, & tous les Conquérans
Pour être usurpateurs ne sont pas des Tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire ou faire comme lui.....
On entreprend assez, mais aucun n'exécute,
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute (a);
Enfin s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir Maître de l'Univers.

MAXIME.

Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire,
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire,
Et vous serez fameux chez la postérité

(a) Brutus fut un de ceux qui assassinerent Jules César.

Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un Sceptre acquis, la douceur de régner.

CINNA.

Rome a reçu des Rois ses murs & sa naissance,
Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux Armées,
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous les Consuls on n'a vû qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de nos Rois....
Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche ;
Considérez le prix que vous avez couté,
Non pas qu'elle vous croye être trop acheté,
Des maux qu'elle a souffert elle est trop bien payée,
Mais une juste peur tient son ame effrayée....
Si vous aimez encore à la favoriser,

Otez lui les moyens de se plus diviser ....
Vous la replongerez en quittant cet Empire
Dans les maux dont à peine encore elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc....
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un Maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître,
Et pour mieux assurer le bien commun de tous;
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.

Cinna de Corneille.



[*Image de la grandeur Romaine.*

La faction de Sylla l'ayant emporté à Rome sur celle de Marius, ce dernier fut proscrit & obligé de prendre la fuite & de se tenir caché : tous ses Partisans eurent le même sort & quitterent l'Italie. Sertorius un des plus grands hommes de Guerre qu'il y ait eu parmi les Romains, fut de ce nombre ; il se réfugia en Espagne, y forma un parti considérable des restes de la faction de Marius, il s'y soutint vaillamment contre toutes les forces de celle de Sylla, & remporta même de grands avantages sur le fameux Pompée ; mais les deux Partis étant convenus d'une tréve, Pompée se rendit dans la Ville où étoit Sertorius, & eut avec lui une conférence qui fait le sujet de la Scéne suivante. On a remarqué avec bien de raison que la grandeur Romaine éclate dans cette Piéce avec toute sa pompe, mais sur-tout dans la Scéne dont il s'agit. On est ravi d'être témoin de la conversation de deux grands hommes, qui malgré les grands intérêts qu'ils ont à démêler, accompagnent leurs discours de cette politesse noble & délicate qui paroît comme naturelle aux personnes d'une haute naissance. Il semble, dit

ingénieusement M. de Fontenelle, à l'occasion de cette Piéce (*a*), que M. de Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Romains pour avoir si bien saisi leur caractere & leurs mœurs.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eut jamais osé croire
Que la tréve à tel point dût rehausser ma gloire,
Qu'un nom à qui la Guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir?
Certes, je doute encor si ma vû est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée.....

POMPÉE.

L'inimitié qui régne entre nos deux Partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives
Qui prennent le dessus des haines les plus vives;
L'estime & le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance

(*a*) Vie de Corneille.

Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux Héros,
Sans lui voir en la main Pique ni Javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos Escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune & Guerrier & tant de fois Vainqueur,
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur.
Mais, & ce franc aveu sied bien aux grands courages,
J'apprens plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'ai emportés
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Ah ! si je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois lui faire un présent magnifique !
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir
Puisque la tréve enfin m'en donne le loisir ;
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclurre un accord d'une telle importance :
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

SERTORIUS.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime
La victoire attachée à vos premiers Exploits :
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'Univers vous doit
rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiete du Pays & la faveur des lieux (a),
Si mon expérience en prend quelqu'avantage,
Le grand Art de la guerre attend quelque fois
l'âge. . . .
Quand à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous
dire,
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son Empire,
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprête ;
Et sur les bords du Tibre une Pique à la main,
Lui demander raison pour le Peuple Romain.

(a) M. de Turenne étant un jour à une représentation de Sertorius, s'écria à deux ou trois endroits de la Piéce : *Où donc Corneille a-t-il appris l'Art de la Guerre ? Parnass. Franç. de M. du Tillet, Art. de Corneille.*

POMPÉE.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine...
Car je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être Chef d'une Guerre
Qui veut tenir aux fers les Maîtres de la Terre?
Ce nom sans vous & lui nous seroit encor dû,
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves,
Ils étoient plus que Rois, ils sont moindres qu'Esclaves;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux.
Leur misére est le fruit de votre illustre peine,

Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine?
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux,
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la République.
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un Empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion où la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti difficile à connoître
Nous laisse en liberté de nous choisir un Maître;
Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du tems de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Je m'abandonne au cours de sa félicité
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté.

SERTORIUS.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un Maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être;
La main qui les opprime & que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez,
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous sondez leur courage.

POMPÉE.

Le tems détrompera ceux qui parlent ainsi,
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;
Votre exemple à la fois m'instruit & m'autorise;
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.
Ne vit-on pas ici (a) sous les ordres d'un homme?

(a) La Scéne est à Nertobrige, Ville d'Arragon conquise par Sertorius.

N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
Du nom de Dictateur, du nom de Général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir eſt égal ?
Les titres différens ne font rien à la choſe,
Vous impoſez des loix ainſi qu'il en impoſe,
Et s'il eſt périlleux de s'en faire haïr,
Il ne feroit pas ſûr de vous déſobéir.
Pour moi, ſi quelque jour je ſuis ce que vous êtes,
J'en uſerai peut-être alors comme vous faites,
Juſques-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter juſques-là,
Et me faire un peu moins reſſembler à Sylla,
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne,
Mes ordres n'ont encor aſſaſſiné perſonne,
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun,
Je leur fais bonne guerre & n'en proſcris pas un.
C'eſt un azyle ouvert que mon pouvoir ſuprême,
Et ſi l'on m'obéit ce n'eſt qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre Empire en eſt d'autant plus dangereux
Qu'il rend de vos vertus les Peuples amoureux;
Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'Eſclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainſi parlent, Seigneur, les ames ſoupçonneuſes,
Mais n'examinons point ces queſtions fâcheuſes,
Ni ſi c'eſt un Sénat qu'un amas de bannis
Que cet azyle ouvert ſous vous a réunis.
Une ſeconde fois, n'eſt-il aucune voye
Par où je puiſſe à Rome emporter quelque joye?
Elle ſeroit extrême à trouver les moyens
De rendre un ſi grand homme à ſes Concitoyens;
Il eſt doux de revoir les murs de la Patrie,
C'eſt elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'eſt Rome....

SERTORIUS.

Le ſéjour de votre potentat?

Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat ?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles ;
Que ses proscriptions comblent de funérailles ;
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa premiere force ;
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce.
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord, &c.

Mais ces deux grands hommes se séparent sans pouvoir convenir de leurs différends.



Idée de la puissance des Romains, & de l'Empire qu'ils avoient pris sur les Rois même.

Après la Bataille de Pharsale que Jules César gagna contre Pompée, ce Romain infortuné prit le chemin de l'Égypte pour y trouver un azyle chez Ptolomée qui en étoit Roi & à qui il avoit rendu de grands services, mais ce Prince barbare par une politique des plus cruelles, crut qu'il falloit faire un présent à César de la tête de Pompée. Ainsi dans le moment que Pompée aborda en Égypte, il fut assassiné par l'ordre de Ptolomée. César arriva immédiatement après. La cruauté de Ptolomée lui fit horreur & il fut indigné de son audace. Ce Prince lâche essaya de le fléchir par toute sorte de respects & même de bassesses. On verra comment César lui parle; c'est ce qui fait le sujet de la Scéne suivante.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au Trône & commandez ici.

CÉSAR.

Connoissez-vous Cesar de lui parler ainsi?

Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le Trône égal à l'infamie ?
Certes Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter.
Elle qui d'un même œil les donne, & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang
Et la haine du nom & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre,
S'il en eut aimé l'offre il eut ſçu s'en deffendre,
Et le Trône & le Roi ſe feroient ennoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis....
Vous n'avez pû former une ſi noble envie;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie ?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains ?
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains...
Penſez-vous que j'ignore ou que je diſſimule,
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcrupule,
Et que s'il m'eut vaincu, votre eſprit complaiſant
Lui faiſoit de ma tête un ſemblable préſent ?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages

Où ma fuite eut reçu toute sorte d'outrages :
Au Vainqueur, non à moi, vous faites tout
l'honneur,
Si César en jouit ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse & redoutable zéle
Que régle la fortune & qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'est trop être interdit & confus.

PTOLOME'E.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
Et vous-même avoûrez que j'ai sujet de l'être ;
Etant né Souverain, je vois ici mon Maître,
Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant.
Je vois une autre Cour sous une autre Puissance ;
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance ;
De votre seul aspect je me suis vû surpris,
Jugez si vos discours rassurent mes esprits ?
Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée.
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à
lui....
Nous avons honoré votre ami, votre gendre
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
Mais

Mais voyant son pouvoir de vos succès jaloux
Passer en tyrannie & s'armer contre vous . . . .

CÉSAR.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités.
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire. . . .
Et sans attendre d'ordre en cette occasion
Mon zéle ardent l'a prise à ma confusion.....
Mais plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de rufes
De mauvaifes couleurs & de froides excufes.
Votre zéle étoit faux fi feul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux fouhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop fubtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur feul m'engage, & que pour terminer
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner :
Ou mes plus dangereux & plus grands Adverfaires,
Si-tôt qu'ils font vaincus ne font plus que mes freres ;
Ou mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embraffer.
O combien d'allégreffe une fi trifte guerre
Auroit-elle laiffé deffus toute la Terre ?
Si Rome avoit pû voir marcher en même char
Vainqueurs de leur difcorde & Pompée & César !
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zéle.

O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence ! ah , n'ayez plus ce ſoin !
Souhaitez la plutôt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la Juſtice ,
Je m'appaiſerois Rome avec votre ſupplice
Sans que ni nos reſpects, ni votre repentir ,
Ni votre dignité vous puſſent garantir.
Votre Trône lui même en ſeroit le Théâtre :
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre ,
J'impute à vos flatteurs toute la trahiſon ,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon.
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable ,
Je ſaurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des Autels ,
Rendez lui les honneurs qu'on rend aux Immortels ;
Par un prompt Sacrifice expiez tous vos crimes ,
Et ſur-tout penſez bien au choix de vos victimes ;
Allez y donner ordre & me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelqu'autre ſouci.



Grandeur de Sentimens dans une Dame Romaine.

Dans la Scéne ſuivante, c'eſt la célébre Cornelie veuve de Pompée, qui après avoir été priſe par Ptolomée, demande audience à Céſar & lui parle ainſi :

CORNELIE.

Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave
Me fait ta priſonniere & non pas ton eſclave ;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au-deſſus ;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vû mourir Pompée & ne l'ai pas ſuivi,
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le ſecours & du fer & des ondes ;
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur,

Ma mort étoit ma gloire & le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux ;
Que César y commande & non pas Ptolomée.
Hélas ! & sous quel Astre, ô Ciel, m'as-tu formée !
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux son Trône & sa Province.
César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit,
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.
Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée,
Pour le bonheur de Rome à César m'eut donnée ;
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un Astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine ;

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornelie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble & digne moitié !
Dont le courage étonne & le sort fait pitié.
Certes vos sentimens font assez reconnoître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être,
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez
Où vous êtes entrée & de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux,
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille,
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux
Qu'Annibal eut bravé jadis sans vos ayeux,
Que ce Héros si cher dont le Ciel vous sépare
N'eut pas si mal connu la Cour d'un Roi barbare,

Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eut trouvée en moi......
J'eusse alors regagné son ame satisfaite
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite,
Il eut fait à son tour en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au Vainqueur.
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'être témoin comme après nos débats,
Je chéris sa mémoire & venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même & vous quitte un moment;
Choisissez lui, Lépide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'est-à-dire, un peu plus qu'on n'honnore la Reine.
Commandez & chacun aura soin d'obéir.

CORNELIE.

O Ciel, que de vertus vous me faites haïr!

Mort de Pompée, de Corneille.

Image de la fierté Romaine.

Syphax Roi de Numidie avoit été l'ami & l'allié des Romains ; il avoit eu l'avantage de voir dans son Palais les deux plus célébres Guerriers de l'antiquité, je veux dire, Scipion l'Africain & Annibal qui s'y rendirent pour une entrevûe ; il eut même la satisfaction de réunir à sa table ces deux hommes illustres que la gloire rendoit rivaux, & qui se virent là pour la premiere fois : mais comme il épousa dans la suite Sophonisbe, fille d'Asdrubal, il quitta le parti des Romains pour suivre celui des Carthaginois ; & il ne fut pas long-tems sans avoir lieu de s'en repentir. Les Romains le défirent dans un combat, il fut pris prisonnier & chargé de fers. C'est dans cette derniere circonstance que Corneille nous le représente amené devant Lælius Lieutenant de Scipion. Le Poëte y fait sentir dans le propos de ce Romain cet air de grandeur & de fierté dont il savoit si bien caractériser un Peuple qui étoit venu à bout de s'assujettir toutes les Puissances, & il fait connoître en même-tems toute la haine d'une ame Carthaginoise contre les Romains dans

le Portrait que Syphax fait de Sophonisbe.

LÆLIUS *parlant de Syphax.*

Détachez lui ses fers, il suffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vû tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme ancien ami.
Le fameux Scipion de qui vous futes l'hôte
Ne s'offensera point des fers que je vous ôte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah! ne rejettez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire,
Et ne reprochez point à mon cœur désolé
A force de bontés ce qu'il a violé....
Je fus l'ami de Rome & de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage;
Mais que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude...

LÆLIUS.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié;

Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte,
Vous voyez son ouvrage en ma captivité.

Sophonisbe de Corneille.

Idée de la haine des Carthaginois contre les Romains. Toute cette Scene est très-intéressante par ses situations, & le contraste des sentimens.

Sophonisbe pour n'être pas conduite à Rome avec Syphax, épousa Masinisse, mais Lælius déclara à ce dernier que les Romains ne consentiroient point à ce mariage ; que Sophonisbe étoit leur prisonniere, & qu'ils l'obligeroient à se séparer d'elle ; cependant il consentit qu'il vît Sophonisbe pour quelques momens : c'est à cette occasion qu'il parle ainsi dans la Scéne suivante.

Gardes, que sans témoin on le laisse avec elle.
Vous (*a*) pour derniers avis d'une amitié fidelle
Perdez fort peu de tems en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

MASINISSE *à Lælius dans le tems que Sophonisbe est sur le point de paroître.*

Voyez la donc, Seigneur, voyez tout son mérite.

(*a*) Masinisse.

Voyez s'il eſt aiſé qu'un Héros (*a*) . . . . . Il me
quitte ,
Et d'un premier éclat le barbare allarmé
N'oſe expoſer ſon cœur aux yeux qui m'ont
charmé ;
Il veut être inflexible & craint de ne plus l'être ;
Pour peu qu'il ſe permit de voir & de connoître.
Allons , allons , Madame , eſſayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp , venez y par vos char-
mes
Appuyer mes ſoupirs & ſecourir mes larmes ,
Et que les mêmes yeux qui m'ont fait tout oſer ,
Si j'en ſuis criminel , ſervent à m'excuſer.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos ſens dont vous n'êtes plus
maître
Vous a fait oublier, Seigneur , à me connoître.
Quoi ! j'irois mendier juſqu'au camp des Ro-
mains
La pitié de leur Chef qui m'auroit en ſes mains !
J'irois deshonnorer par un honteux hommage
Le Trône où j'ai pris place & le ſang de Car-
thage ?

(*a*) Lælius ſort.

Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ?
La vieille antipathie entre Rome & Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux & de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole.
Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez nos Citoyens,
La chose m'est égale & je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non pourvû que je l'évite ;
Mon amour voudroit plus, mais je régne sur lui
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui....
Je ne vous céle point que je serois ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie.
Mais si Rome en vous-même ose braver les Rois,
S'il faut d'autres secours, laissez les à mon choix,
J'en trouverai, Seigneur, & j'en sai qui peut-être
N'auront à redouter ni Maîtresse ni Maître...

MASINISSE.

Madame, je vous laisse aux mains de Lælius,

Vous avez pu vous-même entendre ses refus,
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre
De celles du Consul où je vais me remettre,
L'un & l'autre est Romain, & peut être en ce lieu
Ce peu que je vous dis est le dernier adieu.
Je ne vois rien de sûr que cette triste joye, (a)
Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voye,
Souffrez que je vous parle & vous puisse exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la secrette rage
Que déja dans mon cœur forme leur sombre image;
Non que je désespere, on m'aime, mais hélas!
On m'estime, on m'honnore, & l'on ne me craint pas....
Madame, au nom des Dieux rassurez mon courage,
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage.

SOPHONISBE.

Allez, Seigneur, allez, je vous aime en époux,
Et serois à mon tour aussi foible que vous.

(a) De vous voir dans le moment présent.

Elle dit ce qui ſuit hors de la préſence de Maſiniſſe.

Cependant de mon feu l'importune tendreſſe,
Auſſi bien que ma gloire en mon ſort s'intéreſſe,
Veut régner en mon cœur contre ma liberté,
Et n'oſe l'avouer de toute ſa fierté.
Quelle baſſeſſe d'ame ! ô ma gloire ! ô Carthage !
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage,
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur auſſi puiſſant que vous ?
Ce Héros a trop fait de m'avoir épouſée,
De ſa ſeule pitié s'il m'eut favoriſée,
Cette pitié peut-être en ce triſte & grand jour
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.



SUITE DU MESME SUJET.

Récit des derniers ſentimens de Sophoniſbe après avoir pris du poiſon. C'eſt encore ici le langage d'une haine implacable ; c'eſt une femme d'un courage des plus mâles, qui en ſe donnant la mort, brave ſes vainqueurs.

C'eſt un Romain qui parle.

Ma préſence n'a fait que hâter ſon (*a*) trépas . . . .
A peine elle m'a vû que d'un regard farouche
Portant je ne ſai quoi de ſa main à ſa bouche.
Parlez, m'a-t-elle dit, je ſuis en ſureté,
Je recevrai votre ordre avec tranquillité.
Surpris d'un tel diſcours je l'ai pourtant flattée,
J'ai dit qu'en grande Reine elle ſeroit traitée,
Que Scipion & vous en prendriez ſouci,
Et j'en voyois déja ſon regard adouci.
Quand d'un ſouris amer me coupant la parole,
„ Qu'aiſément, reprend-elle, une ame ſe conſole !
„ Je ſens vers cet eſpoir tout mon cœur s'échaper,
„ Mais il eſt hors d'état de ſe laiſſer tromper ;

(*a*) De Sophonisbe.

„ Et

,, Et d'un poison ami le secourable office
,, Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
,, Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
,, Chercher à son triomphe un plus rare ornement,
,, Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie
,, J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie.
,, C'est ce que méritoit leur amour conjugal,
,, Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
,, Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage,
,, Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
,, Digne sang d'un tel pere & digne de régner
,, Si la rigueur du sort eut voulu m'épargner.
A ces mots la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage,
Une morne pâleur s'empare de son front,
Son orgueil s'applaudit d'un reméde si prompt;
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

Sophonisbe de Corneille.

CHAPITRE VIII.

Des Scénes touchantes.

COmme Racine est celui des Poëtes qui s'est le plus distingué par la tendresse des sentimens, on a cru devoir donner une idée de ce célébre Tragique, comme on l'avoit annoncé, en parlant de Corneille.

Lorsque M. Racine commença à se faire connoître, le grand Corneille étoit dans sa plus haute réputation, ses Vers voloient en tous lieux. Ainsi la démarche de vouloir entrer dans la même carriere que lui & de partager la gloire de briller sur la Scéne avec un homme que l'on regardoit comme inimitable, passa pour hardie & téméraire. La prévention où étoit alors son siécle ne rebuta pas le nouveau Poëte dans les premiers essais qu'il fit de ses talens. Il comprit qu'il falloit attacher les Spectateurs par une autre voye que celle que Corneille avoit prise, & les émouvoir par d'autres ressorts.

M. Racine s'étoit appliqué dès sa jeunesse à la lecture de Sophocle & d'Euripide : par l'étude qu'il en avoit faite, il s'étoit familiarisé avec la langue de ces illustres Poëtes Grecs, & il étoit venu à bout d'en sentir toutes les beautés. Il s'étudia donc à les imiter dans la composition de ses Piéces, & à exciter dans les cœurs cette terreur & cette pitié qui sont les grands mouvemens que doit produire la Tragédie. Il donna à ses Héros un caractere différent de celui que Corneille avoit donné aux siens. Il laissa à ce dernier la gloire de faire des tableaux, fiers & magnifiques, il en voulut faire de touchans, on peut dire même de plus conformes à la vraie nature, & il y réussit. Il entra dans le cœur des hommes, il le montra par les côtés où il est accessible à la tendresse & à la compassion. Il développa en connoisseur les sentimens les plus vifs de notre ame. Ce ne furent pas les grands Rois ni les Héros qu'il s'attacha à représenter, non qu'il en fut incapable, puisqu'il les fait parler avec toute la dignité convenable lorsque leur intervention est nécessaire, témoin Mithridate, Achille, Burrhus & les autres ; mais naturellement habile à peindre tous les sujets qui sont capables de nous

attendrir, on peut dire qu'il en fit son objet capital & qu'il y employa toutes les finesses de son Art. Une jeune Princesse destinée au plus vaillant des Grecs, mais tout d'un coup prête à être sacrifiée; une mere éplorée à qui on veut ravir son fils pour le faire périr; un enfant d'un sang Royal échappé à la cruauté d'une mere dénaturée; un jeune Prince aimable opprimé par un Tyran, & autres sujets de cette sorte. Telles sont les peintures qu'il exposa aux yeux de ses Concitoyens; & comme rien n'étoit plus capable d'intéresser les hommes que de pareils sujets, non seulement il se fit écouter, il ébranla, il attendrit tous les Spectateurs de ses Piéces, & il eut la satisfaction d'arracher des larmes à ses propres envieux. En un mot, par les graces touchantes qu'il répandit sur tous ses sujets, M. Racine eut l'honneur d'entrer en partage des applaudissemens du Public avec un homme qui s'étoit emparé de tout le Théâtre, car il sentoit bien que le plus haut point de sa gloire étoit, non de l'en déposséder, mais de s'y établir à côté de lui, & de voir le monde s'accoutumer peu à peu à faire la comparaison de ses Piéces avec celles du pere du Théâtre.

M. Racine n'eſt pas allé à la vérité juſqu'aux beautés ſublimes, & ſon élévation n'a pas été du premier degré, mais il n'eſt pas tombé dans ces écarts qu'on reproche à Corneille, & dans leſquels il n'eſt plus ſemblable à lui même. Il a été beaucoup plus égal que lui; ſon ſtyle ne peut que plaire à cauſe de ſa pureté & d'une élégance charmante qui ne ſe dément jamais. Ses Piéces ſont ſémées d'une infinité de traits vifs, aimables & naturels ; elles reſpirent je ne ſai quoi de doux & de tendre qui part du cœur & y va directement. C'eſt par cet Art enchanteur qu'il trouva le moyen de plaire ſi fort à tous les cœurs faciles aux impreſſions des paſſions. De-là on peut comprendre quel nombre de perſonnes de tout ſexe gouterent avidement la lecture de ſes Piéces, & virent avec tranſport leurs repréſentations.

Les hommes ſe laiſſent toucher facilement à la vûe des paſſions fatales dont on leur met des exemples ſous les yeux, mais rien ne les émeut plus vivement que lorſque ces exemples ſont d'exactes copies des foibleſſes dont eux-mêmes ne font que trop l'expérience ; & telles ſont les Piéces de Racine. En voyant un homme illuſtre, un

Héros en un mot, dans les chaînes d'une vive passion, chérir souvent son propre esclavage, ils aiment à pleurer avec lui, ils s'attendrissent sur eux-mêmes par le spectacle de ses maux, mais ils voyent avec une secrette complaisance que le Héros n'est pas exempt des foiblesses auxquelles ils sont eux-mêmes assujettis. Comment penseroient-ils à les surmonter? Un pareil exemple les empêche d'en rougir.

Et voilà pourquoi les gens sages qui savent que tout ce qui est beau n'est pas exempt de danger, & que toutes les productions de l'esprit, quelque admirables qu'elles soient, ne conviennent pas indifféremment à tout le monde, ne craignent pas de dire, pour l'intérêt des mœurs, qu'une lecture semblable peut être dangéreuse à un certain âge, & qu'elle ne doit pas être permise aux personnes dont le cœur a encore toute son innocence. C'est un des principaux motifs, comme on l'a observé dans la Préface, qui a déterminé à faire le choix des divers morceaux de Pöësie que l'on voit dans ce Recueil.

Scénes intéressantes par la tendresse des sentimens.

Après que les Grecs eurent détruit la Ville de Troye, Andromaque, veuve d'Hector, fameux Troyen, qui avoit été tué par Achille, & dont la valeur avoit rendu leurs efforts si long-tems inutiles, échut en partage à Pyrrhus, & elle demeura sa prisonniere avec son fils Astianax. L'Histoire de ces tems héroïques nous représente Andromaque comme très-attachée à la mémoire d'Hector. Elle lui avoit élevé un magnifique Tombeau en Épire, & elle ne cessoit de parler de lui ; on dit même qu'elle cacha pendant quelque tems son fils Astianax dans ce Tombeau pour le dérober à la connoissance des Grecs, parce que les Grecs craignant qu'Hector ne revécut un jour dans cet enfant, demandoient à Pyrrhus fils d'Achille qu'il le leur livrât ; mais Pyrrhus qui aimoit passionément Andromaque s'y oppossoit de tout son pouvoir & se flattoit qu'en sauvant le fils, il pourroit fléchir la rigueur de la mere & la faire consentir à l'épouser : tantôt il employoit son amour pour l'adoucir en sa faveur, tantôt

désespéré, il faisoit semblant de vouloir livrer aux Grecs Astianax. C'est dans cette position que le célébre Racine nous représente Andromaque dans la Tragédie de ce nom.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste & d'Hector & de Troye.
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bien-tôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé?
Seigneur, quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'eſt pas encor éteinte ;
Ils redoutent ſon fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux qui ne ſçait pas encor
Que Pyrrhus eſt ſon Maître, & qu'il eſt fils
d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il eſt, tous les Grecs demandent qu'il périſſe,
Le fils d'Agamemnon vient hâter ſon ſupplice.

ANDROMAQUE

Et vous prononcerez un arrêt ſi cruel !
Eſt-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour ſon pere,
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes de ſa mere,
Il m'auroit tenu lieu d'un pere & d'un époux,
Mais il me faut tout perdre & toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes,
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes;
Mais dûssent-ils encore en repassant les eaux
Demander votre fils avec mille Vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Héléne a fait répandre,
Dûssai-je après dix ans voir mon Palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je deffendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis,

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous? & que dira la Gréce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse? ....
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non, d'un ennemi respecter la misere,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mere,
De cent Peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur,

Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azyle ;
Seigneur, voila des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? & punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, sans doute, & la Phrygie
Cent fois de votre sang a vû ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés,
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proye?
Je souffre tous les maux que j'ai fait devant Troye... ...
Mais enfin tour à tour c'est assez nous punir,
Nos ennemis communs devroient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement, que j'espere,
Je vous rends votre fils & je lui sers de pere;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens.
J'irai punir les Grecs de vos maux & des miens ;
Animé d'un regard je puis tout entreprendre,
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre.
Je puis en moins de tems que les Grecs ne l'ont pris

Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere,
Je les lui promettois tant qu'a vécu son pere.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent.
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent;
Souffrez que loin des Grecs & même loin de vous
J'aille cacher mon fils & pleurer mon époux....
Et quel époux encor! ah souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre pere immortel,
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.
Il faut vous oublier ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence

Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colere,
Le fils me répondra des mépris de sa mere;
La Gréce le demande & je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc, il n'a pour sa deffense
Que les pleurs de sa mere & que son innocence;
Et peut-être après tout en l'état où je suis
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie & ma misere,
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son pere;
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis
Nos cœurs.

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils,
Peut-être en le voyant votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colere pour guide;
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver;
Madame, en l'embrassant songez à le sauver.

Andromaque, pour sauver son fils, se voyoit forcée d'épouser Pyrrhus, mais elle

ne pouvoit s'y résoudre. Dans la Scéne suivante elle expose à sa Confidente les raisons de la répugnance qu'elle a pour ce mariage.

CEPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidelle,
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle,
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur ?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son pere (*a*) à mes yeux renversé
Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle ;
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincellans,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlans,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des Vainqueurs, songe aux cris des mourans
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.

(*a*) Priam.

Peins-toi dans ces horreurs, Andromaque éperdue;
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vûe,
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.

CEPHISE.

Votre fils mourra donc. Vous frémissez, Madame.

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame?
Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils ma seule joye & l'image d'Hector?
Ce fils que de sa flamme il me laissa pour gage.
Hélas! il me souvient le jour que son courage
Lui fit chercher Achille ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils & le prit dans ses bras:
„ Chere épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
„ J'ignore quel succès le sort garde à mes armes.
„ Je te laisse mon fils pour gage de ma foi,
„ S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi;
„ Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chere,
„ Montre au fils à quel point tu chérissois le pere.
Et je puis voir répandre un sang si précieux,
Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux!

Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, eſt-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les ſiens reproché le trépas ?
S'eſt-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne ſent pas ?
Mais cependant mon fils tu meurs ſi je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé ſur ta tête,
Je l'en puis détourner, & je l'y vais offrir.
Non tu ne mourras point, je ne le puis ſouffrir;
Allons trouver Pyrrhus; mais non, chere Céphiſe,
Va le trouver pour moi.

CEPHISE.

Que faut-il que je diſe ?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour eſt aſſez fort....
Crois-tu que dans ſon cœur il ait juré ſa mort ?
L'amour peut-il ſi loin pouſſer ſa barbarie ?

CEPHISE.

Madame, il va bien-tôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'aſſurer.

CEPHISE.

De quoi ? de votre foi ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?
O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
O mon fils ! que tes jours coutent cher à ta mere !
Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame, & que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons sur son Tombeau consulter mon époux.

Andromaque de Racine.

Autre Scene sur le même sujet.

Andromaque, après s'être long-tems consultée, se résolut enfin d'épouser Pyrrhus & lui en fit la promesse, mais elle se réserva l'exécution d'un dessein dont elle rend compte à sa Confidente dans la Scéne qui suit.

CEPHISE.

Ah ! je n'en doute point ; c'est votre époux, Madame,

C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame,
Il veut que Troye encor puisse se relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver....
Pyrrhus veut le sauver, il lui laisse sa garde,
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde;
Mais tout s'apprête au Temple & vous avez promis.....

ANDROMAQUE.

Oui je m'y trouverai; mais allons voir mon fils.

CEPHISE.

Madame, qui vous presse? il suffit que sa vûe
Désormais à vos yeux ne soit plus deffendue.
Vous lui pourrez bien-tôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
Non plus comme un Esclave élevé par son Maître;
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois.

ANDROMAQUE.

Cephise, allons le voir pour la derniere fois.

CEPHISE.

Que dites-vous ? ô Dieux !

ANDROMAQUE.

O ma chere Céphise !
Ce n'eſt point avec toi que mon cœur ſe déguiſe,
Ta foi dans mon malheur s'eſt montrée à mes yeux,
Mais j'ai cru qu'à ton tour tu me connoiſſois mieux.
Quoi donc, as-tu penſé qu'Andromaque infidele
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ?
Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le ſoin de mon repos me fit troubler le leur.
Eſt-ce là cette ardeur tant promiſe à ſa cendre ?
Mais ſon fils périſſoit, il l'a fallu deffendre.
Pyrrhus en m'épouſant s'en déclare l'appui,
Il ſuffit, je veux bien m'en repoſer ſur lui.
Je vais donc, puiſqu'il faut que je me ſacrifie ;
Aſſurer à Pyrrhus le reſte de ma vie.
Je vais en recevant ſa foi ſur les Autels
L'engager à mon fils par des nœuds immortels ;
Mais auſſi-tôt ma main à moi ſeule funeſte
D'une infidéle vie abrégera le reſte ;

Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême,
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même
J'irai seule rejoindre Hector & mes ayeux;
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre.

ANDROMAQUE.

Non, non, je te deffens, Céphise, de me suivre,
Je confie à tes soins mon unique trésor,
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus, fais lui garder sa foi,
S'il le faut, j'y consens, qu'on lui parle de moi.
Fais lui valoir l'hymen où je me suis rangée,
Dis lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentimens doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les Héros de sa race,
Autant que tu pourras conduis le sur leur trace;
Dis lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

Parle lui tous les jours des vertus de ſon pere,
Et quelquefois auſſi parle lui de ſa mere ;
Mais qu'il ne ſonge plus, Céphiſe à nous venger,
Nous lui laiſſons un Maître, il le doit ménager ;
Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte,
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte ;
Et pour ce reſte enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon ſang, ma haine & mon amour.

Andromaque de Racine.



SUITE DES SCENES TOUCHANTES.

Situation vive & tendre.

Athalie, qui eſt un des principaux Perſonnages de la Tragédie de ce nom, étoit fille d'Achab Roi d'Iſraël, & de Jezabel Princeſſe Étrangere, ennemie du culte du vrai Dieu. Elle hérita de l'impiété de ſa mere, épouſa Joram Roi de Juda, & fut d'une ambition ſi cruelle, qu'après la mort du Roi Ochoſias ſon fils, elle ſacrifia au déſir de régner tous les enfans de ce Prince. Le ſeul Joas encore au berceau, fut dérobé à la fureur de ſon ayeule. Jozabet ſa tante femme du Grand Prêtre Joïada, le tint caché pendant ſix ans dans l'enceinte du Temple. Au bout de ce terme, Joïada le montra à tous les Lévites, à qui il avoit donné des armes pour le défendre. Il fut reconnu pour être un des enfans du Roi Ochoſias : on lui mit le Diadême ſur la tête, on le ſacra Roi, & on fit ouvrir les portes du Temple : tout le Peuple ſe déclara contre Athalie, & elle fut miſe à mort. Pour achever de ſe mettre au fait de la Scéne ſuivante qui attendrira toujours tant les

Lecteurs que les Spectateurs, il n'y a qu'a se rappeller le songe d'Athalie, qui est rapporté à la page 140, & savoir qu'Athalie voulut retourner au Temple pour voir cet enfant dont l'image l'avoit si fort frappée dans son songe.

ATHALIE.

O Ciel! plus j'examine & plus je le regarde,
C'est lui ; d'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Epouse de Joad, est-ce là votre fils? (a)

JOZABET.

Qui? lui, Madame.

ATHALIE.

Lui.

JOZABET.

Je ne suis point sa mere.
Voilà mon fils. (b)

ATHALIE *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre pere?
Jeune enfant, répondez.

(a) Montrant Joas.
(b) Montrant Zacharie.

JOZABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui. . . .

ATHALIE *à Jozabet.*

Pourquoi vous pressez - vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOZABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent; son ingénuité
N'altére point encor la simple vérité.
Laissez le s'expliquer sur tout ce qui le touche

JOZABET *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

ATHALIE.

Votre pere ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATALIE.

Comment ? & depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sçait on pas au moins quel Pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce Temple est mon Pays, je n'en connois point
d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple ?

JOAS.

Une femme inconnue
Qui ne dit point son nom, & qu'on n'a point revûë.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, & d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son Autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embarrasse?

La douceur de sa voix, son enfance, sa grace
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder..... Je serois sensible à la pitié !

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible,
De vos songes menteurs l'imposture est visible;
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE *à Joas & à Jozabet.*

Vous sortez ?

JOZABET.

Vous avez entendu sa fortune;
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jous votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa Loi;
Dans son Livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette Loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint Nom blasphémé,
Qu'il est le deffenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe & punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends : mais tout ce Peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelque fois à l'Autel

Je présente au Grand Prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez pas de passe-tems plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon Palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre ;

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils ?

JOZABET.

Eh ! Madame, excusez
Un enfant. . . .

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez ſçu me plaire,
Vous n'êtes point ſans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je ſuis Reine & n'ai point d'héritier.
Laiſſez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richeſſes;
Eſſayez dès ce jour l'effet de mes promeſſes.
A ma table, par-tout, à mes côtés aſſis,
Je prétens vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taiſez?

JOAS.

Quel pere
Je quitterois! & pour.....

ATHALIE.

Hé bien!

JOAS.

Pour quelle mere?

ATHALIE *à Jozabet.*

Sa mémoire eſt fidele, & dans tout ce qu'il dit

De vous & de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse,
Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur,
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.....
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente;
J'ai voulu voir, j'ai vû.

La Scéne suivante est une préparation au couronnement de Joas. Le Grand Prêtre Joïada lui révéle enfin qu'il est fils d'Ochosias, & qu'on va le proclamer Roi, & il lui donne des avis pleins de sagesse sur les devoirs qu'impose la Royauté.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce Livre saint, ce Glaive, ce Bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son Temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vû d'exemple.

JOZABET.

JOZABET.

Tous vos doutes, mon fils, bien-tôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front :
Ah ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire,
Du Roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux Ours abandonné....

JOZABET.

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche.
Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiser la colere ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

JOZABET.

Voici (a) qui vous dira les volontés des Cieux ;

(a) Elle apperçoit le Grand Prêtre qui vient pour annoncer à Joas qu'il est Roi de Juda.

Ne craignez rien, & nous, sortons tous de ces
lieux.

JOAS *courant dans les bras du Grand Prêtre.*

Mon pere.

JOAD.

Hé bien mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit même avant tous
Des grands desseins de Dieu sur son Peuple & sur
vous.
Armez-vous d'un courage & d'une foi nouvelle,
Il est tems de montrer cette ardeur & ce zéle
Qu'au fonds de votre cœur mes soins ont culti-
vés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble & généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma
vie.

JOAD.

On vous a lû souvent l'histoire de nos Rois;
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un Roi digne du Diadême?

JOAS.

Un Roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même, (a)
Sur la richesse & l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens séveres,
Et d'injustes fardeaux n'accablent point ses freres.

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois s'il vous falloit régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David pour le Seigneur plein d'un amour fidele
Me paroît des grands Rois le plus parfait modele.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas

(a) Déutéronom. Chap. 17. Vers. 16.

L'infidele Joram, l'impie Ochosias ?

JOAS.

O mon pere !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble ! [*Joad se prosternant à ses pieds.*]
Mon pere, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon Roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas, moi ?

JOAD *se relevant.*

Vous saurez par quelle grace insigne
D'une mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déja son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage ;
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,

A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache :
Mais sous vos étendarts j'ai déja sçu ranger
Un Peuple obéissant & prompt à vous venger.
Entrez, généreux Chefs des familles sacrées,
Du Ministere saint tour à tour honorées.
Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis ;
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis......
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste Livre
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre & de mourir pour lui....

[*A Joas.*]

Et vous à cette loi, votre régle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle.

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne pas me conformer ?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.

Loin du Trône nourri de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur,
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bien-tôt ils vous diront que les plus saintes loix
Maîtresses du vil Peuple, obéissent aux Rois ;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême,
Qu'aux larmes, au travail, le Peuple est condamné,
Et d'un Sceptre de fer veut être gouverné.
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime,
Ainsi de piége en piége & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image ;
Hélas ? ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce Livre & devant ces témoins
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins,
Que sévére aux méchans & des bons le refuge,
Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour Juge ;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous futes pauvre, & comme eux orphelin.

JOAS *la main sur le Livre.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne :
Mon Dieu, punissez moi si je vous abandonne.

Cette Tragédie d'Athalie passe pour le chef-d'œuvre de Racine.

L'innocence calomniée.

Hippolyte faussement accusé auprès de son pere Thésée, d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phédre sa belle-mere, paroît devant lui & se justifie de cette accusation.

THÉSÉE.

Ah! le voici, grands Dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultere
Brille de la vertu le sacré caractere?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monftre qu'a trop long - tems épargné le tonnerre,
Refte impur des brigands dont j'ai purgé la Terre ;
Après que le tranfport d'un amour plein d'horreur,
Jufqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,
Tu m'ofes préfenter une tête ennemie,
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie ;
Et ne vas pas chercher fous un Ciel inconnu
Des Pays où mon nom ne foit point parvenu.
Fui, traitre, ne viens point braver ici ma haine ;
Et tenter un courroux que je retiens à peine.... ;

HIPPOLYTE.

D'un m'enfonge fi noir juftement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité ;
Seigneur, mais je fupprime un fecret qui vous touche,
Approuvez le refpect qui me ferme la bouche,
Et fans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie & fongez qui je fuis.

Quelques crimes toujours précédent les grands
crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vû la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encor au sortir de vos mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avanta-
ge,
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Gréce;
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur,
Le jour n'est pas plus pur que le fonds de mon
cœur;
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profa-
ne....

THÉSÉE.

Oui, c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne ;
Je vois de tes froideurs le principe odieux,
Phédre ſeule charmoit tes impudiques yeux....

Et Aricie Princeſſe du Sang Royal d'Athénes, dit ces paroles à Théſée ſur le même ſujet.

Avez-vous de ſon cœur ſi peu de connoiſſance,
Diſcernez-vous ſi mal le crime & l'innocence,
Faut-il qu'à vos yeux ſeuls un nuage odieux
Dérobe ſa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'eſt trop le livrer à des langues perfides,
Ceſſez, repentez-vous de vos vœux [a] homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïſſe aſſez pour exaucer vos vœux ;
Souvent dans ſa colere il reçoit nos victimes,
Ses préſens ſont ſouvent la peine de nos crimes ;
Prenez y garde encor, vos invincibles mains
Ont de monſtres ſans nombre affranchi les humains ;

(a) Il avoit prié Neptune de le venger de ſon fils.

Mais tout n'eſt pas détruit & vous en laiſſez vivre
Un. . . . . . Votre fils, Seigneur, me deffend de
pourſuivre ;
Inſtruite du reſpect qu'il veut vous conſerver,
Je l'affligerois trop ſi j'oſois achever.
J'imite ſa pudeur & fuis votre préſence
Pour n'être pas forcée à rompre le ſilence. . . :
Arrachons-nous d'un lieu funeſte & profané
Où la vertu reſpire un air empoiſonné.

Phédre de Racine.

Les adieux d'Iphigénie.

Image de la tendreſſe maternelle.

Les Grecs aſſemblés en Aulide, n'attendoient qu'un vent favorable pour s'embarquer & aller faire le ſiége de Troye. Agamemnon Chef des Grecs, conſulta l'Oracle, il lui fut répondu qu'il falloit ſacrifier Iphigénie pour appaiſer les Dieux & que juſques là, ils auroient toujours les vents contraires. Agamemnon ſaiſi de douleur ne pouvoit ſe réſoudre au ſacrifice de ſa fille, mais les raiſons d'Uliſſe lui firent enfin ſurmonter ſa tendreſſe. C'eſt le ſujet de la célébre Tragédie de Racine qui porte le nom d'Iphigénie. Dans le morceau ſui-

vant le Poëte exprime les sentimens & les adieux d'Iphigénie à sa mere Clytemnestre pour aller au Camp des Grecs où elle devoit être immolée. Les Gardes d'Agamemnon la viennent chercher. Clytemnestre les précéde pour les empêcher de l'emmener.

CLYTEMNESTRE.

Oui je la deffendrai contre toute l'Armée.
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée.

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous nous commandiez,
Vous nous verrez combattre & mourir à vos pieds;
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra deffendre?
Ce n'est plus un vain Peuple en desordre assemblé,
C'est d'un zéle fatal tout le Camp aveuglé.
Plus de Pitié. Calchas seul régne, seul commande,
La pitié sévere exige son offrande;

Le Roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout céde, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame, & qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zéle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux ;
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame
Que je souffre jamais.... Ah ma fille !

IPHIGÉNIE.

Ah Madame !
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre & les Dieux & les hommes.

Contre un peuple en fureur vous exposerez-
vous ?
N'allez point dans un Camp rebelle à votre
époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des Soldats peut-être indignement traînée,
Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez, laissez aux Grecs achever leur ouvrage;
Et quittez pour jamais un malheureux rivage,
Du bûcher qui m'attend trop voisin de ces lieux
La flamme de trop près viendroit frapper vos
yeux.
Sur-tout si vous m'aimez, par cet amour de
mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLYTEMNESTRE

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté.......

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point
tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos
vœux,
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres
nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere,
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mere.
D'un Peuple impatient vous entendez la voix,
Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois,
Madame, & rappellant votre vertu sublime....
Eurybate, à l'Autel conduisez la victime. (a)

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule, & je ne prétens pas.
Mais on se jette en foule au devant de mes pas.
Perfides, contentez votre foi sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame, & que voulez vous
faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissans efforts ;

(a) Elle s'échappe & s'en va.

Et rentre au trouble affreux dont à peine je fors.

On fait qu'Iphigénie ne fut point sacrifiée, & que ce n'étoit point elle que l'Oracle demandoit : c'étoit une autre Princesse, une autre Iphigénie, fille d'Héléne & de Thésée, appellée de ce nom par sa mere, & connue sous celui d'Ériphile. On peut voir le dénouement de cette Tragédie dans la narration du même Poëte ; on l'a inserée ci-devant parmi les Narrations.

Tendresse conjugale.

Rhadamiste Roi d'Arménie, voyant le trouble dans ses États, & craignant que Zénobie sa femme, fille de Mithridate, ne devint la proye de Tiridate son ennemi, la poignarda dans le transport de la jalousie qui le tourmentoit, & la jetta dans un Fleuve. Le coup ne fut pas mortel, & Zénobie fut sauvée des flots ; elle se réfugia à la Cour de Pharasmane Roi d'Ibérie & pere de Rhadamiste : là elle y passa plusieurs années cachée sous le nom d'Isménie, & dans la condition d'une Étrangere plutôt esclave que libre. Elle y fut aimée d'Arsame fils de Pharasmane, & de Pharasmane lui-même, mais

mais elle aima l'un & détesta l'autre. C'est dans ces circonstances que Rhadamiste est envoyé en qualité d'Ambassadeur de la part des Romains chez Pharasmane. Là il a occasion d'entretenir Zénobie en particulier, & ils viennent à se reconnoître.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tiran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains Maîtres de l'Univers?
En effet quel emploi pour ces Maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misere profonde.
Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix....

RHADAMISTE.

Que vois-je? ah malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes Dieux! quel objet offrez-vous à ma vûe?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur?

RHADAMISTE.

Ah ! si ma main n'eut pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je ? quels regrets ! & que vois-je à mon tour ?
Triste ressouvenir ! je frémis, je frissonne ;
Où suis-je ? & quel objet ? la force m'abandonne..
Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble & ma terreur,
Tout mon sang est glacé jusqu'au fonds de mon cœur.

RHADAMISTE.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime ;
Ma main n'as-tu commis que la moitié du crime !
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, déséspéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie.
Après tant de fureurs, est-ce vous Zénobie ?

ZÉNOBIE.

Zénobie ! ah grands Dieux ! cruel, mais cher époux !
Après tant de malheurs, Rhadamiste est-ce vous?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître ?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traitre,
Cet époux meurtrier : plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui !
O Dieux ! qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle ?
Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits !
Mais hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon pere,
Je trouve dans les fers une épouse si chere !
Dieux ! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
Quoi ! vous versez des pleurs ?

ZÉNOBIE.

Malheureuse ! & comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah cruel ! plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eut jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,

Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joye eut remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi, loin de m'accabler, grands Dieux ! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr & qui s'en justifie !
Ah ! punis moi plutôt ; ta funeste bonté
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore,
Prive moi du bonheur de te revoir encore.
Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux? (a)
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour tout veut que je périsse,
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe, mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance,
Que malgré le courroux qui te doit animer,

(a) Il se jette à ses genoux.

Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Leve-toi, c'en est trop, puisque je te pardonne ;
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme moi les climats où tu souhaites vivre ;
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sure que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie ;
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre ton devoir.

RHADAMISTE.

Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir sans que la mort d'un
pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fasse détester un époux malheureux ?

Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ?
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache m'en du moins l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste,
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie.
César [a] m'en a fait Roi, viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.....
Adieu, n'attendons pas qu'un ennemi barbare

(a) L'Empereur Néron.

Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Rhadam. & Zénob. de Crébillon.

Tendresse de frere & de sœur.

Ægiste fils de Thyeste étoit le meurtrier d'Agamemnon pere d'Oreste & d'Électre, il avoit même épousé Clytemnestre son adultere & veuve d'Agamemnon. Les amis d'Agamemnon vouloient venger sa mort. On attendoit pour l'exécution de ce dessein le retour d'Oreste qui passoit pour Tydée. Électre ne le connoissoit pas pour son frere. On lui avoit fait croire qu'il étoit mort, de peur qu'Ægiste ne le fit périr. C'est dans ces circonstances qu'Oreste dans une conversation avec Électre, ne peut plus se cacher à sa sœur qui lui parloit de la vive amitié qu'elle avoit pour ce cher frere, & il se fait connoître à elle.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame,

Tout semble désormais servir notre courroux.
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups;
Savez-vous quel Héros vient à notre deffense,
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel est-il, Seigneur ?
Que dis-je, puis-je encor méconnoître mon frere;
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ELECTRE.

Votre pere, Seigneur, & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
Peut-il abandonner une triste Princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez; Oreste a vû les sombres bords;
Et l'on ne revient point de l'Empire des morts.

ELECTRE

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreſte
Palamede avoit vû cet Empire funeſte ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit.
Mon frere eſt-il le ſeul que le deſtin pourſuit ?
Vous-même ſans eſpoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreſte comme vous peut en être échappé,
Il n'eſt point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vû dans ce Palais une marque aſſurée
Que ces lieux ont revû le petit fils d'Atrée.
Le Tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs ;
Qui les auroit verſés ? qui l'eut couvert de fleurs ?
Qui l'eut orné d'un fer ? quel autre que mon frere
L'eut oſé conſacrer aux Manes de mon pere ?
Mais quoi, vous vous troublez ? ah ! mon frere eſt ici,
Hélas ! qui mieux que vous doit en être éclairci ?
Ne me le cachez point, Oreſte vit encore.
Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreſte, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon eſprit le bannir un ſeul jour.

Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse ;
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas ! depuis le tems que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?
Esclave dans ces lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix.
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille ?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?
Une mere en fureur la hait & la poursuit
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah ! donnez moi la mort, ou me rendez Oreste,

ORESTE.

Eh bien, il vit encore, il est même en ces lieux,
Gardez-vous cependant.....

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste ! se peut-il qu'Electre te revoye ?
Montrez le moi, dussai-je en expirer de joye.
Mais hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi.
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere & mon Roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître ;

Eh comment si long-tems l'ai-je pû méconnoître ?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux,
Momens tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes
Ah, Seigneur ! que ces pleurs pour Electre ont de charmes !
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur !
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere !

ORESTE.

Ah ma sœur !
Mon amitié trahit un important mistere,
Mais hélas ! que ne peut Electre sur son frere ?

ELECTRE.

Est-ce de moi, cruel ! qu'il vous faut défier,
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joye indiscrette ;
Dissimulez des soins quoique pour moi si doux.
Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.

Palamede pour moi rempli d'un zéle extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur, la colere Céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envîrois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah! Seigneur, laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime,
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même,
Surmontez comme moi ce penchant trop flatteur
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur, & mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me posséde,
On vient, séparons-nous, mais non, c'est Palamede.

Electre de Crébillon.

Fureur jalouse.

Zaïre fille de Luzignan Prince du Sang des Rois de Jérusalem, étoit aimée d'Orosmane Soudan de cette Ville, & elle étoit sur le point de devenir sa femme, lorsque Luzignan tiré de la prison où il étoit depuis longues années, la reconnut pour être sa fille, apprit avec douleur qu'elle étoit Musulmane & lui fit promettre de se faire Chrétienne & de s'échapper du Palais du Soudan avec Nérestan son frere pour passer en France. C'est dans ces circonstances que le Soudan ayant déclaré à Zaïre que le moment étoit venu où il vouloit l'épouser, elle ne lui répond que par ses larmes, & le prie de lui donner du tems, ce qui jette le Soudan homme fier & colere, dans une vive crainte que Zaïre n'aime Nérestan, ce Chrétien que le Soudan ignoroit être son frere. C'est le sujet de la Scéne suivante dans laquelle Orosmane rend compte à son Confident du trouble qui l'agitoit.

OROSMANE.

Corasmin quel est donc ce changement extrême,

Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous accusez peut-être un cœur où vous regnez ,
Vous causez ces soupirs & vous vous en plaignez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs , ce trouble , cette fuite ,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
Si c'étoit ce François. . . . Quel soupçon ! quelle horreur .
Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! je repoussois ma juste défiance ,
Un barbare , un Esclave auroit cette insolence ?
Cher ami , je verrois un cœur comme le mien
Réduit à redouter un Esclave Chrétien ?
Mais parle , tu pouvois observer son visage ,
Tu pouvois de ses yeux entendre le langage :
Ne me déguise rien , mes feux sont-ils trahis ?
Apprens moi mon malheur.... Tu tremble.... Tu frémis. . . .
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout je n'ai rien observé
Qui doive....

OROSMANE.

A cet affront je serois réservé ?
Non, si Zaïre, ami, m'avoit fait cette offense,
Elle eut avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de mon cœur agité,
Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté ?
Ecoute ; garde-toi de soupçonner Zaïre ;
Mais, dis-tu, ce François gémit, pleure, soupire.
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un Esclave infidele ?
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis malgré nos Lois
Qu'il jouit de sa vûe une seconde fois ?
Qu'il revint en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revint ? lui, ce traître ?

Et qu'aux yeux de Zaïre il osât reparoître ?
Oui, je le lui rendrois, mais mourant, mais puni;
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi;
Déchiré devant elle, & ma main dégoûtante
Confondroit dans son sang le sang de son amante.
Excuse les transports de ce cœur offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connois mes fureurs, & je crains ma foiblesse,
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire,
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Corasmin, que ces murs soient fermés pour jamais;
Fais veiller la terreur aux portes du Palais.
Que tout subisse ici le frein de l'esclavage,
Des loix de l'Orient suivons l'austere usage.
On peut sans s'avilir, abaissant sa fierté,
Jetter sur son Esclave un regard de bonté;

Mais il eſt trop honteux de craindre une maî-
treſſe,
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette foi-
bleſſe.
Ce ſexe dangereux qui veut tout aſſervir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

Zaïre de Voltaire.



CHAPITRE IX.

Du Genre Tempéré.

LE Genre tempéré tient le milieu entre le ſimple & le ſublime. Il eſt ſuſceptible de fleurs & d'ornemens. Ces ornemens ſont certains tours qui contribuent à rendre le diſcours plus agréable. Or de même que le Genre ſublime peut être comparé à ces édifices magnifiques, dont l'Architecture eſt d'un deſſein grand & majeſtueux, & qui ſont conſacrés au culte Divin, ou deſtinés pour être la demeure des Rois, on peut dire auſſi que le Genre tempéré doit être comparé aux bâtimens qui ſont habités par les particuliers, mais où l'art, l'élégance, la richeſſe même brillent de toutes parts, & qui ont quelque choſe de fin & d'un goût exquis. Dans le Genre dont il s'agit, la beauté de l'imagination régne ordinairement, les penſées en ſont nobles & délicates, les images en ſont gracieuſes & brillantes ſans Phœbus ni clinquant, & les expreſſions élégantes & choi-

ſies. Mais lorſque ce Genre eſt employé dans la Poëſie, on peut dire que l'harmonie en rehauſſe le prix, & qu'elle en augmente le charme par cet heureux mêlange d'expreſſions ſonores & mélodieuſes, dont l'aſſortiment fait une impreſſion très-agréable ſur l'oreille.

On l'employe ordinairement dans tous les ſujets qui ne ſont point du reſſort du ſublime ni du haut dramatique, & qui ſont capables d'amuſer agréablement les hommes. C'eſt dans ce Genre que l'on traite les Églogues, les Satires, les Épitres, les deſcriptions champêtres, les relations familieres, tels que ſont les contes, les faits particuliers qui ne tiennent à rien d'héroïque ni de merveilleux. Enfin c'eſt le Genre avec lequel on dépeint tout ce qu'il y a de riant & de gracieux dans la nature; on s'en ſert même pour critiquer ingénieuſement les mœurs & les ouvrages, en un mot pour toutes les productions de l'eſprit qui contribuent à l'amuſement de la ſociété.



Critique badine du Monde.

Dans cette Piéce, un Poëte sollicité par un ami, de quitter la solitude & de venir dans le monde y faire connoître ses talens, vante le bonheur du loisir littéraire dont il jouit, & prend de là occasion de faire une critique fine & ingénieuse des divers désagrémens que l'on a à essuyer dans le monde & de tout ce qui peut choquer un homme de gout.

Heureux qui dans la paix secrette
D'une libre & belle retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle Déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu ! ... :
Là dans la liberté suprême
Semant de fleurs tous les instans,
Dans l'empire de l'hyver même
On trouve les jours du Printems.
Calme heureux, loisir solitaire !
Quel lieu n'a point de quoi plaire
Lorsqu'on y trouve le bonheur,
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,

Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuſes
Où d'inſipides précieuſes,
Où de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens.
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de Dactyles,
Coëfés de phraſes imbéciles,
Et de claſſiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaiſſe
Des pédans de Rome & de Gréce,
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite ſentence
Sur la rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un aveugle en a des couleurs.
Loin de la gravité Chinoiſe
De ce vieux Druyde empeſé,
Qui ſous un air ſimmétriſé
Parle à trois tems, rit à la toiſe,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité.
Loin de tous ces faux Cénobites,

Qui voués encor tous entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errans de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites
Et le dégout de leurs moûtiers.
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe,
Qui pour avoir glapi par fois
Quelque Epithalame à la glace,
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaze & de Cupidon;
Et de telles fadeurs ſynonimes,
Ignorant que ce vieux jargon
Relégué dans l'ombre des Claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton;
Et qu'enfin de la foule obſcure
Qui rampe au marais d'Hélicon
Pour ſauver ſes Vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'interprête de la nature
Et le peintre de la raiſon....
Jugez ſi toute ſolitude

Qui nous ſauve de tous ces bruits,
N'eſt point l'azyle & le pourpris
De l'entiere béatitude
Que dis-je, eſt-on ſeul après tout,
Lorſque touché de plaiſirs ſages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût?
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre ſage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des amours.
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accens;
Horace l'ami du bon ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens....
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces Morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence
De l'oubli même des humains....
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me coute point un deſir....
De la ſublime Poëſie

Profanant la noble harmonie,
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans
Où livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens?
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor pour long-tèms,
Quand j'aurai passé mon Printems,
Pourrai-je vivre encore avec elle?
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douairieres,
Ces meres séptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes
Et meurent au bruit des sifflets.

Gresset.

Descriptions champêtres.

Le Poëte dans les Vers suivans fait la description d'une maison de campagne où il alloit passer quelque tems tous les ans, &

& de là il prend occasion de vanter le bonheur d'une vie retirée, où l'on est à l'abri du tumulte des Villes.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la Ville;
Et contre eux la Campagne est mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau.
C'est un petit village ou plutôt un hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manieres;
D'une riviere seule y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un Amphithéâtre;
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc qui céde & se coupe aisément
Chacun fait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se présente au dehors des murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la deffend des outrages du Nord.
C'est là cher Lamoignon, que mon esprit tranquile

Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs ;
J'achette à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main errant dans les prairies ;
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un Vers que je construi ;
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelque fois aux appas d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là sans s'assujettir aux dogmes de Broussain ,
Tout ce qu'on boit est bon , tout ce qu'on mange est sain ,
La maison le fournit , la Fermiere l'ordonne ,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux ,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde ,
Et connu de vous seuls , oublier tout le monde !

Boileau , Ep. 6.

Eloge d'une vie retirée.

Le célébre la Fontaine dans le morceau suivant fait l'éloge de la solitude ou d'une vie retirée après laquelle il soupire.

Je voudrois inspirer l'amour de la retraite,
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel qui naissent sous les pas,
Solitude où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde & du bruit gouter l'ombre & le fraix?
O (*a*) qui m'arrêtera sous vos sombres azyles?
Quand pourront les neuf Sœurs loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier & m'apprendre des Cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets?

(*a*) Imitation d'un endroit de Virgile au 2. Livre des Géorgiques.

Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie ;
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris,
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond & moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins & mourrai sans remords.

Fables de la Fontaine.

Éloge de la Touraine & des Pays que la Loire arrose. C'est le même Poëte qui en racontant un de ses voyages, s'exprime de la maniere suivante :

Vous croyez bien qu'étant sur ses (a) rivages ;
Nos gens & moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vûe.
J'y rencontrai de si charmans appas,
Que j'en ai l'ame encor toute émue.
Côteaux rians y sont des deux côtés,
Côteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limosin, mais côteaux enchantés ;

(a) De la Loire.

Belles maisons, beaux parcs & bien plantés,
Prés verdoyans dont ce Pays abonde,
Vignes & bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde:
Mais le plus bel objet c'est la Loire sans doute;
On la voit rarement s'écarter de sa route,
Elle a peu de replis dans son cours mesuré,
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré;
    C'est la fille d'Amphitrite,
    C'est elle dont le mérite,
    Le nom, la gloire & les bords
    Sont dignes de ces Provinces,
    Qu'entre tous leurs plus grands trésors
    Ont toujours placé nos Princes.
    Elle répand son cristal
    Avec magnificence,
    Et le jardin de la France
    Méritois un tel canal.

La Font. Oeuv. Posthum.

Eloge de l'Italie, considérée comme le séjour où reposent les cendres des Auteurs illustres de la docte antiquité.

Le Poëte adresse la parole à un Seigneur qui avoit été nommé Ambassadeur pour Rome, & qui devoit bien-tôt partir.

Vous chérirez cette contrée
Et les précieux monumens
Où leur (*a*) mémoire consacrée
Survit à la fuite des tems.

Vous aimerez ces doux azyles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des Poëtiques réveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez les traces,
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz, ici les Graces
De Glycere inspiroient l'amant. (*b*)

Là du Luth du galant Catulle
Lesbie animoit les doux sons,
Ici Properce, ici Tibulle
Soupiroient de tendres chansons.

(*a*) Des Auteurs Latins les plus illustres.
(*b*) Horace.

❦

Aux tombeaux de ces morts célébres
Venus répand encor des pleurs,
L'amour ſur leurs urnes funébres
Attend encor leurs ſucceſſeurs.

❦

Il garde leurs Lyres muettes
Qu'aucun mortel n'oſe toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne ſait plus emboucher.

❦

Muſes, amours, ceſſez vos larmes,
Bien-tôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Diſciples regrettés.

❦

Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Nom immortel, ſacré ſéjour,
Sur votre rive fortunée
Appollon rámene ſa Cour.

Greſſet.

Peintures riantes.

Dans le morceau ſuivant, le Poëte à l'occaſion du retour du Printems, ſoupire après le ſéjour champêtre où il a déja été,

& qu'il compte bien-tôt revoir. Il s'en forme par avance une idée charmante, & dans un enthousiasme Poëtique il en fait une peinture des plus riantes.

Porté par les songes légers,
Je vois la nouvelle parure
Dont s'embellissent vos [a) vergers.
Elève ici de la nature,
L'art lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés.
Ma Muse par vous attendrie,
D'une charmante réverie
Subit déjà l'aimable loi.
Les bois, les vallons, les montagnes;
Toute la scéne des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,

(a) Il parle à un ami qui étoit le Maître de cette maison de campagne.

Un

Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les zéphirs ne ſont que du bruit.
Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout penſe, tout vit.
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un berger.
Ces fougeres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours
Ce ſont des belles transformées,
Ces papillons ſont des amours. ....
Le plaiſir avec chaque aurore
Loin du tumulte qu'il abhorre
Renaît ſur ces vallons chéris.
Des guirlandes de la jeuneſſe
Les ris couronnent la ſageſſe,
La ſageſſe enchaîne les ris;
Et pour mieux varier ſans ceſſe,
L'uniformité du loiſir,
Un goût guidé par la fineſſe
Vient unir les arts au plaiſir.
Que l'inſipide ſimétrie
Régle la Ville qu'elle ennuye,
Que les tems y ſoyent concertés,
Et les plaiſirs même comptés.

La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie,
Ne font point les Dieux des hameaux:
Au poids de la trifte Satire
On n'y pefe point tous les mots,
Et fi l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos,
Tout y fait des plaifirs nouveaux.
Oui, chez les Bergers, fous ces hêtres
J'ai vû dans la frugalité
Les dépofitaires, les maîtres
De la douce félicité.
J'ai vû dans les fêtes champêtres,
J'ai vû la pure volupté
Defcendre ici fur les cabanes,
Y répandre un air de gayté
Que n'ont point les plaifirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté refpectable
Et des amours de leurs ayeux.
O toi, qui depuis la durée
De trente luftres révolus,
Couvres de ton ombre facrée
Leurs danfes, leurs jeux ingénus,

Sur ces bords depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les cœurs ?
Et la félicité premiere
Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs.
Laisse les tristes avantages
D'orner des Palais somptueux
Au chêne, au cédre fastueux.
Les lambris couvrent les faux sages;
Les rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la nature
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté
Pénétre au sein de la nature.
Hélas ! par une loi trop dure
Le plaisir vole, le tems fuit
Poussé par l'éternelle nuit.
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles
Revendiquant leurs tristes droits,
Nous feront quitter cet azyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour dix mois
Dans l'affreux cahos de la Ville;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras.

Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous irons prendre les leçons
De la vertu toujours unie
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût,
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout.

Gresset.

ELOGE POETIQUE DU PRINTEMS.

C'est ici un homme, qui revenu d'une maladie mortelle, goûte la douce satisfaction de se voir parfaitement rétabli, & soupire après le tems qu'il doit aller à la campagne.

Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquille santé,
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte & d'améres douleurs
A la précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,

Je vais sacrifier dans ton Temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui,
Tout nous appelle aux champs, le printems va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse & du plaisir,
Avec quel goût vais-je cueillir
La premiere épine fleurie?
Et de Philomele (a) attendrie
Recevoir le premier soupir?
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame long-tems assoupie
Va de nouveau s'épanouir,
Et sans pénible rêverie
Voltiger avec le zéphire.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux....
O jours de convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.

(a) Du Rossignol.

Quel ſeu ! tous les plaiſirs ont volé dans mon
ame,
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau,
Tout m'intéreſſe, tout m'enflamme,
Pour moi l'Univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence,
A l'heureuſe convaleſcence,
Pour de nouveaux plaiſirs, donne de nouveaux
ſens;
A ſes regards impatiens,
Le cahos fuit, tout naît, la lumiere commence;
Tout brille des feux du printems.
Les plus ſimples objets, le chant d'une Fauvette;
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalence,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouſſe dans l'habitude,
Par les plaiſirs un cœur uſé,
Las de leur multitude
Ne peut ſe ſentir flatté.

Greſſet.

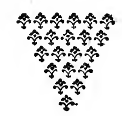
Les Vers ſuivans ſont à peu près ſur le

même sujet que les précédens. On y invite une personne de venir à la campagne, & on fait une description de la vie gracieuse qu'une compagnie d'honnêtes gens y menent.

Si vous veniez ici, nous ferions notre étude
De bannir vos soucis, d'instruire leur procès;
Votre tranquille sœur de votre inquiétude
Pourroit par son exemple adoucir les accès.
Sa belle ame en tout tems à soi-même semblable,
Fait fleurir dans sa Cour repos & liberté;
Et la riche Amalthée y répand sur sa table
L'abondance & l'éclat, l'ordre & la propreté.
Dans ces longs promenoirs qu'un si bel art varie,
Errans à l'avanture, exemts de passions,
Nous faisons succéder l'aimable rêverie
Aux douceurs que fournit la conversation.
On ne connoit ici ni régle ni contrainte,
Ainsi que des momens nous y passons les jours,
Et si nous y formons quelque legere plainte,
C'est que pour nos plaisirs les soleils sont trop courts.
Lorsque le blond Phœbus dans la mer d'Hesperie
Se plonge dans les flots où sa clarté périt,
En cercle autour du feu, la fine raillerie
Epanouit le cœur & réveille l'esprit.

Tantôt ſur le bas ſtile & volant terre à terre,
A parer auſſi prompts comme on l'eſt à porter,
Nous faiſons l'un à l'autre une galante guerre
Où chacun s'étudie à ſe déconcerter.
Epuiſés d'entretiens, une guerre nouvelle
Les cartes à la main nous rend tous ennemis,
Sur le moindre incident nous entrons en querelle,
Et le jeu terminé nous demeurons amis.
Fatigués de plaiſirs plus qu'aſſouvis encore,
Nous livrons au ſommeil nos yeux appeſantis,
On dort dans de beaux lits au-delà de l'aurore,
Où les ſonges qu'on fait ſont des ſonges d'Atys.
Venez donc profiter du doux air qu'on reſpire
Dans ce Palais charmant des Graces ennobli,
Où par mille agrémens que je ne puis décrire,
Nous paſſons ſans mourir le conſolant oubli.

Pavillon, Oeuv. diverſes.



CHAPITRE X.

Des Narrations dans le Genre familier.

LEs Fables en feront les exemples ; mais avant de les rapporter, il paroît convenable pour l'instruction des jeunes gens de donner une idée de ce Genre de Poësie, & de mettre en même tems sous les yeux les observations des Maîtres de l'Art sur cette matiere.

La Fable ou l'Apologue est une instruction (*a*) déguisée sous l'Allégorie d'une action : c'est comme un Poëme Épique en racourci, qui ne le céde au grand que par l'étendue. Elle est composée de deux parties (*b*), dont on peut appeller l'une le corps & l'autre l'ame. Le corps est la Fable & l'ame la mortalité

Mais quoique la Fable soit une instruction, elle n'en plaît pas moins. Il est aisé d'en sentir la raison ; c'est premierement parce que l'amour propre est ménagé dans ces sortes de leçons. Les hommes n'ai-

(*a*) La Motte.
(*b*) La Fontaine.

ment point les préceptes directs ; ils sont trop fiers pour s'accommoder de ces Philosophes, qui semblent commander ce qu'ils enseignent ; ils veulent qu'on les instruise humblement, & ils ne se corrigeroient pas s'ils croyoient que se corriger fut obéir. Ces sortes d'instructions plaisent encore parce que l'esprit est exercé par l'Allégorie, il aime à voir plusieurs choses à la fois, à en distinguer les rapports, & il se complait dans cette pénétration qui l'amuse.

Les qualités essentielles d'une Fable peuvent se réduire aux suivantes.

1°. Une Fable doit être le simbole d'une vérité ; c'est-là son essence ; car la Fable est une Philosophie déguisée, qui ne badine que pour instruire, & qui instruit d'autant mieux qu'elle amuse.

2°. La vérité qu'on veut apprendre doit être cachée sous une Allégorie. En effet l'Allégorie est le langage qui plaît le plus aux hommes ; c'est elle qui a l'avantage de nous faire entendre une chose dans le tems qu'elle nous en présente une autre, & par le moyen de cette espéce de supercherie elle donne à notre esprit un exercice doux qui le réjouit & qui lui fait faire un usage de ses forces tel qu'il le souhaite.

3°. L'image dont on se sert pour envelopper cette vérité, doit être juste & naturelle. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit qui ne sauroit souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare ni qu'on le trompe. Ainsi cette image doit être conforme aux idées que les hommes en général ont des choses.

4°. Le récit qui forme le corps de la Fable doit être animé par tout ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux ; & pour y réussir, il faut savoir attacher agréablement l'esprit aux plus petits objets, savoir appliquer de grandes comparaisons aux plus petites choses, ménager de petites descriptions qui jettent du gracieux dans la narration, semer de tems en tems quelques réflexions courtes & rapides comme des traits vifs qui frappent l'esprit, peindre le sentiment avec la naïveté qui le caractérise, en un mot imiter la nature. De cet ensemble naît cette gayeté qui est si nécessaire à une Fable, & qui produit un effet admirable. Cet air lui est si nécessaire (*a*), qu'elle ne sauroit s'en passer; c'est son lustre, c'est la fleur de sa beauté, mais ce n'est pas une gayeté folle & vive qui excite le rire.

(*a*) Remi de Saint Maur.

Celle qui convient à la Fable eſt plus douce & plus délicate, elle ne va qu'à l'eſprit, elle l'anime, le rend attentif par le plaiſir qu'elle lui donne. C'eſt un certain charme; un certain air aimable & facile dont on peut égayer les ſujets les plus ſérieux.

5°. La Fable doit être revêtue d'un ſtile familier, parce qu'il n'y a que du ſtile ſimple & familier que puiſſe ſortir cette gayeté qui doit régner dans une Fable; lui ſeul peut faire éclore ces graces naïves qui enchantent, lui ſeul peut animer un recit, donner du feu à un Dialogue, & lui conſerver ce beau naturel qui nous ravit ſi fort: on doit même remarquer que ce ſtile eſt plus propre à l'inſinuation que le ſtile ſoutenu. Ce dernier eſt le langage de la méditation & de l'étude; l'autre eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un, & on ne ſonge pas à ſe deffendre de l'autre. Mais ce ſtile familier ne laiſſe pas d'avoir ſon élégance; l'air aiſé le caractériſe quoiqu'il ſoit ſouvent plus difficile à trouver que le ſtile ſoutenu.

Voilà en général le ton que demande la Fable; & c'eſt le talent que M. de la Fontaine (*a*) poſſéda au ſuprême degré. Il ſa-

(*a*) Eloge de M. de la Fontaine par divers Ecrivains de nos jours.

voit jetter de la gayeté & répandre des graces dans les sujets qui en paroissent le moins susceptibles. Il pouvoit parler de tout ce qu'il vouloit ; il savoit relever les idées magnifiques, élever les basses, animer les froides & faire aller avec grace les unes avec les autres. Il sçut en un mot rassembler toutes les beautés dans son stile. On y sent à chaque ligne ce que le riant a de plus gai, ce que le gracieux a de plus attirant. Il rend le familier élégant & nouveau par l'usage qu'il en sçait faire, & il joint à toute la liberté du naturel le piquant de la naïveté. Jamais homme n'écrivit avec plus de grace, plus de douceur, plus de finesse, plus de facilité. C'est véritablement le Poëte de la nature. On ne sent nulle part le travail ni la gêne, on diroit que ses Fables sont tombées de sa plume, il a surpassé l'ingénieux inventeur (*a*) de l'Apologue & son admirable copiste (*b*). Il a attrapé le point de perfection dans ce Genre, & ceux qui ont essayé de courir la même carriere sont restés bien loin derriere lui.

Mais quoique la Fontaine soit regardé comme un Auteur inimitable, il y a eu des hommes célébres qui ont travaillé dans

[*a*] Esope.
[*b*] Phédre.

le même Genre que lui, & quoiqu'ils n'ayent point atteint la perfection où il est arrivé, on peut dire qu'il y a des Fables qui sont sorties de leur plume, mais en petit nombre, que la Fontaine n'auroit pas désavoué. » Il y a (a) encore des places honorables » au-dessous de la sienne, & on peut être » souffert auprès de lui quoiqu'on ne soit pas » aussi bon que lui. » A vouloir même s'arrêter au seul Genre de la narration dans le stile familier & badin, on peut dire qu'il a paru plusieurs Piéces [b] depuis quelques années qui sont comparables à tout ce que la Fontaine a fait de mieux, selon le propre jugement d'ûn des plus grands Poëtes [c] de nos jours.

(a) La Motte.

[b] Vert vert, la Chartreuse, le Lutrin, Epitres diverses, &c. On en a rapporté ci-dessus quelque morceau choisi.

[c] Rousseau.



FABLES CHOISIES,

Pour servir d'exemple dans le Genre Familier.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la Terre.
La peste, (puisqu'il faut l'appeller par son nom,)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils n'en mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie,
Nuls mets n'excitoient leur envie.
Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye,
Les Tourterelles se fuyoient,
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le Lion tint conseil & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du Céleste courroux;

Peut-être obtiendra-t-il la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi satisfaisant mes appetits gloutons,
J'ai dévoré force moutons ;
Que m'avoient ils fait ? nulle offense :
Même il m'est arrivé quelque fois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc s'il le faut, mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi,
Vos scrupules font voir trop de délicatesse,
Eh bien, manger Moutons, canaille, sotte espéce,
Est-ce un péché ? Non, non ; vous leur fites, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir :
On

On n'osa trop approfondir
Du Tigre ni de l'Ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
Au dire de chacun étoient de petits Saints.
L'Ane vint à son tour, & dit : j'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense
Quelque Diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le Baudet.
Un Loup quelque peu Clerc prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit Animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait, on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant, leurs querelles cesserent,
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve,
Non, dit l'Aigle : tant-pis, reprit le triste Oiseau,
Je crains en ce cas pour leur peau,
C'est hazard si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi, Rois & Dieux mettent, quoiqu'on leur die,
Tout en même Cathégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit : mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier ; retenez là si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture,
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle apperçut d'avanture
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure,
Je ne sai pas lequel des deux,
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste ; une voix de Mégere.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami,
Croquons les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers Nourrissons : Hélas ! pour toute chose
Il se plaint, & les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune Loi,
Qui veut qu'on trouve son semblable.
Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait ?

La Fontaine.

L'Ours & l'amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le ſort dans un bois ſolitaire,
Nouveau Bellerophon, vivoit ſeul & caché;
Il fut devenu fou, la raiſon d'ordinaire
N'habite pas long-tems chez les gens ſéqueſtrés.
Il eſt bon de parler & meilleur de ſe taire,
Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont outrés:
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part:
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore;
Ces deux emplois ſont beaux, mais je voudrois parmi
Quelque doux & diſcret ami.
Les jardins parlent peu, ſi ce n'eſt dans mon livre;
De façon que laſſé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin.

Va chercher compagnie & se met en campagne.
L'Ours porté du même dessein,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux par un cas surprenant
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur, mais comment esquiver, & que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux. Il sçut donc dissimuler sa peur.
L'Ours très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis, si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas ;
J'ai des fruits, j'ai du lait ; ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte, & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble.
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.
Comme l'Ours un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vacquer à son ouvrage.

L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier ;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur, écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appellé.
Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eût beau la chasser ;
Je t'attraperai bien, dit-il, & voici comme ;
Aussi-tôt fait que dit ; le fidelle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon Archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudroit un sage ennemi.

La Fontaine.

La Tortue & les deux Canards.

Une Tortue étoit à la tête légere,
Qui lasse de son trou voulut voir le Pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la commere

Communiqua ce beau deſſein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la ſatisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique ;
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint Peuple, & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guére
De voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortue écouta la propoſition.
Marché fait, les Oiſeaux forgent une machine
Pour tranſporter la pélerine ;
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton ;
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher priſe ;
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guiſe
L'animal lent & ſa maiſon
Juſtement au milieu de l'un & l'autre oiſon.
Miracle, crioit-on, venez voir dans les nues
Paſſer la Reine des Tortues
La Reine ? vraiment oui, je la ſuis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux fait
De paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe,

Va saluer son Excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation ;
Mais pas un mot ; l'attention
Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son Trône suprême ;
Toute sa Cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le Singe, avec un front sévere.
L'Eléphant repartit : Quoi, vous ne savez pas
Que le Rhinocéros me dispute le pas ?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocere ?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guére
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'Eléphant honteux & surpris,
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout, & quant à votre affaire
On n'en dit rien encor dans le Conseil des Dieux,
Les petits & les Grands sont égaux à leurs yeux.

La Fontaine.

Le Perroquet.

Un homme ayant perdu sa femme
Voulut avoir un Perroquet ;
Se console qui peut. Plein de la bonne Dame,
Il crut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'Oiselier ; le Marchand de ramages,
Bien assorti de chants & de plumages,
Lui fait voir Rossignols, Serins & Sansonnets,
Sur-tout nombre de Perroquets.
Le moindre d'entr'eux est habile,
Crie, à la cave & dit son mot,
L'un fait tous les cris de la Ville,
L'autre veut déjeuner, veut qu'on fouette Margot.
Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix & tout bas se demande,
Lequel vaudra le mieux ; il en apperçoit un
Qui révoit seul tapi sous une table ;
Et toi, dit-il, Monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot, crains-tu d'être importun ?
Je n'en pense pas moins, répond en sage bête
Le Perroquet. Peste la bonne tête !
Dit l'acheteur. Ca, qu'en voulez-vous? Tant
Le voilà ; je suis trop content.

Il croit que son Oiseau va lui dire merveille,
Mais tout un mois, malgré ses leçons & ses soins,
L'Oiseau ne lui frappe l'oreille
Que de son ennuyeux, je n'en pense pas moins.
Que maudite soit la pécore,
Dit le Maître, tu n'es qu'un sot,
Et moi cent fois plus sot encore
De t'avoir jugé sur un mot.

La Motte.

La Pie.

Un Traitant avoit un Commis,
Le Commis un Valet, le Valet une Pie;
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre l'animal étoit la moins harpie.
Le Financier en chef voloit le Souverain.
Le Commis en second voloit l'Homme d'affaire,
Le Valet grapilloit, il eut voulu mieux faire,
Et des gains du Valet Margot faisoit sa main.
C'est ainsi que toute la vie
N'est qu'un cercle de volerie.
Le Valet donc à son petit magot
Trouvoit toujours quelque mécompte.
Qu'est-ce, dit-il, quel est le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.

A tout hazard il vous l'épie,
Et la prend bien-tôt sur le fait.
Il voit notre galante Pie,
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son bec sa piéce de monnoye,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proye.
C'étoit là que Margot avoit son coffre fort,
Amassant sans jouir, bien d'autres ont ce tort.
Oh ça, dit le Valet, en surprenant sa belle,
Je te tiens donc & mon argent aussi;
Voyez la gentille femelle,
J'en suis d'avis, on volera pour elle,
Elle en auroit le gain, j'en aurois le souci.
Il prononce à ces mots la sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux;
Grace, lui cria-t-elle, un peu plus d'indulgence;
Au fonds je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous;
Ou par justice ou par clémence,
Donnez moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous:
Ce caquet étoit raisonnable.
Mais le Valet inexorable
Lui coupe la parole & lui tord le gosier:
Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.

La Motte.

Le Fromage.

Deux Chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entr'eux pour le partage;
Qui le fera? nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise & peu de conscience,
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'Audience
Dame Justice entr'eux vuide le démêlé.
Un Singe Maître Clerc du Bailli du Village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage.
Par-devant Dom Bertrand le fromage est porté;
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins, puis cherchant l'équilibre;
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspect, & vive l'équité.
C'a, celle-ci déjà me paroît trop pesante.
Il en mange un morceau; l'autre pese à son tour:
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légere pente.
Bon, nous voilà contens, donnez, disent les Chats,

Si vous êtes contens, Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand, race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas.
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent,
Par équité toujours donne son coup de dent.
De scrupule en scrupule avançoit le fromage.
Nos plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand, soyez hors de procès.
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice;
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix & rendez grace aux Dieux,
Le Bailli n'eut pas jugé mieux.

La Motte



CHAPITRE XI.

Pensées ou Réflexions ingénieuses, & Maximes utiles sur divers sujets, rangées par ordre alphabétique.

SUR LES AMIS.

OU'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

La Fontaine.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose ;
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Ibid.

Amitié fraîche a ce défaut,
Qu'elle jase plus qu'il ne faut.

La Motte.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent.
Qu'à jamais les Dieux m'en préservent :
La haine veille & l'amitié s'endort.

Ibid.

Sur l'amour propre.

L'amour propre est la source en nous de tous les
autres,
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres.
Lui seul allume, éteint ou change nos désirs,
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Corn. Tit. & Béren.

Les égards nous sont dûs à tous tant que nous
sommes,
Et tout amour propre a ses droits :
Il faut ménager tous les hommes,
En fait d'orgueil tous les hommes sont Rois.
La Motte.

Sur l'utilité de l'Apologue ou des Fables morales.

L'Apologue est un don qui vient des Immortels
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels :
Nous devons tous tant que nous sommes
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme, il rend l'ame atten-
tive,

Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des recits
Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.

La Fontaine.

Sur l'avarice.

De tous les vices des humains
Le plus moqué c'est l'avarice,
C'est aussi le plus fou, bernez le, c'est justice;
Quant à moi j'y donne les mains.
Qu'en dirons-nous? ou plutôt que n'en direz-vous
pas?
Peignez l'Avare en sa folle disette,
De Belzébuth infâme Anachorette,
Qui fait vœu sur son or de renoncer à tout;
Qui se traite lui-même à sa table maudite,
Comme un effronté parasite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût;
Quand le vice est opiniâtre,
La Satire doit l'être aussi.
Allez le bafouer de Théâtre en Théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réussi.

La Motte.

SUR LES BIENS.

Qu'une mesure convenable de biens est nécessaire à l'homme.

Je sai quel est le prix d'une honnête abondance,
Que suit la joye & l'innocence,
Et qu'un Philosophe étayé.
D'un peu de richesse & d'aisance,
Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un Sage à pied,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,
Qui sacrifiant tout, honneur, joye, amitié
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui même sacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouissance.

Rousseau.

Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps sain, un esprit joyeux,
Et quelque prose mélangée
De Vers badins ou sérieux

Me font trouver l'Apogée
De la félicité des Dieux.

Ibid.

SUR LE VRAI BONHEUR.

Qu'il consiste dans la mediocrité & dans une vie hors des embarras & du brillant du monde.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile,
Des soucis dévorans, c'est l'éternel azile;
Véritable Vautour que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le Sage y vit en paix & méprise le reste,
Content de ces douceurs, errant parmi les bois
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

La Fontaine.

Même vérité.

Qu'heureux est le Mortel qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir;
Il n'a point à souffrir d'affront ni d'injustices,
Et du Peuple inconstant il brave les caprices.

Boileau.

COLERE.

Qu'il y a de gloire d'être Maître de sa colere.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un Peuple ou deux? Tibere eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler & jusques son Maître;
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre & reprimer les flots
De son orgueil; c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, & voilà mon Héros.

Epigrame de Rousseau.

Sur la Cour des Rois.

Je définis la Cour, un pays où les gens
Triftes, gais, prêts à tout, indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent
l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple Caméléon, Peuple Singe du Maître;
On diroit qu'un efprit anime mille corps.

La Fontaine.

Eft-il des droits facrés fi l'on veut qu'il (a) périffe;
Aura-t-il des amis? quel nom dans ce féjour?
La fincere amitié n'habite point la Cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un
Maître;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un
traître.
Eût-il gagné des cœurs par des bienfaits nom-
breux?
Ofe-t-on être encore l'ami des malheureux?
De la Cour un inftant change toute la face;
Tout vole à la faveur, tout quitte la difgrace,
Ceux même qu'il fervit ne le deffendront pas:
Le jour d'un nouveau régne eft le jour des ingrats.

Greffet, Edouart III. Tragédie.

(a) On parle d'un Miniftre difgracié & accufé in-
juftement.

Retenez cet enseignement :
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincere,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

La Fontaine.

Messieurs les Courtisans cessez de vous détruire,
Faites, si vous pouvez, votre Cour sans vous nuire,
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne se pardonne rien.

Ibid.

DIEU.

Qu'il voit toutes les actions des hommes.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre,
Le Dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux ;
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Ibid.

SUR L'ENVIE.

Que l'envie contre les gens de Lettres excite leur émulation, & leur fait quelquefois produire leurs plus beaux ouvrages.

Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe ;
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté ;
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté Cinna doit ſa naiſſance ;
Et ta plume, Racine, aux cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Boileau.

Sur l'équité.

Dans le monde il n'eſt rien de beau que l'équité ;
Sans elle la valeur, la force, la beauté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la Terre
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte Guerrier, terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt plus qu'un grand voleur, qu'un du Terte & Saint-Ange.

Ibid.

Même vérité.

C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate & Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila,
Tous ces fiers Conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athénes,
Qui sçut pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Ibid.

ESPRIT.

Sa définition.

Qu'est-ce que l'esprit? Raison assaisonnée.
Raison sans sel est fade nourriture,
Sel sans raison n'est solide pâture;
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

Rousseau.

ESPRITS.

Qu'il est bon qu'il y ait de la diversité dans les esprits, c'est-à-dire, que les hommes ne pensent pas tous de la même maniere.

C'est un grand agrément que la diversité ;
Nous sommes bien comme nous sommes,
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui nâquit un jour de l'uniformité.

La Motte, Fab.

Contre les prétendus beaux esprits qui s'érigent en Juges du Parnasse.

Ah ! mes amis, un peu moins de superbe ;
Vous avez lû quelqu'Ode de Malherbe,
Soit, Richelet jadis en racourci
Vous a de l'art les régles dégrossi ?
Je le veux bien : vous avez sur la Scéne
En Vers bouffis fait hurler Melpomene.
C'est un grand point, mais ce n'est pas assez,
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez.
Minerve à tous ne départ ses largesses ;
Tous savent l'art, peu savent ses finesses.

Rousseau, Epit.

OUVRAGES D'ESPRIT.

Que les Auteurs dans leurs Ouvrages ne doivent jamais blesser la pudeur & être dangereux à ceux qui les lisent.

Que votre ame & vos mœurs peints dans tous vos Ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur, en Vers infames, déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Boileau.

Repos d'esprits.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous ;
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Est malade à la Ville ainsi qu'à la Campagne ;
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Ibid.



SUR L'EXEMPLE.

Qu'il ne faut pas toujours se regler sur l'exemple.

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs :
L'exemple est un dangereux leurre,
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs ;
Où la Guêpe a passé le Moucheron demeure.

La Fontaine.

Sur les Fables morales.

Les Fables ne sont point ce qu'elles semblent être,
Le plus simple Animal nous y tient lieu de Maître,
Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire & plaire
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

Ibid.

Fictions.

Des fictions la vive liberté
Peint souvent mieux l'austere vérité
Que ne feroit la froideur Monacale
D'une lugubre & pésante morale.

Rousseau.

FORTUNE.

Sur les vains désirs des hommes pour la fortune.

Qui ne court après la fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je pûsse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de Royaume en Royaume,
Fideles courtisans d'un volage fantôme ;
Quand ils sont prêts du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échape.
Pauvres gens ! je les plains, car on a pour les foux
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux
Et le voilà devenu Pape.
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux ?
Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la Papauté, vaut-elle ce qu'on quitte ?
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux.
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse ;
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera : bien des gens sont ainsi.

La Fontaine.

Sur le même sujet.

Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi,
Il ne sait que par ouï dire
Ce que c'est que la Cour, le monde & ton Empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge & ferai cent fois mieux.

Ibid.

Lorsque de quelqu'échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort,
Chose n'est ici plus commune;
Le bien nous le faisons, le mal c'est la fortune;
On a toujours raison, le destin toujours tort.

Ibid.

HAINE.

Effets de la haine entre les Grands.

La haine entre les Grands se calme rarement,
La paix souvent n'y sert que d'un amusement....
J'oublie & pleinement toute mon avanture,

Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son Auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;
Et quoiqu'en apparence on les reconcilie,
Il le craint, il le hait & jamais ne s'y fie.

Rodogune de Corneille.

Même sujet.

Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui se rend trop tôt, on doit craindre une embûche.
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front
Que prendre pour sincere un changement si prompt.

Ibid.

HISTOIRE.

Rousseau définit ingénieusement l'Histoire dans les Vers suivans.

C'est un Théâtre, un Spectacle nouveau
Où tous les Morts sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une Scéne illustre
Se présenter à nous dans un vrai lustre,
Et du Public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs attendre leur arrêt.

Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter ; (a)
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous leurs plus nobles leçons.
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples Citoyens mêmes,
Dans ce ſincere & fidele miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

SUR L'HOMME.

Diverſes réflexions ſur l'homme en général.

Qu'eſt-ce que l'homme ? Ariſtote répond :
C'eſt un animal raiſonnable.
Je n'en crois rien. S'il faut le définir à fond,
C'eſt un animal ſot, ſuperbe & miſérable.
Chacun de nous ſourit à ſon néant,

(a) *Hoc illud eſt præcipuè, in cognitione rerum, ſalubre ac frugiferum ; omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumenta intueri ; indè tibi, tuæque Reipublicæ, quod imitere capias, indè fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites.* Tit. Liv. Tom. I. p. I.

S'exagere sa propre idée.
Tel s'imagine être un géant,
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Aristote n'a pas trouvé notre vrai nom :
Orgueil & petitesse ensemble,
Voilà tout l'homme, ce me semble.

La Motte.

Orgueil de l'homme.

J'ai vû quelque fois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable ;
L'élevoit-on sur une table,
Le Marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant : les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe & la splendeur,
C'est la table du Nain, ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce Grand qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même est dédain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train ?
Mais quoi ! de tes ayeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce à toi ?

Rien

Rien moins ; & puisqu'il faut qu'ici je t'apprecie,
Un cœur bas, un esprit mal fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nud, mais trait pour trait.

La Motte.

ABUS QUE L'HOMME FAIT DE SA RAISON.

Que les hommes même dont l'esprit est cultivé, ne doivent pas tant se glorifier de leur raison, à cause du mauvais usage qu'ils en font.

Mais vous, Mortels, qui dans le monde,
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de Peuples différens,
Qui confondez avec la Brute
Le Huron caché sous sa hute ;
Au seul instinct presque réduit,
Parlez, quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit ?

❧

La nature en trésors fertile
Lui fait abondamment trouver

Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver,
Content du partage modeſte
Qu'il tient de la bonté Céleſte,
Il vit ſans trouble & ſans ennui,
Et ſi ſon climat lui refuſe
Des biens dont l'Europe abuſe,
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans ſon antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur,
Et notre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur;
Il ne regrette point la perte
De ces Arts dont la découverte
A l'homme a couté tant de ſoins,
Et qui devenus néceſſaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miſeres
En multipliant nos beſoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un Philoſophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude,
Vante ſon ſavoir orgueilleux.
Il ne veut d'autre connoiſſance
Que ce que la Toute-Puiſſance

A bien voulu nous en donner ;
Et ſait qu'elle créa les ſages
Pour profiter de ſes ouvrages,
Et non pour les examiner.

❧

Maintenant fertiles Contrées,
Sages mortels, Peuples heureux,
Des Nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux ;
Vous qui dans la vaine nobleſſe,
Dans les honneurs, dans la moleſſe,
Fixez la gloire & les plaiſirs,
Vous de qui l'infâme avarice
Promene au gré de ſon caprice
Les inſatiables deſirs.

Rouſſeau.

Sur les deſirs de l'homme.

Quelle eſpece eſt l'humaine engeance?
Pauvres mortels, où ſont donc vos beaux jours ?
Gens de deſirs & d'eſpérance,
Vous ſoupirez long-tems après la jouiſſance,
Jouiſſez-vous, vous vous plaignez toujours,
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci ? quand aurai-je cela ?

Jupiter vous dit : le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles.
Jouissez, je vous attends là.
Ne vous y trompez pas, toutes chose a deux faces,
Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet est beau ! vous en êtes tenté ;
Qu'il seroit laid, s'il devient vôtre.
Ce qu'on souhaite est vû du bon côté,
Ce qu'on posséde est vû de l'autre.

La Motte.

Que la cupidité de l'homme est insatiable.

L'homme sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : c'est assez, jouissons.
Hâte toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh, mon ami, la mort te peut prendre en chemin.

La Fontaine.

Même sujet.

L'homme est ainsi bâti, quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame ;
Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes Etats,
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats,
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire,
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit.

Ibid.



MESME SUJET.

Que les inclinations & les humeurs des hommes sont différentes selon les âges.

Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs,
Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs.
Un jeune homme toujours bouillant dans ſes caprices
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices,
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Rétif à la cenſure & fou dans les plaiſirs.
L'âge viril plus mur inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue & ſé ménage,
Contre les coups du ſort ſonge à ſe maintenir,
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoi les tréſors qu'elle entaſſe,
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le préſent & vante le paſſé.
Inhabile aux plaiſirs dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuſe.

Boileau.

ENFANCE DE L'HOMME.

Sur l'âge de l'enfance & ses suites.

Reflexions sur le bonheur de cet âge.

Que cet âge doit faire envie !
Que c'est un tems à regretter ;
Si l'on avoit sçu le gouter ,
Que ce premier tems de la vie !
Ni peines ni soucis cuisans
Dans les tendres enfans
N'alterent leur humeur toujours gaye & légere.
Tout occupés du bien présent,
L'avenir ne les trouble guere.
Crainte, desir, joye & colere,
Tout se passe en un tour de main.
Le soir on se couche , on sommeille ,
Sans souci pour le lendemain,
Et le lendemain on s'éveille
Sans retour fâcheux sur la veille.
Tous les jours leur paroissent neufs ,
A chaque heure ils semblent renaître.
Hélas ! ils sont les vrais heureux,
Et s'ils le sont sans le connoître,
Nous qui nous le croyons sans l'être,

Nous sommes plus à plaindre qu'eux.
Le sage instinct qui les éclaire
Est plus sûr sans comparaison
Que la raison qui le fait taire,
Et dont on se fait une affaire
D'avancer toujours la saison.
Dès que notre esprit se délie,
Tout chez nous se tourne en poison ;
Le premier instant de raison
Est en nous, quoique l'on publie,
Le premier accès de folie.....
Jouissez de votre innocence,
Tandis qu'il est tems encor ;
Cher Poupon, (a) l'âge de l'enfance
Est le véritable âge d'or,
Mais courte en sera la durée ;
Les soucis auront bien-tôt lieu,
Dès quatre ans, la Croix de par Dieu,
Croix de tout tems abhorrée,
Va vous apprendre, à votre dam,
Que vous êtes né fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée,
Déclinant du bonheur passé,
Vous verrez d'année en année

(a) Le Poëte avoit fait cette Piéce pour un enfant qui venoit de naître, & il faisoit en même tems son horoscope.

Ou quelque plaisir éclipsé,
Ou bien nouvelle peine née.
Cent ba, be, bi, bo, bu fâcheux
Durant le cours de votre vie,
De vos projets & de vos vœux
Renverseront l'œconomie.
L'Alphabet qu'on vous met en main,
Comme on l'a mis à votre pere,
Est l'Alphabet de la misere
Qui tourmente le genre humain,
Et le poursuit jusqu'à la biere.
Plus vous irez en avançant,
Plus les chagrins iront croissant;
Les Codrets & les Despauteres
Vont vous donner bien des affaires;
Ce sont d'incommodes sergens,
Mais sergens pourtant nécessaires.
Est-on enfin délivré d'eux,
Suit cet âge si dangereux
Quand le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride sur le cou,
Que l'on veut vivre en petit Maître,
Qu'on devient indiscret & fou,
Et qu'on se fait honneur de l'être.
En proye aux violens accès
Du libertinage & du vice,

On le pousse aux derniers excès
Pour n'y point paroître novice.
Je sai qu'il en est que le Ciel
Forme d'une pâte meilleure,
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'effleure ;
Vigilans à le prévenir
Ils en évitent jusqu'à l'ombre,
Et vous avez de quoi tenir ;
Mais la jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser ;
Et c'est une Zone torride
Qui coute beaucoup à passer.

Du Cerceau.

DÉFAUTS DES HOMMES.

Qu'ils sont aveugles sur leurs propres défauts, & très clairvoyans sur ceux des autres.

Tout ce que nous sommes,
Linx envers nos pareils
Et Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout
Et rien aux autres hommes.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniere,

Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Fontaine.

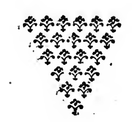
Sur les vaines occupations des hommes.

L'Auteur [le Pere du Cerceau] parle ainsi à ses tisons dans une Piéce de Poësie qui porte ce nom.

A quoi donc nous occupons-nous
Quand vous & moi, tisons, nous sommes tête, tête.
Le grand Livre du monde où les Sages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête,
Ce que j'ai vû le jour se retrace le soir
Dans mon esprit comme dans un miroir.
Le fracas d'une grande Ville,
Où chez les petits & les Grands
Les passions sont le premier mobile.
Tous ces gens animés d'intérêts differens,
Qui pleins de leurs projets, occupés de leurs vûes,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens

Et viennent inonder les rues.....
A juger d'eux en ce moment
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en un jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis :
Rentrent-ils plus contens qu'ils n'en étoient sortis ?
Hélas ! plus accablés cent fois d'inquiétude
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin ;
Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude.
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume en effet les condamne à ces peines,
Sans murmurer contre elle, il faut baisser les bras.
C'est agir, travailler que de porter ses chaînes,
Et l'on est faineant si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athénes
Ce Cynique fameux qui par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif remuoit son tonneau ;

Il faisoit bien, j'en fais de même,
Et fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre autant que je puis dans le commun systême,
En remuant & tournant mes tisons,
Arbitre de leur sort sans crainte de reproche,
Je les tourne, retourne & régle entr'eux les rangs,
Je les écarte, ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends;
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres?
Gens importans, gens affairés,
Qui dupes de vos soins & tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres;
Avouez le de bonne foi,
Vous tisonnez tout comme moi.



Stances célébres de Rousseau sur la condition de l'homme depuis sa naissance jusqu'à la mort.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs
Un Pédant porteur de tristesse,
Des Livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espece.

L'ardente & fougueuse jeunesse
Le met encor en pire état ;
Des Créanciers, une Maîtresse
Le tourmentent comme un Forçat.

Dans l'âge mûr autre combat,
L'ambition le sollicite,
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite,
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, pituite,
Assiégent sa caducité.

MAUVAISE HONTE.

Que la crainte des jugemens d'autrui nous empêche souvent de faire le bien.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons nullement, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.....
C'est là de tous nos maux le fatal fondement,
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

Boileau.

HYMEN OU MARIAGE.

Réflexions sur ce sujet, du célèbre La Fontaine.

Que le bon soit toujours camarade du beau.
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau ;
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point ;
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tente.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grands des hazards,
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

Et ailleurs il dit encore sur le même ton de plaisanterie :

Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen l'amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquile ;

Le

Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit : voyons d'autres états ;
Chez les amis tout s'excuse & tout passe ;
Chez les amans tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux tout ennuye, & tout lasse.
Le devoir nuit ; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mur examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sotises.

La leçon que fait une Suivante à sa Maîtresse, vient ici assez à-propos.

Il faut de l'indulgence entre gens mariés ;
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez,
C'est la premiere loi que le contrat impose,
De savoir tour à tour se passer quelque chose.

Jaloux désabusé de Campistron.



MÉCHANS.

Réflexions sur les Méchans & les mauvaises langues.

Il faut faire aux méchans guerre continuelle,
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens, mais de quoi sert-elle ?
Avec des ennemis sans foi.

La Fontaine.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette ;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre ;
Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt quatre.

Ibid.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boëte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhore,
C'est la fourbe à mon avis.

Ibid.

MONDE.

Portrait du Monde.

Les Vers ſuivans ſont adreſſés à une Dame qui avoit formé le deſſein de ſe retirer dans une Solitude fort triſte. Le Poëte lui conſeille de ne pas quitter le monde, ce qui lui donne occaſion d'en faire le portrait.

La ſolitude eſt belle eſt Vers,
On eſt charmé de ſa peinture,
Mais elle a de fâcheux revers,
Et malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en ſai mille exemples divers:
Quelque bien qu'on ſoit, le tems dure,
Et je vois dans cet Univers
Qu'on aime à changer de poſture....
Le monde a de fort grands défauts,
Ne craignez pas que je l'excuſe.
Il eſt méchant, léger & faux,
Il trompe, il ſéduit, il abuſe,
Il eſt auteur de mille maux.
Mais tel qu'il eſt il nous amuſe,
Sans ceſſe il fournit à nos yeux
Mille ſpectacles curieux.

Sa Scéne mobile & changeante
Plaît même par ſon changement,
Toujours nouvel événement,
Que ſon eſprit fécond enfante
Nous réveille agréablement.
L'un rit & l'autre ſe lamente,
Tous deux trompés également.
L'un arrive au port ſurement,
L'autre eſt encor dans la tourmente;
L'un perd ſon bien, l'autre l'augmente;
L'un pourſuit inutilement
La fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement,
Ou parvient ſans ſavoir comment
Et preſque contre ſon attente.
L'un réuſſit heureuſement,
L'autre après bien du mouvement
Trouve un rival qui le ſuplante;
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'antre fait un teſtament;
L'un à quinze ans, l'ame dolente,
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à ſoixante.
L'un ſe fait tuer triſtement,
L'autre naît au même moment
Pour remplir la place vacante.
On rencontre indifféremment

Un Baptême, un Enterrement . . .
Enfin c'eſt une Comédie
De voir ce qu'on voit tous les jours ;
Vous diriez en voyant ces tours
Que la fortune s'étudie
Sans ceſſe à varier ſon cours.
Toujours quelque métamorphoſe
Donne matiere à l'entretien,
Mais ſur la Rhune on ne voit rien,
Ou c'eſt toujours la même choſe :
En un mot dans ce pauvre nid
On ne ſait qui meurt ni qui vit.

MORT.

Réflexions ſur la Mort.

La mort ne ſurprend point le ſage,
Il eſt toujours prêt à partir
S'étant ſçu lui-même avertir
Du tems où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce tems, hélas! embraſſe tous les tems ;
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous ſont de ſon domaine,
Et le premier inſtant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,

Eſt celui qui vient quelque fois
Fermer pour toujours la paupiere.
Alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,
La mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.
Il n'eſt rien de moins ignoré,
Et puiſqu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins préparé. ...
J'ai beau le répéter, mon zéle eſt indiſcret,
Le plus ſemblable aux morts, meurt le plus à regret.

La Fontaine.

La mort à des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles
Et nous laiſſe crier.
Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Malherbe.

Le trépas vient nous guérir;
Mais ne bougeons d'où nous ſommes,
Plutôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

La Fontaine.

C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.

Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

Ibid.

Dans l'Ode ſuivante, c'eſt un homme qui remercie Dieu de l'avoir retiré des portes de la mort.

Seigneur, il faut que la Terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits,
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints tréſors,
Et qui rallumant ſa flamme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps.

Non, non, vos bontés ſacrées
Ne ſeront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette
Ne ſera point l'interpréte
De vos ſaints Commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace
Comme moi ſont rachetés,
Annonceront à leurs races
Vos Céleſtes vérités.

J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous me laissez.

Rousseau.

NOBLESSE.

Qu'il faut soutenir par de bonnes qualités l'honneur d'être d'un Sang Noble; que c'est par-là qu'on peut mériter de la considération.

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine,
La vertu d'un cœur noble & la marque certaine ;
Si vous êtes sorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zéle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix, fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques,
Alors soyez issu des plus fameux Monarques,
Venez de mille ayeux, & si ce n'est assez,

Feuilletez

Feuilletez à loisir dans les siécles passés,
Voyez de quel Guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
En vain un lâche esprit voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un Sang que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés,
En vain vous vous couvrez des vertus de vos peres,
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Boileau.

OPINION *OU* PRÉVENTION.

Les effets de l'opinion ou de la prévention.

C'est souvent du hazard que naît l'opinion ,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue,
Je pourrois fonder ce Prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention ,
Cabale , entêtement , point ou peu de justice ,
C'est un torrent , qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours.
Cela fut & sera toujours . . . . .
L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vû dans le Palais une robe mal mise
Gagner gros , les gens l'avoient prise
Pour Maître tel qui trainoit après soi
Force écoutans : demandez moi pourquoi ?



PARIS.

Description burlesque de la Ville de Paris par Scarron.

Un amas confus de maisons ,
Des crottes dans toutes les rues ,
Portes , Temples , Palais , Prisons ;
Boutiques bien ou mal pourvûes.

Force gens noirs, blancs , roux , grisons ;
Des prudes , des filles perdues ,
Des meurtres & des trahisons ,
Des gens de plume aux mains crochues ;



Maint poudré qui n'a point d'argent ,
Maint homme qui craint le Sergent ;
Maint fanfaron qui toujours tremble ,
Pages , Laquais , Voleurs de nuit ,
Voilà Paris ; que vous en semble ?

PEINTURE.

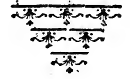
Eloge de la Peinture.

Le Poëte fait parler la Peinture elle-même.

A de ſimples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame & de la vie.
Ce n'eſt rien qu'une toile, on penſe voir des corps.
J'évoque quand je veux les abſens & les morts,
Je tranſporte les yeux aux confins de la Terre.
Il n'eſt d'évenement ni d'amour ni de guerre
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les Myſteres profonds des Enfers & des Cieux
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre,
Que la porte du jour ſe ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le Soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau ſoir;
J'en fai repréſenter les images brillantes;
Mon art s'étend ſur-tout, c'eſt par mes mains ſavantes

Que les champs, les déserts, les bois & les Cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troye ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumain Cloton qui marche sur leurs traces ;
Jugez avec quels traits je sai peindre les graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un amant privé de ses amours.

La Font. Oeuv. Posthum.



POESIE.

Poëme Epique.

Boileau parle ainſi de la Poëſie & particulierement du Poëme Épique.

Là, pour nous enchanter tout eſt mis en uſage,
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage,
Chaque vertu devient une Divinité,
Minerve eſt la prudence & Vénus la beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.

Boileau.

SUR L'ÉGLOGUE.

Quelle doit être une Eglogue.

La nature ſur chaque image
Doit guider les traits du pinceau,
Tout y doit peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau ;
L'œil eſt choqué s'il voit reluire
Les Palais, l'or, le porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des ſillons dorés,
Des prés fleuris, des vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés.
Sur ce mêlange de ſpectacles
Ses regards volent ſans obſtacles
Agréablement égarés.

Là dans leur courſe fugitive
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux
Que les Ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Sirenne au Ciel élance
Et fait retomber en berceaux.

Greſſet.

Eloge de la Poësie.

C'est elle-même que le Poëte fait parler ainsi.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner.
Le temps a beau les combattre ;
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abbatre.

❦

Sans moi tant d'œuvres fameux ;
Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussiere.
Au Parnasse seulement
On emploie une matiere
Qui dure éternellement.

❦

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par des machines ;
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

La Fontaine, Oeuvres Posthumes.

POETES LATINS.

Eloges des Poëtes Latins les plus célèbres.

Le grand Virgile enseigne à ses Bergers,
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;
Au Laboureur par des leçons utiles
Fait de Cerès hâter les dons fertiles:
Puis tout-à-coup, la trompette à la main,
Dit les combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux, couronnés de victoire;
Et des Césars prophétise la gloire.
Ovide, en vers doux & mélodieux,
Sût débrouiller l'histoire de ses Dieux;
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond;
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle;
De Cytherée exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs;
Des sots Auteurs berne les vers ineptes;
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.
Catulle, en grace & naïves beautés,

Avant Marot mérita la couronne,
Et suis marri que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits Madrigaux.
Tibulle enfin, sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse Elegie,
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre & méditer.

Rousseau.

Sentimens de Boileau sur Juvenal.

Juvenal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tous pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés,
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
Il brise de Sejan la statue adorée,
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs.

Boileau, Art Poët. Chant II.

Et dans la septiéme Satyre il avoit parlé ainsi du même Poëte, comme aussi d'Horace.

Hé quoi ! lorsqu'autrefois Horace après Lucile
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,

Et vengeant la vertu par des traits éclattans,
Alloit ôter le masque aux vices de son tems;
Ou bien quand Juvenal de sa mordante plume,
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin, &c.

PROCEZ.

Réflexions sur l'abus des Procès & la maniere de plaider.

Plût à Dieu que des Turcs on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant à la fin que l'huitre est pour le Juge,
Les écailles pour les Plaideurs.

La Fontaine.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui:
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

Ibid.

ROIS.

M. de la Motte, dans la morale d'une de ses Fables, parle ainsi aux Rois en général.

Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant pour notre bien
Substituts de sa providence.
Veillez donc à ce bien, qu'il veut vous confier;
Mettez là votre gloire, & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéir, voilà notre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le vôtre.

Qu'un Roy & ses Sujets se prêtent un secours mutuel; vérité que le célébre la Fontaine a désignée sous l'allégorie des membres & de l'estomac.

Les membres, l'Estomac, c'est la Grandeur Royale:
Elle reçoit & donne, & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & reciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'Artisan de ses peines,

Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat,
Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.

La Fontaine.

SAGE.

Définition du vrai Sage.

Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être,
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévere cenſeur,
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice,
Et fait, ſans ſe flatter, le procès à ſon vice.

Boileau.

SATYRE.

Avantages de la Satyre, ou, pour parler plus juſte, d'une Critique ſage & raiſonnable.

La Satyre, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile;
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détrompe les eſprits des erreurs de leur tems.

Elle ſeule bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire pâlir le vice ;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot.

Boileau.

SERVICES.

Que les grands ſervices font ſouvent des ingrats.

Un ſervice au-deſſus de toute récompenſe,
A force d'obliger, tient preſque lieu d'offenſe.
Il reproche en ſecret tout ce qu'il a d'éclat,
Et livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.

Corn. dans Surena.

Plus on ſert des ingrats, plus on s'en fait haïr :
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.

Ibid.

Les bienfaits ne ſont pas toujours ce que l'on penſe.
D'une main odieuſe, ils tiennent lieu d'offenſe.
Plus nous en prodiguons à qui peut nous haïr,

Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.

VERITÉ.

Quelle est la force de la Vérité. Qu'il faut être vrai en tout.

Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Et jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce Misantrope, aux yeux tristes & sombres,
Veut par son air riant en éclaircir les ombres,
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur,
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur.

Boileau.

Sur le même sujet.

Rien n'est beau que le vrai: le vrai seul est aimable.
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'a faire aux yeux briller la vérité.

C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems
plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincere.
Envain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux,
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin téné-
breux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
Ib.

VERTU.

Eloge de la Vertu.

La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs;
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques
larmes,
Tout austére qu'elle est, nous admirons ses char-
mes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits

Dans

Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !
De celui qui te hait ta vûe est le supplice.
Parois : que le méchant te regarde & frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te suit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignité, se suffit à lui-même.

Racine, Poëme de la Religion.

Vers à chanter, sur la Vertu.

O vertu charmante,
Votre Empire est doux.
Avec vous tout nous contente :
On n'est point heureux sans vous.
O Vertu, &c.

La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente ;
Le repos la fuit :
Malheureux qui la suit.
Fortune volage,
Laissez-nous en paix.
Vous ne donnez jamais

Qu'un pompeux esclavage.
Tous vos biens n'ont que de faux attraits....
La vertu couronne
Ses amans constans.
Heureux qui lui donne
Ses soins & son temps !
Ses vœux seront contens.
Fortune volage, &c.

Prologue de Persée, Tragedie en musique.

VŒUX.

Que l'homme ne tient guere les vœux qu'il a faits dans la crainte.

O combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des Vœux qu'il nous fait faire !
Mais le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la Terre ;
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier,
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Et qu'est-ce donc que le Tonnerre ?

La Fontaine.

FIN.

